



Faux-semblants.

Dahl, Kjell Ola

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FAUX- SEMBLANTS

KJELL OLA DAHL

série noire
GALLIMARD

Kjell Ola Dahl

Faux-semblants

Une enquête de Gunnarstranda et Frølich

*Traduit du norvégien
par Alain Gnaedig*

Gallimard

Kjell Ola Dahl est né en 1958 en Norvège. Après *L'homme dans la vitrine*, *Faux-semblants* est la deuxième enquête de Gunnarstranda et Frølich à paraître en Folio Policier.

Il avait besoin de respirer un peu d'air frais, mais pour baisser les vitres électriques, il devait d'abord mettre le contact. Cela allumerait alors automatiquement les phares et, très probablement, flanquerait tout par terre.

Il leva le bras et posa le dos de sa main contre la vitre. Il distingua vaguement les aiguilles de sa montre. À peine deux heures du matin. Il appuya sa tête contre le verre. Jeta un millième coup d'œil à la maison au fond de la rue. Lumière jaune aux fenêtres. Aucune activité.

Son portable se mit à vibrer dans sa poche de poitrine.

Il se redressa. Entendit des talons qui claquaient sur le bitume. Une femme apparut dans le rétroviseur droit. Elle portait une veste courte et un jean moulant. Un sac en bandoulière. L'ombre se rétrécit quand elle passa sous le lampadaire. Elle leva son sac devant sa poitrine, l'ouvrit tout en marchant.

Les yeux braqués sur le rétroviseur, il se tassa sur son siège. Tenta de se faire le plus petit possible.

Elle s'arrêta à la hauteur de la voiture.

Il glissa encore plus sur le siège.

Elle prit quelque chose dans son sac.

Il recula la tête pour que son reflet n'apparaisse pas.

Elle s'accroupit, se regarda dans le rétro. Elle se mit du rouge à lèvres, pinça la bouche et vérifia le résultat. Tendit le petit doigt et ôta un peu de rouge aux commissures des lèvres. Se redressa.

Une éternité passa.

Puis elle continua son chemin vers la maison située au fond de la rue.

Elle s'arrêta devant la porte en fer forgé. Il y eut un bruit de métal qui frotte contre du métal quand elle ouvrit, et un grincement quand elle referma derrière elle.

La silhouette s'avança lentement vers la porte d'entrée qui fut ouverte alors qu'elle montait l'escalier.

Frank Frølich regarda l'heure. Deux heures huit.

Dès que la porte se referma, il entendit la voix de Rindal dans l'écouteur.

« C'était qui ?

— Je sais pas.

— Elle t'a vu ?

— Pas la moindre idée.

— Parce que si elle t'a vu, il sait que nous sommes là.

— Il le sait déjà. »

Silence. Frølich compta jusqu'à dix.

« C'est peut-être un hasard si elle s'est arrêtée juste à ta voiture.

— Peut-être. Elle s'est regardée dans le rétro et a arrangé son rouge à lèvres.

— Description ?

— J'ai vu que le profil. Frange, cheveux roux, la trentaine.

— Bouge pas. On te tient informé. »

Le grésillement dans l'oreille s'éteignit. Le silence revint dans la nuit, avec le retour des crampes et du mal de dos. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était trouver une position plus confortable.

*

Il fut réveillé par le vibreur du portable. Le jour était levé. L'horloge indiquait six heures moins dix. Il avait dormi environ quatre heures.

Rindal était de bonne humeur. La voix dans l'écouteur chantait *Frère Jacques*.

« Désolé, dit Frølich en bâillant. Je me suis endormi.

— On avait pigé.

— J'ai raté quelque chose ?

— Rien, mais, là, ça bouge. C'est ta chance de te racheter. »

Rétroviseur gauche. Un taxi. La voiture frôla la sienne, mordit sur le côté, fit demi-tour avant de revenir s'arrêter devant la maison du fond. Une Mercedes blanche. Le moteur diesel ronronnait. La porte de la maison s'ouvrit. La femme se hâta vers le taxi.

Voix dans l'oreille : « C'est bon, vas-y ! »

Frank Frølich attendit que la Mercedes ait pris un peu de champ avant de démarrer. Les pneus crissèrent quand il effectua le même demi-tour que le taxi. Il jeta un coup d'œil à droite en passant la maison. Une silhouette connue était à la fenêtre et le suivait des yeux. C'était Zahid.

Il rattrapa le taxi et se plaça à quelques mètres derrière lui. Si tôt le matin, il n'y avait guère de circulation. Un ou deux camions, quelques taxis, des camionnettes.

Ils prirent la E6 pour descendre vers Oslo. Le taxi roulait à moins de cent vingt.

Le téléphone vibra à nouveau : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Il ajusta le micro au moment où la voiture s'engouffra dans le tunnel de Vålerenga.

« Contact établi.

— Vois qui c'est et où elle habite. Pas besoin de te planquer puisque Zahid t'a vu. »

Frølich coupa la communication. Le taxi prit la sortie entre les deux tunnels. Il le suivit. Lorsque les deux voitures se retrouvèrent côte à côte dans l'épingle à cheveux, il vit le profil de la femme. Jolie fille. Elle mâchonnait un chewing-gum.

Le taxi tourna encore une fois et reprit le tunnel vers Ryenberget et Simensbråten.

Le taxi réduit sa vitesse dans la zone d'habitations, mais à peine. Un joggeur matinal traversa la rue. Une fille aux cheveux encore mouillés marchait sur le trottoir.

Le taxi freina aux ralentisseurs.

Lorsqu'il s'arrêta enfin au bord du trottoir, Frølich alluma les feux à éclats bleus de la calandre. Le chauffeur se crispa et regarda dans le rétroviseur d'un air paniqué. Le type savait qu'il avait dépassé les limitations de vitesse. Frølich le laissa mariner tandis que la femme payait la course. Quand elle ouvrit la portière, il descendit également.

« Veux-tu bien m'accompagner, s'il te plaît ? »

Elle le dévisagea, sans comprendre.

Elle était plus petite qu'il ne l'avait cru. Visage ovale, traits réguliers. Lèvres charnues, sourcils en forme de parenthèses avec une petite cassure. Le fait qu'elle mâchonne un chewing-gum donnait à son visage une expression taquine. Son regard passa des feux bleus de la calandre à lui, puis se posa à nouveau sur la voiture. Frølich ouvrit

la portière arrière.

Le chauffeur de taxi comprit vite et disparut avant qu'elle n'atteigne la portière. Sa veste n'avait pas de poche et son jean était si serré qu'elle n'avait certainement rien dans les poches.

Elle s'assit, elle ne portait pas de chaussettes. Ses chevilles étaient fines.

Frølich tendit la main. Elle leva les yeux sur lui, toujours sans comprendre. « Le sac », dit-il.

Elle hésita, comme si elle envisageait de discuter. Elle paraissait calme, sans inquiétude notable. Elle finit par ôter le sac de son épaule et le lui donna.

Il se mit au volant. Une odeur de parfum mêlée au chewing-gum douceâtre emplît l'habitacle.

« Est-ce que tu peux me montrer ta carte, s'il te plaît ? » demanda-t-elle d'une voix grave, un peu rauque.

Il prit la carte de police accrochée à son cou. « Frank Frølich, brigade des mœurs. »

Il ouvrit le sac.

« Est-ce que tu peux éteindre les lumières, s'il te plaît ? »

— Est-ce que tu peux te taire et attendre que je pose une question ? répliqua-t-il.

— C'est juste que j'habite ici », ajouta-t-elle doucement.

Il laissa les feux. Les éclats bleus se reflétaient sur les murs. Il vida le contenu du sac sur le siège à côté du sien. Il y avait du mascara et un tube de rouge à lèvres, un paquet de cigarettes — des Kent. Un briquet en or.

Il trouva un portefeuille. Eurocard Gold et une Visa Silver. La carte bancaire indiquait qu'elle s'appelait Veronika Undset. Elle était née en 1973. Sur la photo, elle avait un regard fixe et une permanente. Sa coiffure actuelle, cheveux au vent, avec une frange, lui allait mieux. Le portefeuille contenait également une carte de paiement et une carte de membre d'un club de gym, deux billets de cent et un de deux cents. Pas de permis de conduire.

« Alors, Veronika, qu'est-ce que tu fais ? »

— Comme tu le vois, j'attends. »

Il croisa son regard dans le rétroviseur. Des yeux verts. Elle cilla.

« Je veux dire, c'est quoi ton travail ? »

— Travailleur indépendant.

— Et tu vends quoi ?

— Aide à domicile.

— En pleine nuit ? »

Elle soupira et détourna la tête.

« Dans la journée. Là, je suis allé voir un vieil ami à moi. »

Il essaya de capturer à nouveau son regard, en vain.

Il y avait deux cachets marron emballés dans du cellophane sous un trousseau de clefs.

« Et ça, Veronika, qu'est-ce que c'est ?

— Du Voltarène, contre les douleurs musculaires. Je les ai achetés sur ordonnance. Je me suis fait une déchirure en faisant de la danse, il y a deux semaines. »

Ordonnance. Elle n'était pas obligée de le dire.

Le flacon de parfum était orange, Lancôme. Le paquet de chewing-gum venait juste d'être entamé. Extra. Il se trouvait sur une pochette d'allumettes d'un restaurant. Le dernier objet était un paquet de protège-slips. Leurs regards se croisèrent une nouvelle fois dans le rétroviseur, et il rangea le paquet dans le sac. « Désolée », dit-elle avec un sourire narquois. Ses iris d'un vert groseille s'agitaient sous sa frange ébouriffée.

Il déplia la pochette d'allumettes. Plusieurs avaient été utilisées. Il ouvrit le paquet de cigarettes. Elle en avait fumé trois. Si elle se servait d'allumettes, pourquoi avait-elle donc un briquet dans son sac ?

C'était un Zippo. Il l'ouvrit, appuya sur la molette. Aucune étincelle. Il renifla le briquet. Pas la moindre odeur d'essence.

Veronika avait cessé de mâcher son chewing-gum. Frølich se dit : *ça brûle...*

Il soupesa le briquet, l'ouvrit, le démonta et le retourna.

Le feutre qui devait couvrir le réservoir avait disparu. La garniture en ouate ou en coton sous le feutre n'était pas là non plus. À la place, il trouva une boule de papier sulfurisé.

Veronika déglutit.

Il prit son temps. Se retourna lentement. Les yeux verts ne bougeaient plus. Elle avait l'air désorientée.

« Tu peux me dire ce que tu as caché dans le briquet ?

— Je ne sais pas. » Elle tourna la tête et regarda par la vitre.

Il appuya sur le bouton qui condamnait les portières, les serrures

s'enclenchèrent avec un bruit mat. Elle sursauta et leva les yeux :

« S'il te plaît... dit-elle avec un profond soupir. Je suis fatiguée et je veux rentrer chez moi. Ce n'est pas mon briquet !

— Pas ton briquet ? » Il haussa les sourcils.

Elle ne dit rien.

« Alors, il est à qui ? »

Elle soupira, découragée.

Il répéta sa question.

« Vas-tu me croire si je te le dis ? Vas-tu déverrouiller les portières, vas-tu me laisser rentrer tranquillement chez moi ? Vas-tu aller chez la personne en question et lui faire le même numéro que celui que tu es en train de me faire ? » Elle secoua la tête d'un air résigné. « Tu joues à un jeu que je ne comprends pas, mais, de toute façon, ça ne changera rien. »

Il déplia la boule de papier sulfurisé et l'ouvrit avec précaution. Il y avait plusieurs doses de drogue.

« Où as-tu acheté ça, Veronika ? »

Elle ne dit rien. Elle tournait la tête, le regard braqué sur la rue. Elle ne réagit même pas lorsqu'il mit le contact.

Il était dix heures du matin quand Veronika Undset fut une nouvelle fois sortie de la cellule. Frølich était à côté de Rindal et il observait l'écran qui montrait la salle d'interrogatoire. Veronika venait de passer des moments difficiles. Elle n'avait jamais été condamnée et se sentait profondément humiliée. Elle avait dû ôter ses chaussures, se défaire de ses effets personnels et se soumettre aux photos judiciaires. Ensuite, rester assise pendant deux heures sur le sol de la cellule de garde à vue, être interrogée et enfermée une nouvelle fois. Un petit enfer pour quelqu'un qui n'a pas dormi de la nuit. Alors, pas de doute, elle devait être crevée.

Frølich inspira un grand coup et se dirigea vers la salle d'interrogatoire à pas vifs. Il entra.

Elle ne dit rien. Elle regardait fixement le mur, les traits tirés.

« Il est dix heures cinq, Frank Frølich poursuit l'interrogatoire de Veronika Undset », dit-il dans le magnéto.

Elle leva lentement la tête et croisa le regard du policier.

« Tu as été arrêtée parce que tu étais en possession de plusieurs doses de cocaïne après avoir quitté le logement de Kadir Zahid à cinq

heures cinquante du matin. Tu as été vue en train d'arriver au logement de Zahid à deux heures huit. As-tu acheté la dope à Zahid ? »

Elle secoua la tête.

Il haussa les sourcils.

Elle s'éclaircit la gorge et dit : « Non.

— À qui l'as-tu achetée ? »

Elle soupira profondément et grimaça en l'entendant se donner la peine de poser cette question.

« Le témoin n'a pas répondu à la question. Tu as quitté le logement de Zahid à cinq heures cinquante du matin...

— Je n'ai jamais acheté de drogue à personne, le coupa-t-elle, agacée. Ce briquet n'est pas à moi. Je ne sais pas comment il a atterri dans mon sac. Et je te l'ai déjà dit plusieurs fois.

— Franchement, tu crois vraiment à cette histoire ?

— Mais pourquoi me harcèles-tu avec ça ? Je n'ai pas dormi depuis vingt-quatre heures. Je suis crevée. Si c'est illégal de se promener avec une dose de cocaïne dans son sac, mets-moi une amende. Je te paierai tout de suite si tu me laisses filer. Ce que tu es en train de faire est disproportionné.

— Quelle était la raison de ta présence chez Zahid cette nuit ? »

Elle pinça les lèvres. Fit un geste d'impatience avec le buste. Une boucle de ses cheveux glissa sur son front et lui donna un air mélodramatique. Cela énerva un peu Frølich qu'elle soit aussi jolie.

« Le témoin n'a pas répondu à la question. Veronika Undset, est-il exact que tu refuses de t'expliquer sur ta visite chez Zahid ?

— On a discuté.

— Qui était dans la maison ?

— Moi et Kadir.

— Depuis combien de temps connais-tu Kadir Zahid ?

— Depuis des années. On est allés à l'école ensemble.

— Normalement, Kadir Zahid a deux gardes du corps. Ils n'étaient pas là ? »

Elle secoua la tête.

Il secoua la tête à son tour pour l'inviter à s'exprimer. Elle dit :

« Non, nous étions seuls.

— Pourquoi était-il seul, sans ses gardes du corps ?

— Tu n'as qu'à le lui demander. Je n'en sais rien.

— Mais tu t'es quand même bien posé des questions ?

— Non. Je ne me suis posé aucune question. Ni là-bas, ni maintenant. Lui et moi, nous avons discuté.

— De quoi ?

— C'est personnel.

— Personnel ? Tu te rends compte que c'est un interrogatoire de police ?

— Notre conversation était d'ordre privé, et je ne dirai rien de son contenu, quand bien même tu essaies de me faire parler.

— Tu es venue chez lui à deux heures du matin pour discuter ?

— C'est ce que je viens de dire, non ?

— Est-ce que vous avez couché ensemble ? »

Les lèvres charnues formèrent un sourire acerbe.

« Veux-tu bien répondre à la question ?

— Avec qui je couche ne regarde que moi.

— Zahid a-t-il pu mettre le briquet dans ton sac à ton insu ? »

Elle le dévisagea sans rien dire.

« Veux-tu bien répondre s'il te plaît ?

— Kadir est fanatique en ce qui concerne l'abstinence, il ne boit même pas de bière.

— Avais-tu l'intention de revendre cette drogue ? »

Elle changea de position, agacée.

« Non. Est-ce que tu ne pourrais pas simplifier les choses et dire exactement ce que tu veux ? Qu'est-ce que nous faisons là ?

— Tu étais en possession de cinq grammes de cocaïne. C'est un délit.

— Tu as sûrement des trucs plus importants à faire. Regarde donc un journal en ligne sur le Net, et tu verras où la police devrait intervenir. »

Elle changea encore de position et croisa les jambes.

« Est-ce que cette affaire sera terminée si je reconnais que cette drogue est à moi ? »

Il n'avancait pas. Leurs regards se croisèrent, et il savait qu'elle savait. Elle eut un sourire en coin, et il ne put s'empêcher d'être emballé par son style.

La porte s'ouvrit. Emil Yttergerde passa la tête.

Frølich dit : « Il est dix heures quatorze, Frølich quitte la salle d'interrogatoire. »

Il sortit.

« Ce qu'elle raconte est exact, dit Yttergjerde. Veronika Undset dirige une société qui s'appelle Undset AS. S'occupe de nettoyage et de ménage. Enregistrée à Brønnøysund. Les factures sont en ordre, les impôts payés, rien ne cloche.

— Mais alors, qu'est-ce qu'elle fiche chez Kadir Zahid au beau milieu de la nuit ? »

Rindal sortit de la salle de contrôle.

Frølich soupira et dit tout haut ce que les autres pensaient :

« Je ne comprends pas ce qu'elle fait. Elle sait que nous allons la laisser filer d'un instant à l'autre. Et elle tient bon. »

Les trois hommes se dévisagèrent. Yttergjerde finit par demander :

« Bon, ben, qu'est-ce qu'on fait ? »

Rindal écarta les bras en souriant :

« On la laisse filer. »

Frank Frølich s'arrêta dans le couloir et bâilla. La nuit entière passée dans une voiture l'avait laissé courbaturé et moulu. Il frissonna en voyant Lena Stigersand. Elle avait un vilain hématome sous l'œil gauche.

« Une nouvelle disparition », dit-elle en lui tendant une plainte. Il feuilleta à peine les papiers.

« Et toi ? demanda-t-il. Tu t'es cassé la gueule à vélo ou tu as un nouveau copain ? »

— Une jeune fille disparue, poursuivit-elle, imperturbable. Plus exactement, il s'agit d'une jeune femme, d'Ouganda, de l'université Makerere à Kampala. Elle s'appelle Rosalind M'Taya. Il y a un « M » et un « T » comme dans Mt Everest. Elle est étudiante à l'université d'été internationale. Donc intelligente. C'est sûrement difficile d'y être admis. Elle est arrivée au foyer universitaire mercredi et y a passé deux nuits. Mais quand sa camarade de chambre est arrivée hier, une fille pakistanaise, pardon, une jeune femme, elle n'était pas là. Et personne ne l'a vue depuis. »

Frank Frølich la dévisagea.

« Lena...

— Le fait est qu'elle a manqué pas mal de trucs sans prévenir. J'ai réussi à trouver qu'elle est arrivée sur un vol en provenance de Londres mardi matin. Il y avait une correspondance avec un vol venant de Kampala.

— Tu as une tête épouvantable. Qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

— Mon œil ? répéta Lena sur le même ton détaché. Je n'ai aucun problème avec mes yeux. C'est peut-être toi qui devrais passer un test de vue, non ? Tu commences à avoir l'âge pour ça. »

Frank Frølich continua jusqu'à la porte de son bureau. Il tomba sur Emil Yttergjerde. Frank fit un signe en direction de Lena, qui leur

tournait le dos, toute raide.

« Tu as vu ce cocard ? »

Emil fit oui de la tête.

« Elle ne veut pas en parler. »

Emil ricana.

« Un peu forcé sur le pan-pan, peut-être ? »

Frølich eut une grimace dubitative.

« Lena ?

— Tu n'es pas au courant ? Vendredi dernier, elle et Ståle Sender sont partis ensemble après le pot. Et c'est "100 % vrai" d'après les rumeurs.

— Lena et Ståle ? »

Frølich ne pouvait pas y croire, en tout cas, pas spontanément.

« Ståle avec ses jambes et ses bras d'acier, il a dû s'échauffer avec *Blue Velvet*, avec ou sans gaz hilarant. » Emil ricana encore et poursuivit son chemin.

Frank Frølich s'installa à son bureau. Lena et Ståle Sender ? Ståle que l'on avait changé d'affectation — combien de fois déjà ? Et qui, maintenant, vérifiait les passeports à Gardemoen quand il n'était pas en train de harceler les demandeurs d'asile ?

Un couple improbable. Lena était fille unique et venait des quartiers chics de Bærum. Au restaurant, elle pouvait renvoyer une bouteille de vin parce que celle-ci n'était pas à la bonne température. Lena s'exprimait avec distinction, elle était *fatiguée* quand tout le monde était *claqué*. Ståle était fils de prolos de Furuset, et il avait trois centres d'intérêt : les bagnoles, les montres et le cognac. Dans cet ordre. Dans son portefeuille, il avait une photo de sa Ford Mustang des années soixante-dix, qu'il remisait chaque automne. Ståle avait fait deux fois l'objet d'une enquête de l'Inspection générale pour violences, sans compter le nombre de fois où il n'y avait pas eu d'enquêtes ou qui étaient tout simplement oubliées.

Frank Frølich baissa les yeux sur la plainte agrafée à un paquet de photocopies. Les documents d'inscription de la femme disparue à l'université d'été internationale d'Oslo. Rosalind M'Taya étudiait les sciences à l'université Makerere et, autant qu'il pouvait en juger, elle avait des notes impressionnantes. Attestations élogieuses de deux professeurs. *Letters of invitation* de l'université d'Oslo. Invitée pour un séjour de six semaines dans un environnement international avec des

intervenants des plus compétents. La photographie montrait que Rosalind M'Taya était d'une beauté au-dessus de la moyenne. Elle avait un chignon, des petites nattes afro, soigneusement mises en volume. Sur la photo, elle avait un regard de faon. Des lèvres charnues, des cils courbés.

Deux jours en Norvège et elle disparaissait ? Ça, ce n'était pas une affaire de trafic. Rosalind était une étudiante sérieuse, pas quelqu'un qui avait été ramassée par des Européens de l'Est sinistres pour servir des types dans un appartement de Bygdøy allé.

Elle atterrit à Gardemoen, passe le contrôle des passeports et la douane. Elle prend le train rapide pour rejoindre le centre, ou le bus. Certainement pas un taxi. L'université lui a sûrement envoyé l'itinéraire. Le train rapide est le plus simple. Elle peut changer directement à la station Nationaltheater et monter dans le tram jusqu'à Blindern. Une jolie fille, probablement pauvre, récompensée par cette invitation à l'étranger. Pas sûre d'elle, c'est sans doute son premier séjour hors de son pays. Intelligente, certainement prudente et précise. À qui ferait-elle confiance ? À d'autres Africains ? À des étudiants ?

Rosalind M'Taya a disparu deux jours *après* être allée au foyer universitaire.

À Oslo, on trouve quantité de Norvégiens qui ont travaillé en Afrique de l'Est, via le Norad ou les Nations unies. Rosalind avait peut-être une adresse, peut-être est-elle allée voir quelqu'un. Peut-être était-elle encore chez ces gens. En cet instant, un ancien missionnaire lui faisait peut-être faire un tour de la ville, et lui montrait les bateaux vikings ou le parc Vigeland. Toutes ces hypothèses n'étaient peut-être que du temps perdu.

Lena sort avec Ståle Sender !

Était-ce possible ? La social-démocrate de Bærum au pieu avec le chaînon manquant, le primate raciste qui bandait lorsqu'on lui confiait une mission musclée ?

Frank Frølich se leva. La nuit avait été longue. Il était temps de rentrer.

Une demi-heure plus tard, il était dans la chambre de Rosalind M'Taya au foyer universitaire. Sa camarade de chambre pakistanaise lui arrivait à la poitrine. Sa natte était un chef-d'œuvre d'artisanat :

épaisse, noire, longue et intriquée comme la corde à nœuds d'une salle de gym. Quand elle souriait, elle découvrait des dents longues et inégales. Elle lui expliqua qu'elle n'avait jamais vu Rosalind, mais que les affaires dans la valise étaient les siennes.

Frølich ouvrit le bagage, ce qui lui confirma ses suppositions quant aux origines sociales de Rosalind. Elle était pauvre. La plupart des vêtements étaient faits maison. Tout au fond : des khangas et des batiks. Les bijoux étaient typiquement africains avec de grandes formes et des couleurs vives.

Il remarqua que la jeune Pakistanaise attendait nerveusement. « OK, dit-il. Je vais me débrouiller tout seul. »

Elle sortit.

Il vida sur le lit le contenu de la valise, qui était pleine. Deux choses attirèrent son attention. Une pince à billets avec de l'argent et une trousse de toilette bien équipée. Elle avait disparu sans prendre ses affaires de toilette et sans cacher son argent. Elle n'avait sans doute pas emporté de quoi se changer. La probabilité que Rosalind disparaisse de son plein gré venait de se réduire sensiblement.

Il alla à la fenêtre, observa les allées et les pelouses entre les grands arbres du parc. Il découvrit des étudiants de différentes nationalités. Un groupe important était assis en cercle sur la pelouse. Classe en plein air.

Soudain, un frisson lui parcourut le dos et il se retourna vers la chambre. C'était comme si quelqu'un lui avait mis la main sur l'épaule. Un bruit strident se fit entendre. La seconde suivante, il avait disparu, puis d'autres bruits résonnèrent : une ou plusieurs personnes préparaient à manger dans la cuisine. Un homme cria quelque chose derrière un mur éloigné, un tuyau chuinta.

Il chassa cette impression.

Une fois dehors, il resta devant l'immeuble et contempla le parc. Quand il était étudiant, on considérait que les habitants du foyer avaient obtenu une place par des moyens malhonnêtes. Celui qui habitait dans ce qui ressemblait à un manoir, à un jet de pierre de l'université, avait une chance considérable.

Le problème est le suivant, se dit-il : Rosalind M'Taya avait pu tomber sur n'importe qui lorsqu'elle était sortie vendredi. Peut-être avait-elle pris le tram pour aller dans le centre. Elle était probablement restée avec quelqu'un qu'elle connaissait *un peu* —

d'autres étudiants. Il fallait donc faire du porte-à-porte avec une photo, poser des questions dans des magasins et des cafés...

Mais il n'en avait pas la force maintenant. Il avait besoin de rentrer chez lui, et de dormir.

Son portable le réveilla à cinq heures de l'après-midi. Il resta couché, sans trop savoir pourquoi il avait mis l'alarme à sonner. Puis il se rappela la fête.

Frank n'avait pas eu de contact avec Karl Anders Fransgård pendant pas mal d'années. Il avait donc été assez surpris de recevoir une invitation pour ses quarante ans. Adolescents, ils étaient presque inséparables mais, une fois adultes, ils ne s'étaient guère vus.

C'était leur intérêt pour l'aéromodélisme et la mécanique qui les avait réunis au collège. Frank avait reçu pour Noël un petit moteur à hélice qu'il avait fixé à son bureau. Il le faisait marcher à l'essence et le démarrait en poussant l'hélice avec l'index. Démarrer comme ça un moteur, régler le mélange d'air et d'essence, le faire tourner sans anicroche avait été le sommet du bonheur dans ces années de jeunesse. Mais l'intérêt de son camarade pour l'aviation allait bien plus loin que les moteurs pour maquettes. Il était passionné par la technique des réacteurs et celle de la propulsion à hélice. Sa chambre débordait de livres sur les maquettes d'avion, sur la vie et les exploits des pionniers, sur l'histoire de l'aviation. En outre, il collectionnait des extraits de vieux films : Roald Amundsen, en habits en peau de phoque, qui fait un signe de la main avant de monter à bord de l'hydravion Latham et de partir à la recherche d'Umberto Nobile, le dirigeable Hindenburg qui prend feu au-dessus de New York, Lindbergh dans son *Jenny*, son premier appareil. À l'époque, la chambre de Karl Anders était déjà une sorte de petit musée de l'air.

Tout le monde pensait que Karl Anders deviendrait pilote, mais des problèmes de daltonisme l'avaient empêché de réaliser son rêve.

Karl Anders et lui s'étaient éloignés. Frank sentait une sorte de malaise lui parcourir le dos chaque fois qu'une certaine scène lui revenait à l'esprit. Mais c'était il y a longtemps, songea-t-il en se

levant. Il se mit à marcher dans la chambre, ce qu'il faisait chaque fois que ces souvenirs ressurgissaient. Pour se défaire de ce malaise.

Il avait appris par des voies détournées que Karl Anders avait suivi une formation d'ingénieur. Ils s'étaient croisés, par hasard, un an plus tôt. Karl Anders, portant casque et veste de sécurité, inspectait des canalisations dans le centre d'Oslo.

Frølich en avait fait tout un plat : son copain travaillait sous terre et non dans le ciel ! Ils avaient retrouvé le ton, les blagues et leurs souvenirs pendant quelques minutes, ils avaient échangé leurs numéros de téléphone et conclu que, nom de nom, il leur fallait prendre une bière ensemble un de ces quatre.

Mais aucun d'eux ne s'était donné la peine d'appeler. Les fois où son ami lui était venu à l'esprit, Frank Frølich avait renoncé à le joindre. Il pensait que Karl Anders avait dû faire de même.

Cependant, quatre semaines auparavant, l'invitation était arrivée dans sa boîte aux lettres.

Vingt ans, c'est long. Les choses s'encroûtent, dépérissent et disparaissent au bout de tant d'années. Le malaise que ressentait Frølich dépendait surtout du fait qu'il était célibataire depuis trop longtemps. Cela lui faisait bizarre de se pointer seul à ce genre de fêtes où l'on est invité d'ordinaire avec sa compagne. Le carton était imprimé sur un beau papier, il était même précisé comment on devait s'habiller. La plupart des invités seraient mariés ou en couple, les conversations porteraient inévitablement sur le centre de l'existence de ces gens. Les enfants, les mots et les troupilles qui sortaient de leurs petites têtes, les problèmes des parents avec les baby-sitters, les personnels de garderie incompetents, les enseignants empotés et les activités extra-scolaires déficientes. Les couples qui n'avaient pas encore d'enfants parleraient de leurs vacances à la mode et de leurs projets de rénovation de logements, les femmes décriraient gaiement leur incompréhension face aux habitudes ou aux manies de leur compagnon, les ronflements, la passion démente pour la pêche au saumon, la chasse à l'élan ou le foot et ce, toujours avec cet angle si particulier qui tenait Frank Frølich à l'écart puisqu'il était célibataire. D'un autre côté, c'était toujours sympa de revoir des gens du bon vieux temps. Et après deux verres, la plupart étaient prêts à raconter leurs souvenirs.

Le choix était simple : il s'agissait de sacrifier une soirée au

bénéfice d'une vieille amitié ou de sacrifier sa propre dignité. Mieux valait perdre une soirée et conserver son honneur, avait-il songé, et il avait sorti son costume anthracite du placard.

Le cadeau était déjà emballé. Il offrait à Karl Anders ce qu'il aurait adoré recevoir lui-même : l'intégrale de Genesis en CD lorsque Peter Gabriel était encore le chanteur du groupe. *From Genesis to Revelation, Nursery Cryme, Trespass, Foxtrot, Selling England by the Pound*, le disque live de 73 et le double de tous les doubles : *The Lamb Lies Down on Broadway*. Bref, un peu moins de huit heures de massage cérébral méditatif en boîte.

La fête avait lieu dans une salle à Eiksmarka, juste en dehors d'Oslo.

Il s'offrit un taxi à la gare centrale. Le chauffeur était un Kurde irakien qui connaissait les rues de Bærum aussi mal qu'il parlait norvégien. Et il ne maîtrisait pas davantage son GPS. Le type l'aurait joyeusement conduit à Drammen ou à Hønefoss s'il ne lui avait pas donné des instructions. Il faisait clair comme le jour quand ils s'arrêtèrent devant l'entrée où des flambeaux indiquaient qu'il y avait une fête. Des couples franchissaient la porte quand il descendit de voiture.

Dix minutes plus tard, un verre de champagne à la main, il guettait les têtes connues tout en échangeant des banalités avec des gens qu'il n'avait jamais rencontrés.

« Karl Anders et moi étions ensemble à Trondheim, déclara un grand dadaï à la bouche sensuelle et aux cheveux plaqués en arrière. Et maintenant, nous sommes voisins ! »

Une jolie fille avec des cheveux frisés noirs en tire-bouchon expliqua qu'elle avait travaillé avec Karl Anders avant qu'il ne bosse pour la commune. Frølich suivit le regard de la demoiselle et découvrit Karl Anders à l'intérieur de la salle. Son copain n'avait pas changé : habillé en négligé chic avec un jeans noir, une veste de costume et un tee-shirt noir qui arborait une phrase bien sentie sur la poitrine.

« Voilà le héros de la fête », dit la fille aux cheveux bouclés. Elle fit un large sourire quand Karl Anders s'approcha d'eux.

« Frank ! s'exclama Karl Anders, tout sourire, comme c'est chouette à toi d'être venu. » Il posa un bras sur les épaules de son ami, lui

donna une bourrade joviale dans les flancs, tout en ricanant. « De tous les gens qui sont là ce soir, c'est lui que je connais depuis le plus grand nombre d'années !

— C'est toi qui avais une chambre noire dans la cave de ton immeuble ? » demanda la fille bouclée. Frølich acquiesça. Elle poursuivit : « J'ai entendu *tellement* d'histoires sur toi et cette chambre noire. C'est vrai que tu avais un matelas sur place, en cas de petite fête improvisée ? »

Frank Frølich, qui se sentait toujours mal à l'aise quand il se retrouvait ainsi le centre de l'attention, lui adressa un sourire forcé.

« Désolé, dit Karl Anders, un peu ivre. Je dois vous voler la star. »

Il entraîna Frølich avec lui. Ce dernier prit son vieil ami par la nuque et le tira contre lui.

« Félicitations, Karl Anders. » Il put enfin lire la phrase sur la poitrine de son copain : *The worst crime is faking it — Kurt Cobain.*

« Tu es le *seul* de la bande d'autrefois à être ici, Frank. »

Frølich ne répondit pas. Revoir ses amis d'enfance avait été l'unique espoir auquel il s'était raccroché. Cela devait sauver la soirée.

« Je n'en ai pas invité un seul, dit Karl Anders, les yeux larmoyants. Rien que toi. C'est une journée particulière pour moi.

— Bien entendu, dit Frølich, machinalement.

— C'est le commencement de ma nouvelle vie. Je me débarrasse de tout ce que je ne veux pas être ! Regarde ! murmura-t-il en désignant un groupe de femmes qui leur tournait le dos. Les filles sont délicieuses, Frank, les filles sont absolument délicieuses ! Mais plus pour moi, ajouta-t-il avec un sourire. Je suis fiancé ! »

Il avança en trébuchant vers les femmes, le bras autour de la taille de Frølich.

L'une d'entre elles, vêtue d'une robe noire courte et moulante, se retourna. Ses yeux verts brillèrent dans la lumière tamisée.

« Veronika, je te présente Frank. Mon vieux copain Frank Frølich. »

Frølich serra la main fine de Veronika Undset.

Le visage de Veronika se métamorphosa pendant une fraction de seconde. Ses yeux s'écarrillèrent de frayeur avant qu'elle ne retrouve cet air détendu et ce même regard tranquille que Frank lui avait vu dans la voiture, le matin même.

Frølich pour sa part était tellement surpris qu'il ne savait pas si sa voix n'allait pas le trahir.

« Est-ce qu'on ne s'est pas déjà vus quelque part ? » demanda-t-elle habilement.

Il hésita deux ou trois secondes. Il remarqua combien son chignon dégageait un cou délicatement courbé.

« Il faudrait que tu me dises où et quand », dit-il en soutenant le regard de Veronika. Puis il laissa retomber sa main. « Mais je crois que je m'en souviendrais ! »

Elle resta muette, se cramponnant à son verre et baissant les yeux.

Karl Anders la prit par la taille et la serra contre lui. Ils étaient bien assortis tous les deux. Le type un peu rock'n'roll et sa copine élégante.

« Veronika et moi on va se marier en avril. À Rome. Et tu sais quoi, Frank ? »

Frank Frølich secoua la tête.

« Je voudrais que tu sois mon témoin. »

Frank leur sourit. C'était peut-être à cause du champ ou de la tension dans la salle, mais ses oreilles sifflaient légèrement. Il finit son verre. Karl Anders lui en tendit un nouveau au même instant.

« Hm, hm », fit une voix d'un ton faussement indifférent.

Frølich se tourna. À côté de Veronika Undset, il y avait une femme aux cheveux blonds, avec une frange. « Salut, dit-elle en lui tendant la main. Je m'appelle Janne, et je suis à côté de toi à table ! » Puis elle éclata de rire et lui donna l'impression que sa soirée était sauvée.

*

La table s'étendait sur deux pièces. Bien que l'ouverture sous laquelle elle était disposée soit large, cela n'empêchait pas les convives d'être divisés en deux groupes. Heureusement, Janne et lui étaient placés dans la partie sans serveurs ni *toast-master*. Il y avait un énorme buffet de tapas et les discussions allaient bon train. Frølich resta assis et attendit que la plupart des invités se soient servis. Janne fit de même. Elle lui dit qu'elle était mère célibataire d'un garçon de presque dix-neuf ans. « Je me suis retrouvée en cloque, dit-elle en ricanant alors qu'il écarquillait les yeux. J'avais seize ans.

— Tu plaisantes ? »

Elle pinça les lèvres et secoua doucement la tête.

« Tu ne lis pas les magazines ? Cette partie de ma vie ressemblait à

un mauvais film basé sur un roman encore plus mauvais. J'étais fille au pair en France. Il avait dix ans de plus que moi, un tatouage saisissant sur le bras. La totale, quoi. Il était barman à Montpellier... Il s'est tiré quand je suis tombée enceinte. Non, je ne plaisante pas. Mon histoire, et celle de Kristoffer, débordent de clichés, mais c'est ce qui nous a endurcis. »

Ils trinquèrent. Un éclat surgissait dans ses yeux gris quand elle souriait, et découvrait un petit défaut à sa canine gauche. Cela donnait de la force à son sourire.

« Au fait, Kristoffer, c'est mon fils. »

Ils parvinrent à se servir juste avant que le *toast-master* se lève à l'autre bout de la table et se mette à débiter des blagues préparées de longue date qui firent pouffer de rire les convives. Frank avait hésité pendant quelques secondes, il s'était demandé s'il n'aurait pas dû dire quelques mots, en faisant remarquer qu'aucun de ses camarades d'enfance n'était présent. Mais si Karl Anders retouchait son passé et en éliminait une aussi grosse part, ce n'était pas poli de le contredire. Et s'il avait souhaité que Frank parle du bon vieux temps, il le lui aurait sûrement demandé. Frank décida de ne rien faire. Lorsque le *toast-master* eut terminé ses mots de bienvenue, le brouhaha reprit.

« Tu ne me demandes pas ce que je fais dans la vie ? s'enquit-elle.

— J'avais plutôt l'intention d'aller dans une autre direction, dit-il d'un ton détaché, par exemple, savoir quel est ton plat préféré.

— Gaufres et champagne, répondit-elle. La première chose que l'on apprend en France à propos des vins, c'est que le champagne va avec tout. » Elle cligna des yeux. « Le champagne est aux femmes ce que le lait est aux jeunes enfants. Question suivante.

— Est-ce que ton boulot te manquerait sur une île déserte ?

— Ça dépend de ce qu'il y a à faire sur cette île déserte, esquiva-t-elle. Elle se trouve où ?

— Si je pouvais choisir, dans les Caraïbes.

— Et c'est là que je dois dire que j'adore passer mes vacances en Grèce ?

— Oui, si c'est le cas. »

Le *toast-master* se leva et fit tinter son verre avec une fourchette.

« Kao Lak, murmura-t-elle en vitesse. Mon endroit rêvé en Thaïlande. Et pour finir, je travaille dans la comptabilité, mais je ne suis ni bornée ni sinistre, comme le prétendent les mythes sur les

comptables. »

Frank vit à peine le temps passer. Janne lui dit qu'elle connaissait Veronika depuis le lycée. Puis Veronika avait quitté l'est d'Oslo pour Bærum. Janne avait pris quelques années de retard à cause de son fils et avait terminé le lycée à vingt-quatre ans. Veronika et elle avaient le même âge et partageaient la même frustration à l'égard de la puérilité de leurs camarades. Elles ne s'étaient pas perdues de vue depuis, et c'était Janne qui se chargeait de la comptabilité de son amie.

« Pourquoi Veronika est-elle allée au lycée plus tard que les autres ? Toi, je comprends, tu avais des problèmes à cause de ton gamin, mais...

— N'avons-nous pas tous des problèmes avec quelque chose ? répliqua-t-elle. Et qu'en est-il de ta chambre noire dont j'ai tellement entendu parler ? Je suis très curieuse de connaître le vrai fond de l'histoire. »

Le vrai fond de l'histoire, se dit-il, songeur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? reprit-elle.

— Rien.

— Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Tu te souviens quand le bureau politique chinois a fait porter toute la responsabilité de la révolution culturelle sur le dos de ce qu'ils appelaient la Bande des Quatre ? Ils ont réécrit l'Histoire. Ils ont éliminé les Quatre des photos en les retouchant, et ainsi de suite. Tu vois une longue rangée de personnalités et puis, soudain, un trou à la place de l'endroit où ils se trouvaient.

— Quel est le rapport avec ta chambre noire ? Toi aussi, tu faisais des retouches ? »

Frank prit son verre.

« Je ne sais pas si c'est vraiment très agréable d'être le seul témoin de la jeunesse du héros du jour. »

Le dîner s'acheva à minuit. Frank et Janne s'installèrent dans un canapé et prirent un café arrosé. Et d'autres verres. Le son fut monté au fil de la nuit, mais personne ne dansait. Les gens restaient à discuter en groupe. C'est seulement quand certains commencèrent à partir que Frank se rendit compte qu'il avait passé la soirée entière en compagnie de Janne et qu'il n'avait quasiment pas échangé un mot avec les autres invités. Elle battit des paupières quand il lui en fit la remarque.

« C'est un peu tard pour vouloir y remédier. Les gens s'en vont.

— Je devrais appeler un taxi moi aussi, dit-il.

— On peut partager. »

Ils se comportèrent presque comme un couple. Quand elle ôta ses chaussures d'intérieur pour mettre ses bottines, il resta à côté pour lui tenir son sac à main. Ils dirent au revoir ensemble à leurs hôtes. Veronika Undset fit la bise à son amie, se tourna vers Frølich et lui fit également la bise.

Il était plus de trois heures du matin lorsqu'il ouvrit la portière du taxi qui venait de s'arrêter. « Je le savais bien », dit-elle en montant dans la voiture. Il ferma la portière, fit le tour et s'assit de l'autre côté.

« Je savais que tu étais un gentleman, dit-elle en riant quand leurs regards se croisèrent. Ou bien est-ce un de tes trucs pour draguer — tenir la porte aux dames ?

— Høvik », dit-il au chauffeur qui démarra. « On commence par Høvik », ajouta-t-il, contrit.

Frank se tassa dans le siège. Il soupira. C'était terminé. Cela avait été une belle soirée. Là, il était dans un taxi avec une femme charmante.

Le chauffeur roulait vite. Lorsque la voiture prit un virage serré, Janne se laissa glisser dans le creux du bras de Frank. « Ouh là », fit-elle en levant les yeux au ciel. Il goûta doucement ses lèvres.

Le silence se fit dans la pénombre de la banquette arrière. Lorsqu'ils décidèrent enfin de respirer, elle se remit dans son coin.

Le taxi approchait de l'église de Høvik.

Elle prit la main de Frank. « Je ne veux pas que ça aille trop vite », dit-elle quand Frank trouva son regard gris.

Elle toussota. « En plus, Kristoffer est à la maison.

— Tu n'as pas à chercher des excuses, dit-il. Je peux t'inviter. »

Elle revint dans ses bras. « Vraiment ? C'est ici, poursuivit-elle en s'adressant au chauffeur.

— Qu'est-ce que tu dirais de... »

Elle secoua la tête. « Tu peux m'appeler ? »

La voiture s'arrêta. Ils étaient arrivés. Il jeta un coup d'œil au grillage qui entourait une maison individuelle ancienne.

« C'est donc là que tu habites », dit-il en la dévisageant. Elle se pencha et l'embrassa rapidement. Une seconde plus tard, elle était descendue. Elle se dépêcha de rentrer chez elle sans se retourner.

« Ryen, dit-il au chauffeur qui embraya. Même chemin, puis on traverse la ville. »

Ce dimanche s'annonçait étouffant. Le soleil dans le ciel bleu serait brûlant, le bétail somnolerait à l'ombre, sans même se donner la peine de brouter. Le chemin de gravier était déjà poussiéreux. Le silence était tel que l'on entendait littéralement le soleil en train de cuire tout ce qui se trouvait sous ses rayons et la sueur en train de couler ; un silence seulement rompu par des mots isolés qui se faufilaient parmi les arbres, des bribes de conversation entre des gens qui n'avaient envie de rien, si ce n'est de discuter.

Il restait encore une semaine de vacances à Gunnarstranda. Il était dix heures du matin et il prit tout son temps pour faire l'aller-retour du chalet à la boîte aux lettres. Il coinça l'*Aftenposten* sous son bras et profita du début de cette nouvelle journée.

Il n'avait pas allumé une cigarette depuis deux mois. À la place, il faisait une consommation impressionnante de chewing-gum à la nicotine. Il commençait la journée en mâchouillant et continuait sans relâche. Il en prenait plusieurs paquets par semaine. Il s'efforçait de placer son chewing-gum contre la gencive, comme une prise de *snus*. Tove trouvait que cela lui faisait une tête bizarre.

Ils étaient au chalet depuis deux semaines. Gunnarstranda avait occupé son temps avec des Guinness et le jardin sans penser une seule fois au travail. Cependant, dès qu'il s'en rendit compte, ce fut fichu. Le travail envahit son esprit, comme une éponge aspire l'eau.

Il rentra, souleva la trappe de la cave, attrapa une canette de Guinness et prit au passage un verre avant de sortir sur le pas de la porte.

Tove le trouva là, le verre frais contre le front.

« À quoi penses-tu ? »

— À Mustafa Rindal, dit-il. Demain, c'est lundi, et il ne restera plus qu'une semaine.

— Ne l'appelle pas Mustafa. Ça a un côté condescendant. » Elle lui montra le bouquet qu'elle venait de cueillir. Des viscaires rouges, des gaillets blancs et des renoncules.

« Mais il s'appelle comme ça. »

Elle ne répondit pas et partit chercher un vase. Elle revint, y plaça le bouquet, puis arrangea quelques fleurs.

« Ils se sont mariés, dit-il en prenant une gorgée de bière.

— Qui ?

— Rindal et l'ingénieur qui bosse à la Kripos. Leyla. Longs cheveux noirs, très jeune... » Tove acquiesça. Il poursuivit : « Elle vient de Syrie, et comme elle est musulmane, ils se sont mariés selon le rite musulman. Mais il lui a d'abord fallu devenir musulman. Il a été baptisé à la mosquée d'Åkebergsveien. Quand tu es baptisé, tu dois prendre un nom musulman, et il a choisi Mustafa. Il s'appelle donc Mustafa Rindal.

— Tu n'as pas besoin de l'appeler comme ça.

— Il a bien reçu ce nom lors de son baptême, pour avoir rencontré Allah.

— Pour avoir rencontré Allah ? N'oublie pas que tu as des collègues musulmans de naissance. Ils ne trouvent pas ça drôle. Nous savons tous les deux que tu n'aimes pas Rindal et que tu trouves bizarre que ton chef soit musulman. Il s'est fait baptiser parce qu'il aime cette femme. Et, au fond de toi, tu sais que c'était gentil de sa part. Rindal sait parfaitement que vous ricanes dans son dos. Il le savait certainement avant de se faire baptiser. Rindal s'est sacrifié par amour. Qu'est-ce qui te fait rire ? »

Gunnarstranda avait pouffé.

« Sacrifié par amour ? Hé ho... On parle de Rindal ! »

Elle allait répondre quand il se leva brusquement.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Gunnarstranda posa l'index sur ses lèvres. « Écoute... » murmura-t-il.

Tove tendit l'oreille. Elle haussa les sourcils, sans comprendre.

« Le bourdonnement... Là... » Gunnarstranda désigna le toit-terrasse.

Une poignée d'abeilles bourdonnaient là-haut.

Leurs regards se croisèrent. Elle écarquilla les yeux et se hâta de rentrer.

Gunnarstranda resta à observer les abeilles. Ce bourdonnement lui était familier : celui des éclaireuses qui cherchaient une nouvelle demeure. Elles avaient choisi le toit-terrasse du chalet. Et ça, il ne pouvait pas le permettre.

Des éclaireuses en chasse signifie que l'essaim n'est pas loin.

Il se leva et descendit jusqu'aux ruches. Où était l'essaim ? Il était toujours près des ruches. Gunnarstranda frissonna en découvrant la grappe. La vieille reine partait en voyage. La grosse fille avait réussi à voler jusqu'à l'arbre le plus proche, un vieux chêne. Mais elle n'avait pas choisi une branche. Non, elle s'était fixée sur l'écorce. Le résultat faisait que l'essaim formait une grosse grappe allongée, comme un nœud dans le tronc — une grosseur, une tumeur. Il alla chercher le chapeau de paille, l'enfumoir et un drap blanc.

Tove était en sécurité, derrière la fenêtre. Elle n'aimait pas les abeilles. Elle n'aimait pas les insectes en général. Elle avait besoin d'information, mais il savait aussi que, sur ce point, il parlait à une sourde. Les abeilles d'un essaim qui déménage ne piquent pas. Elles sont préoccupées par tout autre chose. Il le lui avait dit au moins cinquante fois. Mais elle ne l'avait pas compris.

Il étendit le drap sur le sol, devant l'arbre. Puis il tint le chapeau sous la partie la plus épaisse de la grappe et l'y fit tomber. Il retourna le chapeau à toute vitesse et le posa par terre. Des milliers d'abeilles s'envolèrent, mais elles étaient inoffensives. Elles voulaient seulement rejoindre leur reine. Gunnarstranda prit un bâton et souleva à peine le chapeau, observant la foule des abeilles qui s'y glissaient. Il avait donc capturé la reine. Il alluma l'enfumoir et se servit de la fumée et de la balayette pour faire avancer les traîneurs. Quand ils furent tous à leur place avec la vieille reine, il noua le drap autour du couvre-chef et le mit à l'ombre. Il s'agissait de trouver une nouvelle demeure à l'essaim. Il ne restait plus qu'à construire une nouvelle ruche.

Oh oui, la femme derrière le comptoir était tout à fait sûre d'elle. Impossible de se tromper. La demoiselle était si jolie. Noire, avec une coiffure particulière. Les cheveux étaient nattés, tressés et noués. Elle avait dû passer des heures à les arranger. « Elle était tellement ravissante ! »

Ça mord, se dit Frank Frølich, content de lui. Ça mord au premier coup. C'est mon jour de chance. Le café étudiant n'avait pas encore ouvert, la jeune fille était en train de faire la mise en place pour la soirée. Elle venait du nord du pays, elle portait une robe noire avec un col serré et des franges aux manches, comme si elle participait à un numéro de danse. Oui, elle avait travaillé vendredi. Et il était impossible de rater la fille avec les nattes afro.

« Il était assez tard, et il y avait énormément de monde. Et puis, à Oslo, on ne sort pas avant minuit.

— Elle était avec quelqu'un ?

— Pas la moindre idée.

— Elle était au bar ou bien...

— Non, à une table.

— Seule ? »

La fille derrière le comptoir serra les lèvres. Elle réfléchit.

« Il y avait déjà des lascars sur place.

— Des lascars ?

— Des mecs.

— Tu les connais ? »

Elle fit non de la tête.

« Tu pourrais en décrire quelques-uns ? »

Elle hésita. Ce genre de description n'était pas facile.

« Des étudiants, la clientèle habituelle, quoi. Tu sais, il fait sombre ici. »

Comme si un signal venait d'être donné, la porte s'ouvrit et la lumière du soleil pénétra dans la pièce. Un homme au crâne rasé, avec des avant-bras tatoués et des jambes nues fit son entrée. Il portait un short et un tee-shirt qui menaçait d'éclater sur sa panse. Un Coca dans une main, un DVD dans l'autre et un journal dans la bouche, comme un chien. « Qu'est-ce qu'il y a ? » le journal tomba. VG.

Frølich lui montra la photo de Rosalind M'Taya. Manifestement, le type se souvenait d'elle, lui aussi.

« As-tu vu avec qui elle était assise ? »

— Le prétentieux », aboya-t-il.

La fille derrière le comptoir sursauta. Ils échangèrent un regard.

« Qui est le prétentieux ? »

Ils se dévisagèrent à nouveau.

« Allez, dis-moi... insista Frølich.

— Il fait des films. C'est tout ce que je sais. » L'homme fit un signe de tête en direction de la fille. « Tu le connais mieux que moi.

— Mais je ne connais pas son nom, dit-elle. Et moi, je n'ai *pas vu* avec qui elle était assise.

— Il fait des films ?

— Des pubs, dit-elle.

— Le prétentieux, ajouta l'homme qui commença à ranger les verres. Il est grand, cheveux châtons, un petit bouc, et sûrement des abdos en tablette. Une petite cicatrice au coin des lèvres. » Il prit une gorgée de son Coca et adressa un sourire narquois à la serveuse. « Les nanas adorent, ça lui donne un petit côté *brutal*. » Il ricana.

L'index de la fille trouva quelques grains de poussière sur le comptoir. Elle les ôta un à un.

« Savez-vous où on peut le trouver ? »

— Sûrement dans une école de ciné... Dans le genre des types qui vont à Sup de Co ou au Conservatoire.

— À Westerdals, l'école de com, corrigea-t-elle. Il enseigne là-bas. »

Le type avec le Coca fit un clin d'œil à Frølich.

« Il est sympa. Il y a un problème ? »

Il se baissa quand la serveuse voulut lui donner un coup de chiffon.

Lorsque Frank Frølich monta dans sa voiture et vérifia son téléphone, il avait deux appels en absence de Rindal. Il devait le

rappeler tout de suite.

En fait, à ce moment-là, son intention avait été de téléphoner à Janne Smith. La veille, il n'avait pas cessé de penser à elle, il ne voulait pas abandonner l'intimité qui avait surgi entre eux. OK, ils ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois et avaient été placés côte à côte par d'autres personnes. Mais cela n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était de partager le même humour, d'être fan de la même musique, d'avoir lu les mêmes livres, d'avoir un comportement similaire. Il ne se souvenait plus quand il avait communiqué aussi aisément avec une femme. Être ainsi près d'elle lors d'une fête avait été une *jam session* parfaite. Pas de fausses notes, pas de ruptures de rythme. Ce rire, ce regard, se dit-il. Elle avait l'air d'une fille joyeuse. Elle avait le rire facile, était épanouie, avait fait des expériences douloureuses, mais elle était retombée sur ses pieds. Il aimait ça. Se retrouver enceinte adolescente, et à l'étranger qui plus est, et pourtant choisir de garder l'enfant et de l'élever. Agir ainsi, cela impliquait de la volonté, de l'attention, de la force, du sacrifice, de l'optimisme et, surtout, de la confiance en soi. Et s'il se concentrait, il sentait encore ses lèvres qui l'effleuraient, une seconde avant qu'elle ne descende du taxi.

Il démarra pour mettre la clim en marche. Il saisit son portable et choisit le devoir avant le plaisir. Il appela Rindal.

Un nouveau cambriolage. Affaire Kadir Zahid.

Frank Frølich sentit les mauvais pressentiments qui manifestaient leur emprise.

« Que veux-tu que je fasse à ce sujet ? demanda-t-il.

— Tu retrouves la femme que nous avons relâchée avant le week-end. Celle qui s'occupe d'aide à domicile. »

Frølich ouvrit la portière et descendit de voiture pendant que Rindal le mettait au courant.

« Vas-y maintenant, lui ordonna Rindal. Tu lui demandes des explications. »

Frølich hésita. Devait-il demander à Rindal d'envoyer quelqu'un d'autre ?

« Y a un problème ? »

Frølich hésita encore une seconde ou deux. « Non, rien. » Et il coupa la conversation.

Il songea à la fête. Il avait eu des picotements dans le ventre quand

la fiancée de son ami d'enfance s'était retournée et qu'il avait découvert son identité. D'un autre côté, la suite de la soirée avait été tout à fait positive.

Et voilà le boulot qui revient, se dit-il. Je reçois un coup de fil et il faut que je revoie Veronika avec le regard du policier.

Il monta dans la voiture, mais traîna encore.

L'invitation pour les quarante ans de Karl Anders était arrivée quatre semaines plus tôt. Ce qui s'était passé dans la nuit de vendredi, le fait qu'il avait été celui qui devait arrêter Veronika, c'était un hasard.

N'importe qui aurait pu se trouver dans la voiture devant la maison de Zahid cette nuit-là. Et s'il n'était pas allé à la soirée, il n'aurait jamais su que la femme qu'il avait arrêtée était la fiancée de Karl Anders. Il n'y avait quasiment pas de relation entre lui et Karl Anders. Cela faisait des années qu'ils ne s'étaient pas vus.

Une seule chose s'était produite pendant cette fête d'anniversaire : la rencontre de Janne. Cette fête ne l'avait pas rapproché de Veronika Undset. En aucune manière. Il répéta ces mots, sans parvenir à se convaincre.

Il contempla le volant et le levier de vitesses.

OK, se dit-il, Veronika Undset n'est peut-être pas chez elle. Si elle est là, et si la conversation devient trop gênante, je demanderai à ne plus avoir à m'occuper de cette affaire. Voilà, on fera comme ça.

Puis il mit son clignotant à gauche et partit.

*

Un panneau banal était accroché à la porte : UNDSSET AS. Il poussa la porte.

Fermée.

Soulagé, il ressortit sur l'espace goudronné devant l'entrée. Par la vitre, qui couvrait presque tout le mur du rez-de-chaussée, il aperçut une sorte de bureau. La maison avait l'air déserte, et un peu à l'abandon. Elle avait certainement dû abriter un magasin d'alimentation, dans les années soixante, quand il y avait encore des boutiques dans des endroits comme celui-ci.

Sa montre indiquait trois heures cinq. Deux jeunes filles s'approchaient sur le trottoir. Il envisagea de leur demander si elles

connaissaient la maison. Elles le regardèrent, se dévisagèrent, pouffèrent et continuèrent leur chemin.

Un taxi s'arrêta à ce moment-là. Le chauffeur se tourna vers le siège arrière et prit le paiement du passager. C'était Veronika.

« Bonjour, bonjour », dit-il quand elle ouvrit la portière et descendit.

Sa réponse se perdit dans le bruit du taxi qui accéléra et disparut. Elle passa devant lui et sortit ses clefs.

« Tu as passé un bon moment ? demanda-t-elle en tenant la porte.

— Oui, c'était, euh... super. »

Ils pénétrèrent dans un local en désordre, débordant de cartons de produits d'entretien et de seaux empilés. Un tas de balais de nettoyage ressemblait à une tente d'Indien repliée dans le coin, derrière le bureau.

« J'ai eu un choc, dit-elle. Karl Anders m'a bien parlé d'un certain Frølich, mais je ne savais pas que c'était toi. »

Un choc, pensa-t-il.

« Je suis ici dans le cadre de mon boulot. »

Elle se tut.

Il se prépara, mais ce fut elle qui prit la parole en premier.

« Je croyais que cette affaire était réglée avec l'amende. Je l'ai payée aujourd'hui — même si je n'ai jamais touché à la cocaïne. Ni avant, ni depuis.

— Il s'agit d'autre chose. »

Elle secoua la tête.

« Regine Haraldsen. »

Elle ne dit rien. S'approcha du bureau. Elle appuya sur une touche du téléphone et regarda l'écran d'affichage.

« Il a appelé ? » demanda-t-il.

Elle leva le nez.

« Comment ?

— C'était une blague. On dirait que tu attendais un coup de fil. »

Elle se redressa.

« Bon, Regine Haraldsen... dit-elle avec un sourire désarmant. Est-ce que tu m'aurais interrogée si elle *n'était pas* une de mes clientes ?

— Elle a été victime d'un cambriolage. »

Veronika Undset ne souriait plus.

« Oh ? Raconte-moi. »

Frølich prit son temps. Il s'adossa contre le mur. « Il nous faut jouer nos rôles correctement, déclara-t-il en essayant de n'être ni trop froid ni arrogant. Là, je suis un policier. Tu es presque obligée de me parler. »

Elle baissa les yeux.

« Mais je ne comprends pas de quoi tu parles. »

Le silence devint gênant. Elle le rompit.

« Comment va Regine ? Elle n'est pas blessée, au moins ? »

— D'un point de vue strictement physique, elle n'est pas blessée. Elle n'était pas là quand ça s'est passé. Elle était chez son fils pour le week-end, à Fredrikstad.

— Il faut que je l'appelle tout de suite.

— Est-ce que tu connais bien cette cliente ? »

Veronika fit non de la tête.

« Réfléchis avant d'appeler. C'est une dame âgée, qui a mené une vie modeste, qui a économisé. Elle vient de tout perdre. Quelqu'un s'est introduit chez elle et s'est servi. Le choc après une attaque pareille est déjà assez dur pour n'importe qui. Mais, en plus, elle a perdu absolument tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle a accumulé au cours de quatre-vingt-cinq ans. Des choses dont ses enfants devaient hériter. »

Ils se regardèrent en silence. Il y avait quelque chose de buté et de renfermé dans le regard de Veronika. Ce visage aux traits si purs et classiques parut soudain figé et dépouillé, comme un masque de porcelaine.

« Regine Haraldsen est peut-être âgée, mais elle n'est pas bête, ajouta Frølich. Ni elle ni la police ne croient que c'est un hasard si les voleurs ont frappé justement cette nuit-là. Ceux qui ont fait le coup devaient savoir qu'elle était absente et que la maison valait la peine d'être visitée.

— Et alors ? dit-elle d'un ton dur.

— Et alors quoi ?

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

— Le nombre de personnes que connaît Regine Haraldsen est extrêmement limité. Elle n'a même pas d'aide-soignante à domicile...

— Tu crois qu'un de mes employés est impliqué ? »

Il secoua la tête.

Veronika écarta les bras et sourit comme une blonde dans une

comédie ado américaine :

« Et tu crois que *moi*, je suis impliquée ? Je te le dis tout de suite : je n'ai rien à voir avec tout ça. Mais, bien entendu, je vais vérifier qui, parmi mes employés, est allé chez Regine. Tu pourras leur parler. Tu auras leurs numéros de téléphone. Je ne peux pas avoir ce genre de rumeurs me concernant.

— Je vais être franc, répondit Frølich. La police n'approfondirait pas cette affaire si elle ne voyait pas un lien avec d'autres. Ces types n'étaient pas des drogués qui cherchaient du fric et de la dope. Ceux qui ont fait le coup ont travaillé comme des déménageurs. Ils savaient que la vieille dame serait absente ce week-end, ils ont visité sa maison et ont noté précisément quels objets de valeur se trouvaient là. Ceux qui sont entrés n'ont rien cassé. Ils n'ont rien démoli, ils n'ont pas eu à chercher. Nous sommes certains de savoir qui a organisé le coup : ton "vieil ami", Kadir Zahid. Même si tu as très bien compris pourquoi je suis là, j'en viens au fait : nous croyons savoir pourquoi tu es allée chez Kadir dans la nuit de vendredi. Nous pensons que tu es le chaînon manquant. Tu ne t'occupes pas seulement d'aide à domicile chez Mme Haraldsen. » Il secoua son bloc-notes. « Dans quatre des six affaires qui ressemblent à celle-ci, ton entreprise a effectué de l'aide à domicile dans les maisons qui ont été cambriolées. C'est presque du soixante-dix pour cent ! »

Veronika s'assit dans le fauteuil pivotant derrière le bureau avec un regard distant.

Frølich poussa le bloc vers elle.

« Tu n'es pas curieuse de voir comment ça se présente pour tes clients ? »

Elle regarda le bloc sans rien dire. Le fauteuil grinçait légèrement quand elle le fit pivoter. Une voiture passa dans la rue. Il faisait chaud dans la pièce. Le visage de Veronika ressemblait vraiment à un masque, un masque de carnaval d'une *donna* italienne, au front haut, des yeux enfoncés et des lèvres en cœur.

« Je n'avais pas envie d'être celui qui a cette conversation avec toi, dit-il. Mais je l'ai fait parce que je t'apprécie — même si ça peut paraître curieux. Karl Anders et toi, vous allez vous marier. Tous mes vœux vous accompagnent. C'est pourquoi je ne reviendrai pas ici. Je connais Karl Anders et je ne peux pas te voir davantage tant que Zahid est l'objet d'une enquête. Je suis venu pour te dire la chose suivante :

cette affaire est solide comme un roc. Crois-moi, Kadir Zahid va tomber. Avec toutes les ressources que nous avons mises en jeu, c'est seulement une question de temps. Je ne sais pas comment il te tient, mais je te promets une chose : lorsque Kadir va tomber, tu seras aspirée dans sa chute — si tu ne te dépêches pas de sauter avant. Tu peux encore éviter une inculpation si tu collabores avec la police et que tu joues cartes sur table. Tu n'as pas besoin de me les montrer maintenant. Attends ! ajouta-t-il quand elle voulut l'interrompre. Je ne te demande pas de *me* parler. Je veux seulement que tu parles à *quelqu'un*. Je peux t'aider à trouver un policier auquel tu pourras te confier. Si tu joues cartes sur table, tu peux t'en sortir avec une amende ou avec une affaire classée. Sinon...

— Ne te fatigue pas, dit-elle en tendant le menton. Je n'ai rien à voir avec cette histoire. Écoute-moi bien ! Je ne sais pas de quoi tu parles ! Si tu n'as rien d'autre à me dire, tu peux partir. »

Il en resta muet.

« J'ai du boulot à faire, ajouta-t-elle.

— Si Zahid a un moyen de pression sur toi ou sur quelqu'un que tu connais, nous pouvons nous arranger pour qu'il n'arrive rien à personne. »

Elle sourit en baissant les yeux et secoua la tête.

Il essaya de saisir ce qu'elle voulait exprimer ainsi, mais abandonna.

« Plus tu tergiverses, moins tu es crédible », fit-il remarquer.

Les yeux de Veronika étincelèrent à nouveau.

« Pas crédible ? Tu es en train de m'accuser de voler mes propres clients. C'est faux. Je ne suis pas une voleuse et je n'ai rien à voir avec cette affaire.

— Je dois te le demander quand même : as-tu parlé de Regine Haraldsen à Kadir Zahid ?

— Non.

— En aucune façon ?

— Non, je viens de te le dire !

— Et de Harder Skaare ?

— Non.

— Tu n'as pas parlé de Solfrid et Henrik Gravdal ?

— Non, et inutile d'en mentionner d'autres. Je n'ai parlé de mes clients à personne ! Écoute, Frank, je comprends que tu fasses ton

boulot. Mais je te demande de *me* respecter, et de respecter *mon* boulot. Je n'ai plus rien à dire. Si tu n'es pas content, tu peux toujours... » Elle chercha ses mots. « Tu peux toujours me coffrer une nouvelle fois. Alors, s'il te plaît, va-t'en. »

Frølich n'aimait pas du tout le rôle qu'il s'était obligé à jouer. Mais il ne pouvait pas y changer grand-chose. Il ne lui restait plus qu'à sortir.

Sur le trottoir, il jeta un coup d'œil par la grande vitre. Veronika était en train de téléphoner. Quand elle le vit, elle fit pivoter le fauteuil et se détourna. Je parie qu'elle a Kadir Zahid au bout du fil, se dit Frank Frølich avant de monter dans sa voiture.

Le train faisait un bruit fracassant. Il était assis dans un vieux compartiment avec des rideaux devant les vitres. En jetant un coup d'œil il aperçut un paysage verdoyant, un terrain de golf, des tranchées rompues par des rangées de feuillus. Le bleu de la mer étincelait derrière la verdure, et les couleurs tiraient vers des nuances plus claires à l'horizon. Il se leva et se pencha à l'extérieur. Le vent lui caressa le visage. La locomotive siffla. C'était une locomotive noire qui laissait dans son sillage un épais nuage de fumée grise craché par sa cheminée. La locomotive siffla à nouveau, avec des tons plus doux cette fois. Gunnarstranda tourna la tête vers le soleil et ferma les yeux. Il y eut de nouveaux sifflements, mais ce n'étaient pas ceux d'un train. La locomotive jouait une version étrange et mécanique de la 40^e *symphonie* de Mozart. En même temps, quelqu'un lui donnait de légères tapes dans les côtes. Au même instant, il comprit qu'il n'était pas dans un train, mais dans son lit. Le bruit venait de son satané téléphone portable, et la main qui le secouait était celle de Tove.

« Ton téléphone », chuchota-t-elle.

Il ouvrit les yeux. « Laisse-le, je les rappellerai plus tard. »

Il s'assit avec peine.

Le téléphone finit par se taire.

La chambre était baignée d'une clarté bleu-gris, il était donc très tôt, avant le lever du soleil. Il regarda sa montre. Quatre heures moins dix du matin.

« Tu ne sais même pas qui c'est », dit Tove.

Gunnarstranda bâilla. « Oh si, je sais qui c'est. »

Un bip se fit entendre lorsque le téléphone reçut un message.

« Jusqu'alors, Adam était au Paradis... », dit-il avec un soupir. Il se leva. « Mais rendors-toi. Ou... » ajouta-t-il après quelques secondes d'hésitation. « Nous devrions en discuter.

— De quoi ? »

Elle s'assit dans le lit. Elle était nue. Les cheveux en désordre. Elle clignait des yeux. La voir ainsi lui faisait comprendre le sens de la vie.

« De voir si tu veux continuer les vacances ici, toute seule, ou si tu veux faire autre chose.

— Toute seule ? Tu es fou ? »

Il désigna le portable sur la table de chevet. « Il faut que j'aille au boulot.

— Comment le sais-tu ?

— Si je dis non, je vais en recevoir l'ordre. »

Ils se dévisagèrent longuement. Pour finir, elle posa les pieds par terre.

« Allez, de toute façon, nous avons eu deux semaines fantastiques, dit-elle. Tu veux du café ? »

Il fit oui de la tête et saisit son portable.

Une place de parking ! Enfin ! Un trou dans la rangée de voitures garées le long des immeubles de Bjerregaards gate. L'intérieur de la voiture était bouillant et il n'y avait pas d'ombre. Frølich laissa les vitres baissées et descendit à pied vers Damstredet et Telthusbakken. Un groupe de gens était en train de filmer. La caméra était placée sur une petite carriole avec quatre roues de vélo. Tête baissée, une jeune femme avec un micro fonçait vers trois acteurs. Un type avec un pantalon baggy et un foulard de pirate était assis dans la carriole — le cameraman. Il recevait ses instructions d'un type maigre à la casquette en arrière.

Deux des acteurs étaient des hommes. Ils portaient des vêtements qui rappelèrent à Frølich ceux du théâtre du XVIII^e siècle — hauts-de-forme, culotte et veste à queue-de-pie. La femme avait une robe ample et était coiffée d'un béguin. Elle ressemblait à Tante Grønn, un personnage des livres d'Elsa Beskow. Les trois acteurs se fondaient dans le décor des petites maisons en bois et des ruelles étroites. Seul le goudron gâchait l'impression d'unité, car au temps de Holberg le goudron n'existait pas, se dit Frølich. Mais cela n'a peut-être pas d'importance, on arrive à arranger tant de trucs au cinéma. Il étudia le type à la casquette. Un bel homme, avec des lunettes de soleil et une mouche sous la lèvre. Son collègue de Westerdals avait dit qu'il s'appelait Mattis Langeland.

Une quinzaine de spectateurs étaient assis dans l'herbe et observaient le spectacle. Mattis Langeland cria : « Action ! » Les trois acteurs avancèrent vers la caméra tandis que deux gars poussaient la carriole. « Coupez ! » cria Mattis Langeland. Le processus se répéta deux fois, puis ils arrêtaient. Les techniciens démontèrent le matériel pendant que Langeland étudiait les prises de vue sur un écran avec le cameraman.

Frølich s'approcha d'eux.

Ils ne levèrent pas le nez de l'écran. Langeland secoua le bras :
« S'il te plaît, je suis occupé. »

Frølich ne bougea pas.

« Tu n'as pas entendu ? »

C'était le cameraman avec le foulard de pirate.

Frølich agita sa carte. « Police. »

Le cameraman se tut et Langeland finit par se tourner. « Il y a un problème ? » Impossible de rater la cicatrice au coin des lèvres.

« Mattis Langeland ? »

Il fit oui de la tête.

« Tu étais au pub étudiant de Blindern, vendredi dernier ? »
demanda Frølich.

Langeland réfléchit. « Oui, c'est possible. »

— Eh bien, dit Frølich d'un ton mesuré, il s'agit d'une affaire de police. Étais-tu à cet endroit ou non ?

— Oui, je suis passé, comme ça. »

Curieusement, le cameraman n'avait pas bougé.

Frølich montra la copie de la photo du passeport de Rosalind M'Taya. « Tu lui as parlé ? »

Langeland étudia la photo. Le cameraman regarda par-dessus son épaule. Langeland acquiesça. « Cette fille débarquait d'Afrique. Elle venait d'arriver en Norvège. » Il rendit la photo.

« Parle-moi de cette rencontre. »

Langeland haussa les épaules. « Il n'y a pas grand-chose à dire. Il m'arrive de prendre une bière dans ce pub et de discuter un peu avec les gens. C'est tout. »

— On vérifiera. »

Langeland esquissa un sourire.

« T'avais un ticket ? »

Langeland bondit, écarta les bras et cria presque : « Là, il faut me dire de quoi il retourne, OK ? »

— Tu es la dernière personne à avoir vu cette femme en vie », dit Frølich d'un ton glacial, agacé que le cameraman n'ait pas la présence d'esprit de s'éloigner. Il se tourna vers le type et lui tendit la main.

« Nous n'avons pas été présentés. »

Le cameraman prit la main en hésitant.

« Andreas. »

— Andreas, je suis en train de parler à Mattis Langeland dans le cadre d'une enquête de police. Aurais-tu l'amabilité de t'éloigner de quelques mètres ? »

Le gars s'écarta en traînant des pieds, aspirant-figurant dans *Sur écoute* ou star d'un clip de rap américain : le foulard noué autour du crâne, anneaux à l'oreille et dans les sourcils, maillot au moins cinq fois trop grand et pantalon baggy.

Frølich se retourna vers Langeland, qui dit :

« Andreas est mon petit frère. » Puis il poursuivit : « Cette fille, elle était chouette, c'est vrai, mais en voyage, sérieuse et tout, quoi. Elle n'était pas là pour rigoler. J'ai à peine échangé trois mots avec elle. Salut, tu t'appelles comment ? Rosa — ou dans ce genre. Et puis, l'Afrique... Bref, j'ai peut-être pris deux pintes puis je suis reparti en ville.

— As-tu noté si elle parlait avec d'autres personnes ? »

Langeland secoua la tête.

« Était-elle déjà là quand tu es arrivé ?

— Pas la moindre idée.

— Quand et comment as-tu remarqué sa présence ?

— Elle est entrée après moi. Oui, je crois bien. Ou alors elle était aux toilettes quand je suis arrivé.

— Elle était seule quand tu l'as vue ? »

Langeland acquiesça.

« C'est pour ça que je suis allé causer avec elle. Elle était seule. » Il secoua la tête. « Oui, c'est ça.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Hein ?

— Tu es allé lui parler. Que lui as-tu dit ? »

Mattis Langeland eut un sourire confus.

« J'y suis allé assez directement, quoi, je lui ai dit qu'elle était mignonne et je lui ai demandé si elle voulait jouer dans un film.

— Et elle a dit oui ?

— C'était couillon, pas vrai... Une vraie phrase de dragueur. Elle ne m'a pas pris au sérieux, et je me suis tiré.

— Tu es parti avant ou après elle ?

— Avant.

— Elle était seule quand tu es parti ? »

Langeland acquiesça.

« Lorsque nous avons interrogé le personnel du pub, ils ont dit que tu étais la seule personne avec qui elle a été en contact. »

Langeland ricana.

« Cette fille ? Toute seule en ville ? » Il écarta les bras. « En tout cas, je suis parti seul... »

— Où es-tu allé ensuite ?

— En ville. À différents endroits. Hells Kitchen, Robinet. Là où il y a du monde. » Soudain, Langeland se fit méfiant. « Dis, c'est pourquoi tout ça ? »

— Réponds à la question ! Quelqu'un peut-il confirmer avoir été avec toi après que tu as quitté Rosalind M'Taya ce soir-là ?

— Bien sûr.

— Tu vas me donner les noms et les numéros de téléphone. »

Il revint au Central en début d'après-midi.

Dans le couloir, Frank Frølich entendit sonner un téléphone au moment où il ôtait les écouteurs de son iPod. Il entra dans le vestiaire et accrocha sa veste. Emil Yttergjerde était à côté de l'appareil, mais il l'ignorait et étudiait les photos du dernier numéro d'*Autofil*.

« Tu ne décroches pas ? »

Yttergjerde leva le nez.

« C'est pour toi.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'il a déjà appelé trois fois. »

Frølich et Yttergjerde se dévisagèrent. Frank prit une mine soucieuse. « Lui ? »

Emil Yttergjerde acquiesça d'un air rigolard.

« Je croyais qu'il était en vacances... »

— Annulées. »

Frølich décrocha le combiné.

« Permanence, Frølich.

— C'est moi. Écoute-moi bien, tu as mis une femme au bloc samedi matin, Veronika Undset, c'est exact ?

— Bonjour à toi également, dit Frank Frølich avec un clin d'œil à Yttergjerde qui leva la tête de ses photos en ricanant.

— Tu as vu le VG d'aujourd'hui ?

— Non.

— Première page. La femme assassinée. »

Frank Frølich frissonna intérieurement.

Gunnarstranda s'exprimait de manière brève et assurée.

« Les empreintes collent. C'est elle, sans aucun doute. Tu peux venir l'identifier, tout de suite, à la Médecine légale ? »

Frank Frølich regarda l'heure. Il déglutit, mais cela n'aida pas. Le malaise écoeurant et la sensation de lourdeur dans l'estomac ne disparurent pas.

« Donne-moi une demi-heure. »

Et il raccrocha.

Après avoir quitté les médecins légistes, Frølich avait besoin d'être seul. L'affaire de la disparition lui servit d'excuse. Il roula un peu au hasard et se retrouva devant l'ancienne École de la Marine à Ekeberg. Il se gara et resta quelques secondes dans la voiture.

Il avait déjà essayé, mais il rappela Karl Anders sur son portable. Pas de réponse. Il appela une fois encore. Le service de messagerie se mit en marche. Il coupa la communication sans rien dire, rangea le téléphone dans sa poche et descendit de voiture.

Il se dirigea vers le parc bordant le restaurant Ekeberg. Les sculptures de femmes aux formes parfaites l'observaient de leurs regards aveugles à travers les feuillages et le sous-bois. Il trouva un banc avec vue sur le bassin du port et les montagnes à l'ouest et au nord. Les ferries qui allaient à Kiel et au Danemark étaient à quai. Un des petits ferries se dirigeait vers Nesoddtangen, et il entendit le léger bourdonnement de l'autoroute en dessous de lui.

Voir le visage blanc et vide de Veronika Undset l'avait choqué. L'état du cadavre, l'endroit où il avait été trouvé. Il avait à peine la force d'y penser. Pour la première fois depuis longtemps, il ne savait pas quoi penser de son travail. Humpty Dumpty s'était écrasé par terre, et personne ne pouvait recoller les morceaux.

Il ne s'agissait pas uniquement d'un meurtre. Il s'agissait de lui et de Karl Anders, qu'il le veuille ou non.

Bien entendu, il fallait qu'il se retrouve avec une affaire comme celle-ci sur les bras alors qu'il avait tant à faire avec les pistes sur la disparition de Rosalind M'Taya. Il aurait dû y consacrer toute son énergie : vérifier les déclarations, serrer de près ce bêcheur de réalisateur beau gosse. Un salaud quelconque — peut-être Mattis Langeland — dans la Norvège opulente avait commis un crime sur une jeune fille pauvre, seule et à des milliers de kilomètres de chez elle. Il

y vit comme une provocation et une insulte. Sa passion pour son boulot, qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps, venait de se rallumer — jusqu'au moment où il s'était retrouvé face au visage de Veronika Undset.

Son portable sonna.

Il le chercha d'une main tremblante. Il regarda l'écran. Il fut déçu en découvrant que ce n'était pas le numéro de Karl Anders.

« Oui ?

— C'est Lena. Je voulais juste te dire que nous avons eu confirmation qu'un type du nom de Mattis Langeland était bien au Bar Robinet samedi matin.

— Seul ?

— Seul.

— Et qui dit ça ?

— Un type qui travaille au bar. Mattis Langeland a pris contact avec lui et lui a demandé de confirmer cela à la police. »

Frølich remit le téléphone dans sa poche. Ce n'était pas sa journée. Vraiment pas.

Il s'adossa contre le banc et ferma les yeux. Le soleil tapait, et lui transpirait déjà. Il mit de côté l'affaire de la disparition. Il n'arrivait pas à se sortir Veronika Undset du crâne. Il songea à ce qui s'était passé ce matin-là. Elle avait ouvert la portière du taxi et en était descendue. Son regard en coin avait croisé le sien. Calme, attentif. Il l'avait bien senti sur le moment, et, là, il était sûr de lui : elle avait su que quelqu'un suivait le taxi qu'elle avait pris chez Kadir Zahid. C'était évident. Kadir lui avait dit : « Les flics me surveillent. Sois prête. Ils vont peut-être s'agiter quand tu vas partir d'ici. »

Ce qu'ils avaient fait, bien entendu. Il revit le petit sourire sur les lèvres de Veronika quand elle était montée dans la voiture de police. Deux images, se dit-il. *Cherchez l'erreur.*

L'erreur était qu'il avait trouvé quelque chose dans son sac.

Se pouvait-il qu'elle ait dit la vérité ?

Elle avait *certainement* dit la vérité. Sachant qu'elle risquait d'être arrêtée par la police, elle devait être *clean*. Elle n'aurait jamais dû avoir de drogue sur elle. Sa réaction, quand il avait trouvé le briquet, était authentique.

Mais pourquoi ne parvenait-il pas à se détendre quand il pensait à cette histoire ?

Karl Anders et lui avaient une histoire commune. Un *passé* commun. Était-ce cela qui l'inquiétait ?

Non. Ce n'était pas possible. Ce qui était arrivé s'était passé plus de vingt ans plus tôt. Là, il s'agissait de Veronika Undset, une femme à la personnalité multiple. Elle était futée, savait garder son sang-froid dans des situations difficiles. Elle ne réagissait pas au quart de tour, elle attendait et jugeait la situation...

Il soupesa le portable dans sa main. Il avait appelé deux fois sans obtenir de réponse. Karl Anders n'avait qu'à le rappeler.

Il remit le téléphone dans sa poche. Par cette chaleur, la chemise lui collait au corps. La colline était sèche, les arbres du parc avaient aspiré toute l'humidité, laissant l'herbe jaune et roussie. Il avait envie d'une douche. Il regarda sa montre. Il était temps de passer prendre le grincheux.

*

Frølich était au volant, et les Dandy Warhols passaient sur la sono quand ils descendirent Sognsveien. *You Were the Last High*. Ils doublèrent le tram dans le tournant à la hauteur de l'entrée de l'université. Ils durent s'arrêter au feu rouge de Ringveien et le tram les dépassa. Gunnarstranda, qui était resté plongé dans ses pensées, baissa le volume et dit :

« Il faut que je voie si j'ai bien compris. Tu l'as arrêtée quand elle est partie de chez Zahid au petit matin, tu as trouvé quelques grammes de cocaïne et tu l'as coffrée — et tu as fait tout ça à la fiancée de ton copain ?

— À ce moment-là, j'ignorais tout de leur relation. Je l'ai découvert dans la soirée. Karl Anders fêtait ses quarante ans. Nous ne nous étions pas vus depuis des années, mais j'étais invité — j'avais reçu une invitation il y a plusieurs semaines de ça. J'arrive à la fête et qui je vois ? *Elle !* Elle a été aussi estomaquée que moi, mais nous avons réussi à ne rien laisser paraître.

— Il n'empêche qu'elle va voir Kadir Zahid, seule, en pleine nuit, alors qu'elle est fiancée ? C'est quel genre de type, Karl Anders ? Il est d'un naturel jaloux ? »

Le feu passa au vert. Frank Frølich démarra. Il réfléchit à la question et choisit ses mots avec soin :

« Il fut un temps où je connaissais bien Karl Anders. Très bien, même. À cette époque, nous étions jeunes et directs. Nous savions tout l'un de l'autre — comme des ados. Mais c'était il y a longtemps.

— Tu ne le connais plus ?

— Nous n'avons pas eu de contacts pendant de longues années.

— Et pourquoi ? »

Frank Frølich baissa la vitre. Il s'attendait à cette question, mais n'était pas prêt à s'y attaquer. À la place, il se concentra sur la circulation. Le feu au croisement d'Adamstuen passa à l'orange. Des conducteurs se précipitèrent. Frølich attendit une ouverture dans le flot de voitures. Cela prit du temps. Un autre tram approchait. La voiture derrière lui se mit à klaxonner. Frølich déboîta brusquement et agita le poing sous le nez d'un conducteur qui parvint à peine à freiner.

Il descendit Theresesgate. Il jeta un coup d'œil à Gunnarstranda qui attendait toujours sa réponse. Il ne dit rien.

« Quand je vais amener ce Karl Anders pour interrogatoire, on va utiliser la salle vidéo. Je veux que tu observes », finit par dire Gunnarstranda.

Frølich jeta d'instinct un regard dans le rétroviseur. Il se souvint du sourire légèrement condescendant de Veronika, samedi matin. À cet instant-là, il la dominait, par la force. Elle ne pouvait plus bluffer, elle ne pouvait plus se cacher. Il avait l'autorisation de fouiller tous ses secrets, de lire son courrier et ses journaux intimes si elle en avait, de fouiller son armoire à pharmacie et de voir de quels petits maux elle souffrait, de découvrir ses petites manies. Il pouvait même fouiner dans sa poubelle. Un sentiment de puissance montait en lui. Il savait qu'il aurait dû se sentir crevé, mais non. Il se sentait fort et concentré, comme si elle était nue sous lui, en plein soleil.

Frølich cligna des yeux et soupira. Il ne pouvait pas continuer comme ça. Il pila à l'arrêt de bus à la hauteur de Bislett.

« Qu'est-ce qu'il y a Frølich ? Tu ne te sens pas bien ?

— Il vaudrait peut-être mieux que je ne sois pas mis sur cette affaire », répondit-il. La chaleur était intense, il s'apprêta à défaire le bouton de son col de chemise quand il se rendit compte qu'il était déjà défait.

« Et pourquoi ?

— Je risque d'être trop proche des personnes impliquées.

— Tu as déjà enquêté sur Veronika Undset. Tu connais sa relation avec Kadir Zahid. Alors, il est évident que tu restes sur l'affaire ! » Gunnarstranda souffla du nez. « Trop proche ?

— Légalement, ça n'ira pas.

— Oui, en ce qui concerne ton copain, mais tu peux toujours bosser sur l'enquête. »

Frølich prit son portable, trouva le numéro. Le téléphone sonna, et sonna encore. Il y eut un bip à la fin. Frølich soupira.

« Il ne répond pas.

— Qui ?

— Karl Anders.

— Quelque chose me dit que tu as déjà essayé plusieurs fois aujourd'hui. »

Frølich composa un SMS : *Salut KA, faut qu'on cause, appelle moi a ce numero. FF.*

Il envoya le message, posa le téléphone sur la console centrale et regarda dans le rétroviseur pour repartir. Il attendit que la circulation le lui permette.

« Est-ce que ça peut être une agression suivie d'un viol ? »

Gunnarstranda hocha la tête d'un air dubitatif.

« Dans ce cas, on aurait trouvé le corps sur le lieu du crime. Les vêtements ? On ne les a pas. Tout ce que nous avons, c'est une boucle d'oreille en diamant à l'oreille gauche. Elle a été tuée ailleurs, enroulée dans du plastique, transportée — probablement dans une voiture — et jetée dans le conteneur à ordures. Tu ne l'as pas vue, mais elle avait des brûlures sur le ventre et entre les cuisses. Le légiste considère que quelqu'un l'a lavée à l'eau bouillante, *post mortem* — très probablement pour faire disparaître des traces biologiques. »

Les deux hommes se turent.

« Donc après un viol », ajouta Gunnarstranda.

Le silence dura. Frølich pensa à Karl Anders, il pensa que Veronika avait été tuée.

« Les amis, reprit Gunnarstranda au bout d'un moment.

— Hm ? répondit Frølich, qui fit comme s'il ne comprenait pas.

— Ton camarade joue à cache-cache avec nous. Mais tu étais à son anniversaire. Il y avait bien des amis à eux, des amis du couple, des gens qui les connaissaient. On peut commencer par ça. »

Frølich acquiesça.

« J'ai aussi cette affaire de disparition. La jeune Africaine. Il est possible qu'elle ait été tuée, elle aussi... »

Gunnarstranda secoua la tête.

« Et alors ? »

— C'est difficile de faire les deux, deux meurtres...

— Pour l'instant, Rosalind M'Taya a *disparu*. Tu ne sais pas si elle a été tuée.

— C'est seulement que... »

Gunnarstranda l'interrompit.

« Les amis de Veronika, Frølich. Le nom des gens présents à cette fête qui peuvent nous aider à découvrir ce qui s'est passé hier. Veronika Undset a été tuée. Et c'est un *fait*.

— Je n'avais pas vu Karl Anders depuis des années. J'étais le seul de ses vieux copains à être invité. Il s'est fait des tas de nouveaux amis.

— Enfin, tu as bien parlé à quelqu'un ?

— La femme à côté de moi au dîner connaissait bien Veronika. Janne Smith. Je peux commencer par là. »

Gunnarstranda acquiesça, l'air satisfait.

« Moi, je vais parler avec sa famille. »

*

De retour à l'hôtel de police, la première chose que fit Frølich fut d'appeler Janne Smith chez elle. Elle ne répondit pas. L'appel fut redirigé vers un répondeur. Il hésita, mais ne laissa pas de message. Il appela le portable de Janne, mais il était éteint. Le même répondeur se déclencha. La porte du bureau fut ouverte au même moment, et il raccrocha. C'était Lena Stigersand.

« Je te dérange ? »

Il secoua la tête.

« Je vérifie des vidéos de surveillance de Gardemoen, dit-elle, au sujet de Rosalind M'Taya. J'ai mis un post-it jaune sur celles que j'ai visionnées. » Elle lui montra un DVD avec un post-it. « Ce serait bien si tu faisais pareil. Il y a vraiment énormément de films. » Elle déposa une pile sur le pupitre.

« Où vas-tu ?, demanda-t-il.

— Déjeuner, dit-elle doucement. Rindal et Gunnarstranda

considèrent que l'affaire Veronika est plus importante que celle-ci. »

Elle ressortit.

Frølich regarda la porte, la pile de DVD et le téléphone. Il ouvrit l'ordinateur portable et mit le premier film.

Les autres ne comprenaient pas comment elle trouvait la force de s'entraîner à courir sous une chaleur pareille. Mais il est vrai qu'ils ne savaient rien. Ils étaient au courant pour Ståle, et croyaient tout savoir. Mais ils n'avaient pas la moindre idée de ce que pensait Lena. Cela ne pouvait pas continuer, elle le voyait bien. Ståle partageait cet avis. Au fond de lui, il voulait mettre un terme à leur liaison. C'était peut-être pourquoi ils continuaient à se comporter ainsi. À chaque fois qu'ils se retrouvaient, c'était l'escalade. Inévitablement.

Elle aimait que Ståle soit quelqu'un de déterminé, mais elle détestait la brutalité. Elle ne voulait même pas songer à leur dernière rencontre. Elle hasarda plutôt une analyse : puisque la passion était la seule chose qui les liait, toute l'énergie était canalisée dans une sexualité dont ils repoussaient les frontières un peu plus loin à chaque fois.

Comme maintenant, se dit-elle. Le jour de repos de Ståle. Et elle avait obéi à l'impulsion de ce dernier, quand il lui avait proposé un déjeuner. Jeu de rôles.

Elle avait enfilé une tenue et des chaussures de jogging et était partie avec un petit sac à dos. Elle avait couru sans forcer dans l'allée de Grønlandsparken, puis monté vers Åkerbergveien. Elle adorait courir, sentir la souplesse des genoux, des cuisses et des mollets sous le poids de son corps. Respirer comme il faut. Ne pas laisser s'emballer l'imagination. Ne pas penser à ce qui allait se passer. Traverser le rond-point de Galgeberg. Elle ne transpirait pas encore. Écouter. Là. Elle entendit le ronronnement du V8, et Ståle qui donnait un petit coup d'accélérateur avant de ralentir là-bas, derrière elle. Elle ne se retourna pas. Continua à courir. Elle l'imagina en train de la regarder, de fantasmer. Il arriva bientôt à sa hauteur. Il baissa la vitre alors qu'elle approchait de l'arrêt de bus. Elle se dit : il va agir là, à l'arrêt

de bus.

Elle se prépara. Il n'y avait personne à la station. Elle s'avança à peine sur la route. La voiture se rabattit et la poussa sur le bord de la chaussée. Elle fut obligée de s'arrêter. Elle reprit son souffle. La vitre était ouverte. Les yeux de Ståle étaient dissimulés par des lunettes de soleil. Il lui ordonna de monter. Elle demanda pourquoi.

« Monte », répéta-t-il d'un ton dur. Une vieille dame vint vers eux. La voiture lui barrait le chemin. Elle s'arrêta, agacée.

« Fais ce que je te dis », dit Ståle.

Elle obéit. Il embraya. Silence. Il faisait une fraîcheur délicieuse dans la voiture. L'air froid soufflait sur son visage.

Il prit Ringveien et tourna dans Maridalsveien. Elle retrouva son souffle. La climatisation lui avait rafraîchi le corps, mais pas assez. Il lui ordonna de se déshabiller. Elle obéit jusqu'à être nue comme un ver.

Il lui dit ce qu'elle devait se faire. Elle obtempéra.

Il finit par se garer sous les arbres. Il lui dit ce qu'elle devait lui faire. Elle se conforma à ses ordres. Elle ne réfléchit pas, agit, et prit du plaisir à le faire. Elle suivait le mouvement, comme dans un kayak qui descend une rivière au courant violent, concentrée sur le plaisir à maîtriser ces forces et sur le pouvoir infini qu'elle obtenait ainsi. Il lui arrivait parfois de se sentir dégueulasse. Il lui arrivait de douter de son propre jugement.

Mais nul ne savait mieux que Lena qu'il s'agissait de théâtre. Elle était le rêve éveillé, accomplissait des fantasmes que Ståle ne pouvait réaliser avec sa femme, qui avait atteint la ménopause et souffrait d'ostéoporose. Il se plaignait toujours de sa femme, et elle le laissait se plaindre. Cette femme n'était qu'un mot. Elle, Lena, était le rêve de jouvence de Ståle, et elle s'en fichait tant que ça durait. Aucun dégoût ne venait contrebalancer l'ivresse et le pouvoir qu'elle éprouvait quand Ståle s'abandonnait totalement.

Après, toutefois, elle était tout aussi fortement l'esclave de son surmoi. Aussi sûrement que deux et deux font quatre, la condamnation et le dégoût remplaçaient alors le désir dans sa conscience. À ce moment-là, Ståle n'était plus rien. Il était aussi dégueulasse qu'elle. Le sexe de Ståle s'éteignait dans le sien, alors qu'elle désirait le contraire. Il allait bientôt la repousser, jeter le préservatif par la vitre sans comprendre à quel point ce geste était vulgaire et insultant, sans saisir

qu'il illustrait dans toute son évidence l'absence de vrais sentiments dans leur relation. C'était un enfant. Un enfant dont le thorax se soulevait comme après un long sprint. La sueur faisait scintiller les poils argentés sur son buste. Il était satisfait. Elle leva la tête et l'embrassa sur le menton, même si elle n'en avait pas envie. Elle passa les doigts sur le ventre plat et dur et sur les muscles de sa poitrine. Là, elle était presque étonnée que ce soit ça qui l'excite. La chair sous une peau bronzée.

« Rhabille-toi, chuchota-t-elle.

— J'ai peut-être envie que tu recommences. »

Les paroles de Ståle renforcèrent le sentiment de malaise, et elle l'embrassa dans le cou afin d'éviter la discussion qui menaçait de réduire à néant l'ultime reste de tendresse.

Elle se redressa en souplesse et s'écarta. Elle attrapa son sac sur la banquette arrière, prit ses vêtements et s'habilla.

Il inspira et se prépara à dire quelque chose.

« J'ai un service à te demander, s'empressa-t-elle de dire. Maintenant.

— Et quoi donc ?

— Que tu me conduises quelque part. C'est ta journée de repos, pas vrai ? »

*

Une demi-heure plus tard, il gara la Mustang sur le parking vide devant Dekkmekk. Elle observa pendant quelques secondes l'atelier pneumatique :

« Malgré une activité quasi inexistante, il parvient à entretenir sa mère, son père, ses frères et ses sœurs avec cet atelier. Pas un seul de ses frères et sœurs n'a de travail. Ils dorment le jour et s'amuse la nuit en ville. Les quatre frères possèdent au moins deux voitures chacun. Ils ont tous des garde-robes qui feraient baver un footballeur. Les parents passent six mois de l'année à Peshawar, où ils possèdent l'une des plus belles villas de la ville.

— Chacun fait ses choix, dit Ståle. Si tu roules en Rolls ou en Ferrari, tu consommes trente litres aux cent. Si tu roules en Micra, c'est cinq litres. »

Elle le regarda avec un sourire.

« Que veux-tu dire par là ? »

Il répondit par un ricanement. Ils se regardèrent dans les yeux.

« Je crois que tu vas bientôt avoir besoin de renfiler ta tenue moulante. »

Elle ouvrit rapidement la portière et posa le pied par terre. La chaleur du dehors pénétra dans la voiture. Ståle ajusta la ventilation.

« C'est quoi cet endroit où il n'y a personne au beau milieu de la journée ? demanda-t-il.

— Il n'y a du monde ici que deux fois par an, expliqua-t-elle. Lors de la transition entre l'automne et l'hiver, et entre l'hiver et le printemps. À ce moment-là, ses frères viennent et changent les pneus des rares clients qui se fourvoient jusqu'ici. Mais ces gens ne sont pas bon marché, et les clients ne reviennent jamais. L'activité permet juste de maintenir de la facturation suffisante pour les déclarations d'impôts et de TVA.

— Ma femme dit que même les couples sans enfants roulent dans une voiture à cinq places, et non dans un cabriolet. C'est comme ça. »

Lena le dévisagea longuement.

« Ne réfléchis pas trop, Ståle », dit-elle à voix basse.

C'était vache. Elle vit qu'il était furieux, et voyant sa réaction, elle se demanda pourquoi elle était si méchante.

Il allait répondre, mais elle posa l'index sur ses lèvres. Puis elle se pencha et effleura de ses lèvres la bouche frustrée.

Une Audi A6 bleu foncé passa devant eux et se gara sur le parking.

« Qui c'est ?

— Le proprio, répondit Lena. Il surveille l'atelier toute la journée. Il ne lui a pas fallu cinq minutes pour arriver. Pas mal, d'autant que nous sommes en civil. »

Elle descendit complètement de la voiture.

« Attends-moi », dit-elle.

L'Audi s'était arrêtée devant le portail et un homme en short et en polo en sortit.

Lena lui montra sa carte de police.

« Kadir Zahid ?

— Lena, dit Kadir en ricanant, on s'est déjà vus plein de fois. Alors pourquoi tant de chichis ? » Il jeta un coup d'œil à la Mustang bleue de Ståle. « Tu arrives dans une voiture rutilante, Lena. C'est ton copain ?

— C'est Ståle Sender. Policier. C'est mon *backup*, comme on dit dans notre jargon.

— Dommage qu'il soit flic. J'aime bien discuter avec les gars qui s'y connaissent en bagnole.

— Je suis venue te parler de Veronika Undset.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Elle est morte. Veronika est la femme dont on parle aux infos. Celle qui a été trouvée dans le conteneur d'ordures. Tuée. »

Kadir Zahid tourna les talons et ouvrit le portail. Il resta dos tourné pendant quelques secondes. Au moment où Lena allait ajouter quelque chose, il avança entre des piles de pneus, passa à côté d'un cric hydraulique et de quelques machines et se dirigea vers un bureau aux parois vitrées.

Lena jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule.

Ståle Sender ouvrit la portière et descendit de voiture. Elle lui fit signe et lui indiqua : *Je reviens tout de suite*. Il croisa ses bras musclés sur sa poitrine et s'appuya sur le capot de la Mustang. Les lunettes de soleil, le buste qui formait un V et sa pose faisaient de lui la caricature qu'il adorait être.

Lena suivit Zahid à côté des tas de pneus et des outils.

L'air était écœurant dans la pièce qui sentait la poussière. Zahid s'assit sur une chaise derrière le bureau. Elle s'aperçut qu'il était un peu corpulent, son ventre butait contre le meuble. Il avait l'air affaibli. La barbe soignée et les cheveux peignés en arrière ne parvenaient plus à lui assurer son air de play-boy. La Rolex au bracelet un peu trop lâche glissa sur son bras et cogna presque sans tinter contre un bracelet en or.

« Tu peux me parler d'elle ? » demanda Lena.

Un calendrier publicitaire pour des jantes était accroché au mur. Il affichait encore février, cinq mois de retard. Une blonde nue avec des petites nattes, des roses rouges peintes sur les joues tenait une jante alu sous ses seins. La sucette dans la bouche renforçait son expression coquine.

« Nous étions dans la même classe du CP à la 3^e. » Il avait les yeux humides et ses lèvres tremblaient.

Lena ne crut pas son numéro, mais elle ne dit rien.

« Veronika, c'était ma Norvège idéalisée, une amie. Pas seulement une amie, c'était ma *James Bond Girl*. Penses-y un peu, dans les années

quatre-vingt, moi, j'étais le *Paki*, le bougnoule. Et Veronika, c'était la plus chouette fille de l'école, et elle était ma meilleure amie.

— Veronika a été arrêtée et placée en garde à vue après être passé chez toi dans la nuit de vendredi. Pourquoi est-elle venue chez toi cette nuit-là ?

— C'est moi qui lui ai demandé de venir.

— Pourquoi ?

— J'avais besoin de parler à quelqu'un !

— De quoi avez-vous parlé ?

— De toi.

— De moi ?

— Oui, de la police. Vous êtes tout le temps là, vous ne me laissez pas tranquille, vous ne laissez pas ma famille tranquille. C'est insupportable pour moi, tout ça. Vous me harcelez, vous harcelez mes parents, mes frères et sœurs. Vous avez même embarqué Veronika. Une invitée. À quoi ça sert ? »

Lena ne répondit pas.

« Quand nous étions jeunes, c'était Veronika que j'appelais quand les difficultés s'accumulaient. » Le visage de Zahid s'adoucit, comme s'il se souvenait d'un épisode amusant. « Nous passions des heures dans sa chambre, à boire du thé, à discuter, à rire. Elle me faisait voir le côté comique de toutes les choses. » Zahid se renfroigna. « C'est exactement ce que j'ai ressenti l'autre nuit. Alors, j'ai eu l'idée de l'appeler, et elle est venue. Comme toujours », ajouta-t-il avant que Lena ne place un mot.

Là encore, il avait les yeux humides.

« Après son arrestation, elle a été condamnée à une amende pour possession de cocaïne. »

Il leva la tête et la regarda d'un air méfiant.

« Vous savez très bien que je ne prends pas de drogue et que je n'en vends pas. Je suis musulman, Lena. Je ne bois pas de vin, ni de bière, ni d'alcool. Je ne fume pas de hasch, je ne me salope pas le cerveau avec ça.

— Et Veronika ? »

Kadir Zahid leva les yeux vers Lena.

« Vas-tu me croire si je réponds à ta question ?

— Pourquoi est-ce que je ne te croirais pas ?

— Parce que la réponse est non. Je connaissais Veronika. Elle

buvait peut-être un verre de Campari ou un cocktail à une fête. Et encore. Mais c'était le maximum. Elle ne prenait ni excitants, ni drogues. Tu me crois ?

— Tu lui as demandé de venir discuter chez toi à une heure et demie du matin. Tu ne pouvais pas lui parler dans la journée ?

— Au travail ?

— Ah bon, parce que tu travailles ? demanda-t-elle avec sarcasme. Tu travailles ici ? »

Elle sortit du bureau et fit un tour dans l'atelier. Il la suivit. Elle s'arrêta et contempla le mur de parpaings contre lequel se dressaient d'énormes piles de pneus.

« C'est très tranquille aujourd'hui. Tu as peut-être donné quartier libre à tes gars ?

— Tu n'as pas entendu, répliqua-t-il. J'ai appelé Veronika pour discuter pendant un moment difficile. Ce n'était pas une consultation ! »

Il passa devant elle, franchit le portail et sortit de l'atelier. Il s'arrêta en plein soleil et la dévisagea. Elle alla vers lui, mais s'arrêta sur le seuil.

« Avais-tu une liaison avec Veronika ? »

Zahid secoua la tête.

« Elle était fiancée à un type qui bosse pour la commune. Elle voulait m'inviter à son mariage, même si la date n'était pas fixée.

— Son fiancé était au courant de votre amitié ?

— Évidemment.

— Que faisais-tu hier soir ?

— Qu'est-ce que tu crois ? J'étais chez moi. Vous me suivez sans arrêt, Lena. Je ne peux pas faire un mètre sans avoir un flic sur les talons. Tu n'as qu'à regarder dans vos rapports, tu verras si j'étais chez moi.

— Seul ? »

Kadir secoua la tête.

« Deux de mes frères étaient là. »

En observant Kadir, Lena eut l'impression qu'il jouait la comédie. Il n'avait pas bougé depuis qu'il était dehors, ils étaient presque obligés de crier. Pourquoi avait-il quitté le bureau ? Tenait-il à la faire sortir ? Qu'est-ce qui l'inquiétait autant ? Pour le provoquer, elle se retourna et fit de nouveau quelques pas à l'intérieur de l'atelier. Là, elle fut

intriguée. Elle revint vers Kadir et elle comprit qu'elle avait mis le doigt sur quelque chose d'important. Il était sur ses gardes. Il la suivit des yeux comme le renard qui scrute autour de sa tanière. Elle lui sourit, mais Kadir ne lui rendit pas son sourire. Elle sortit, fit comme si elle préparait une question futée tout en faisant quelques pas. Elle se servit de ses yeux et eut la confirmation de ce qu'elle avait découvert à l'intérieur. L'atelier était plus étroit que le bâtiment. Ce dernier faisait peut-être vingt mètres de large tandis que l'atelier en faisait quinze au maximum. Il y avait donc quelques mètres de surface supplémentaire à l'intérieur, une pièce sans fenêtre. Et où se trouvait la porte ou l'entrée de cette partie du local ? À l'arrière, probablement.

C'était peut-être sans importance, mais quelque chose dans l'attitude de Kadir l'avait alertée. Elle fit un geste du bras.

« On dirait qu'il n'y a pas foule de clients à cette heure. Les temps sont durs ? »

— Tu sais bien que dans le pneu, on ne bosse qu'à certaines saisons. Là, en été, on change peut-être une roue à un touriste qui a crevé. Mais reviens en octobre. À ce moment-là, on est débordés ! »

Non, se dit-elle, il n'était pas aussi détendu que quelques minutes plus tôt.

« Quand as-tu vu Veronika pour la dernière fois ? »

— Samedi matin, quand elle est partie de chez moi, quand vous avez suivi son taxi.

— Tu lui as parlé depuis ? »

Kadir secoua la tête.

« As-tu parlé avec elle de certains de ses clients ? »

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Son air faussement surpris la fit sourire.

« Tu sais très bien de quoi je parle. Tu sais pourquoi nous te surveillons. Tu es un voleur, Kadir. Nous pensons que tu utilises des tiers afin de trouver des victimes. Par exemple, nous pensons que tu as cambriolé une vieille dame à Malmøya le week-end dernier, une dame qui s'appelle Regine Haraldsen.

— C'est déshonorant de voler une vieille dame, répondit Zahid.

— Regine Haraldsen était une cliente de Veronika Undset. »

Kadir Zahid ne dit rien.

« Tu es sûr de ne pas avoir téléphoné à Veronika après qu'elle est

partie de chez toi, samedi ? »

Kadir soupira.

« Arrête, Lena. Je n'ai pas vu Veronika depuis, et je ne lui ai pas parlé. Dis-moi, sa mère est au courant ? Je vais l'appeler et lui présenter mes condoléances.

— Tu connais sa mère ?

— Bien entendu.

— Oui, elle sait que sa fille est morte, naturellement. »

Kadir baissa la porte de l'atelier dans un bruit de ferraille. Il ferma à clef et se tourna vers Lena.

« Je peux faire quelque chose pour toi, Lena ? »

Elle marcha vers Ståle et la Mustang. Elle songea : il joue encore la comédie.

Lorsqu'elle monta dans la Mustang, Zahid avait mis des lunettes de soleil. Le logo criard de Dolce & Gabbana étincelait sur ses tempes. Il lui fit un signe de la main.

Elle le lui rendit.

« J'ai pas le temps pour ces conneries », dit Ståle, furieux, en démarrant. Elle leva la main et lui caressa le bras.

« J'm'en fous », grogna-t-il.

Elle comprit qu'il se sentait humilié d'être un figurant dans ce numéro. Mais elle ne pouvait rien faire pour les sentiments de Ståle.

« Juste un petit service... Quand tu reviens dans la rue, tu prendras à droite au lieu de tourner à gauche. »

Il obéit.

Elle étudia le bâtiment qu'ils venaient de quitter. C'était bien ça. Il y avait une porte à l'arrière, fermée par un gros cadenas.

« Super, dit-elle en se redressant. Tu peux retourner en ville. »

Il était onze heures du soir quand les portes du tram s'ouvrirent. Frank Frølich bondit du véhicule. Les gens le dépassèrent en hâte, pressés, les regards collés au sol, les pieds désireux de rentrer à la maison. Une légère fraîcheur dans l'air avait fait descendre la température au-dessous de 20° C. Il était enfin redevenu supportable de sortir.

Il marchait lentement. Alors qu'il passait les pompes à essence de la station Esso, une voiture klaxonna. Quelqu'un était au volant d'une Volvo noire, garée là. La portière s'ouvrit. C'était Karl Anders.

La joie de revoir son camarade fut assombrie par l'état de ce dernier : regard hébété, bouche entrouverte et taches de bave aux coins des lèvres.

« J'attendais que tu m'appelles, dit Frank Frølich, froidement.

— T'as le temps de discuter ?

— Tant que tu laisses ta voiture là. »

Ils se dirigèrent vers Havreveien sans s'adresser la parole. Même dans l'ascenseur, ils ne dirent pas un mot. Karl Anders évitait de croiser le regard de Frank. Son haleine était chargée, lourde de bière et d'alcool.

L'ascenseur s'arrêta. Frank tint la porte pour son ami, prit les clefs dans sa poche et ouvrit.

L'appartement sentait le renfermé après une journée où le soleil avait tapé sur les fenêtres closes. Frølich ouvrit la porte de la terrasse pour aérer.

« Café ? demanda-t-il, le dos tourné.

— T'aurais pas plutôt une bière ? »

Frank Frølich avait toujours des bières. Il y avait deux packs au frais. Les Lysholmer Ice étaient alignées et surveillaient le morceau de fromage qui régnait sur le frigo, sans cour ni sujets.

Il posa les bières et les verres sur la table et se laissa tomber dans le canapé.

« J'ai essayé de t'appeler pas mal de fois, je t'ai envoyé un SMS pour te demander de me rappeler — tu n'as pas donné signe de vie. Tu n'étais pas non plus à ton boulot. »

Karl Anders ne répondit pas. Ses yeux regardaient dans le vague.

« À ton boulot, personne ne savait où tu étais. »

Karl Anders but quelques gorgées et reposa la canette, toujours sans rien dire.

« Mais, tout d'abord, je veux te présenter mes condoléances », déclara Frank Frølich, qui songea que ce mot était toujours désagréable, mais qu'il était bon de le dire. Il les amenait au cœur du sujet de cette visite.

Karl Anders regardait le plancher. Quand il leva la tête, il était manifeste qu'il luttait avec lui-même.

« Frank... C'est vrai que tu as coffré Veronika pour une histoire de cocaïne ?

— Qui t'a raconté ça ?

— Veronika. »

Elle avait donc avoué à son fiancé. Frank Frølich eut besoin de quelques secondes pour réfléchir à la manière dont il allait poursuivre.

« Karl Anders... »

Ce dernier reprit sa bière.

« Je travaille avec une équipe qui cherche à établir ce qui est arrivé à Veronika. Je suis franc avec tous les membres du groupe, je suis obligé de l'être. Certains savent que nous sommes potes, et ils savent tous que j'étais à ta fête. Je suis franc parce qu'un meurtre est l'occasion des spéculations les plus folles — chez tout le monde. »

Karl Anders ne dit rien.

« La Norvège est un petit pays à l'échelle de la planète, ajouta Frølich. Si tu pars en voyage organisé à Cos ou à Chypre, il y a de grandes chances que tu rencontres un voisin ou un parent à lui — tellement le monde est petit, tellement ce pays est petit. Veronika a surgi dans une affaire sur laquelle je travaille en ce moment. Je ne savais pas qui elle était quand nous nous sommes rencontrés. Je ne pouvais pas savoir qu'elle te connaissait. Je l'ai compris seulement en la voyant à ta fête. Ça m'a fait sursauter, mais je me suis efforcé d'être discret. »

Karl Anders l'interrompit brusquement :

« Et c'était quoi, cette histoire de drogue ? »

Frølich le dévisagea.

« Veronika a été condamnée à une amende pour possession de stupéfiant. Une fois l'amende payée, l'affaire était close. Personne n'avait besoin d'être au courant, et c'est pour ça que je n'ai rien dit de ce qui s'était passé. »

Frølich ne savait pas si son camarade l'écoutait. Il ne bougeait toujours pas, l'air quasiment absent.

« Même si je te connais, je ne peux pas cesser d'être flic. »

Karl Anders leva la tête. Leurs regards se croisèrent. Soudain, Karl Anders n'avait plus l'air ivre.

« Qu'est-ce que tu veux en me disant ça ? » demanda-t-il d'un ton acerbe.

Ils ne se lâchaient pas des yeux. Frank Frølich n'en était pas certain, mais il sentait que tous les deux pensaient à la même chose. C'est tellement délicat qu'aucun de nous ne veut le dire clairement, songea-t-il. Vingt ans ont passé et nous en sommes encore au même point.

Était-ce donc ça ? La situation n'était-elle pas totalement différente désormais ? Lui, il représentait l'autorité officielle, tandis que Karl Anders... Il n'osa pas aller au bout de son raisonnement. À la place, il dit :

« La police a besoin d'entendre ce que tu as à dire. Il faut que nous sachions où tu étais lorsque Veronika a été tuée. J'ai été incapable de te trouver aujourd'hui. Ce n'est pas un problème, sauf que personne ne savait où te trouver. Les gens ont cherché à te joindre toute la journée, sur ton portable, chez toi, au travail. Karl Anders, ton rôle est central dans cette affaire. Où étais-tu passé ?

— Je croyais que tu avais dépassé toute cette histoire », dit Karl Anders.

Frølich ne répondit pas.

« Mais tu n'as pas changé. Tu n'as fichtrement pas changé. »

Frølich contempla son ami sans rien dire.

« Et c'est bien ma chance que Veronika soit tombée justement sur toi l'autre matin. »

Frølich regarda ses mains. Elles ne tremblaient pas. Il songea : *il est bourré, il vient de perdre celle qu'il aimait. C'est pour ça.* Il s'éclaircit la

gorge et répéta sa question : « Où étais-tu passé toute la journée ? »

Karl Anders eut un sourire froid :

« Tu crois que c'est moi, c'est ça ? »

Frank Frølich trouva que c'était le moment d'ouvrir sa bière. Il remplit son verre. Il jeta un coup d'œil furtif à son ami, dont le sourire froid n'avait pas quitté le visage. Un sourire froid et un regard perçant. Frank n'avait qu'une envie, mettre à jour le passé, faire ressortir ce moment-là, confronter son ami avec ce qu'il pensait *vraiment*, au fond de lui.

Pourtant, il n'en fit rien. Il but sa bière et garda les yeux braqués sur son ami. Il avait eu envie de se détendre ce soir, de rester à ne rien faire, juste regarder un mauvais film avec beaucoup de coups de feu, des cascades de bagnoles et des répliques bien senties. Mais Karl Anders avait prolongé sa journée de travail. Il avait apporté le boulot chez lui, dans son appartement, et il n'aimait pas qu'il lui colle aux basques.

Il posa son verre.

« Notre relation n'était pas aussi *hot* que tu le penses, déclara Karl Anders. J'ai une ex, ajouta-t-il en regardant rêveusement en l'air.

— Qui n'en a pas une ? dit Frølich pour l'amener à parler.

— J'ai couché avec elle.

— Quand ?

— Tout le temps. »

Frølich se tassa dans le canapé et se rendit compte que les amis que nous avons eus enfant restent dans notre esprit tels quels, même lorsque nous les revoyons après un long moment. En retrouvant Karl Anders à la fête, c'était l'adolescent qu'il avait redécouvert. Inconsciemment, il avait pensé que l'apparence était seulement une coquille dans laquelle son ami d'autrefois s'était caché, inchangé. Il avait percé cette coquille et avait reconnu les mimiques, l'allure et même l'éclat dans son regard. Mais, là, il voyait soudain Karl Anders tel qu'il était devenu. Un adulte anonyme presque maigre. Des cheveux courts qui ne grisonnent pas. Des joues creuses qui, sous l'effet de l'ivresse, prennent un côté morbide. Un petit anneau dans l'oreille, tentative de se donner un genre — Mr Cool. Karl Anders avait même un anneau au pouce gauche. Quand il prenait sa bière, la manche de sa chemise remontait pour dévoiler l'extrémité d'un tatouage bleu.

Frølich s'éclaircit la gorge à nouveau :

« Veronika a été tuée entre onze heures du soir et un peu après minuit. Où étais-tu à cette heure ?

— À la maison.

— Seul ?

— Elle était chez moi.

— Qui ?

— Mon ex. »

Cette conversation était laborieuse et Frank Frølich sentit son agacement croître.

« Quoi qu'il en soit, nous, la police, nous devons lui parler. »

Karl Anders tourna la tête vers lui. Son sourire en coin était agressif :

« Tu ne crois quand même pas que c'est moi qui ai tué Veronika ? »

Avant de répondre, Frank dut faire un effort pour contenir son agacement :

« Je ne crois rien du tout. La police ne croit rien du tout. Nous faisons un puzzle pour comprendre ce qui s'est passé. Établir ce qu'a fait Veronika avant d'être tuée, heure par heure, minute par minute. Celui qui l'a assassinée se trouvait au même endroit qu'elle. Ceux qui étaient ailleurs sont hors de cause. C'est très simple. Tu dis que tu étais avec ton ex, tu n'étais donc pas avec Veronika. Mais pour que d'autres personnes que moi puissent te croire, la police a besoin d'une confirmation de la part de ton ex.

— On s'est disputés — oui, à cause de cette affaire de cocaïne. Elle m'en a parlé quand les derniers invités sont partis, après la fête. Il était cinq heures du matin. Ça a tourné à la dispute. Nous ne nous étions jamais querellés comme ça. Tu n'as pas besoin de m'interroger là-dessus. Je ne l'ai pas frappée. Je ne l'ai pas touchée. La seule chose qui s'est passée, c'est que j'ai soudain compris des trucs. Il y avait des côtés de Veronika que je ne connaissais pas. Tu comprends, Frank ? Brusquement, tu piges que ta nana joue à des jeux bizarres, quoi ! Je me suis dit : merde, on va se marier ? Est-ce que je vais épouser une nana que *je ne connais pas* ?

— Quelle sorte de jeux bizarres ? »

Karl Anders reprit quelques gorgées de bière.

« Je sais pas. Jeux n'est peut-être pas le mot juste, mais, soudain, tu vois quelqu'un de tout à fait différent devant toi ! Tu te demandes

ce qui se passe. Le lendemain, j'ai eu peur de lui parler, je me suis dit : qu'est-ce que je vais foutre si elle n'est pas chez elle quand je l'appelle, si elle ne répond pas ? Et si je lui pose des questions, elle va peut-être encore me mentir.

— Encore ?

— Quoi ?

— Tu as dit “elle va encore me mentir”. Elle t’a déjà menti plusieurs fois ? »

Karl Anders ne répondit pas. Le silence dura, et Frølich ajouta :

« Elle a affirmé que la cocaïne n’était pas à elle et qu’elle ne comprenait pas comment elle avait atterri dans son sac. Et tu sais quoi ? dit-il en essayant de capter le regard de son camarade. Je l’ai crue. Je crois que sa surprise, quand j’ai trouvé la cocaïne dans son sac, était réelle. Mais ce n’est pas moi qui ai pris la décision. Mes chefs ont décidé qu’elle avait enfreint la loi. Elle a eu une amende, et l’histoire s’est arrêtée là. »

Karl Anders avait recommencé à regarder dans le vide, sans rien dire.

« Comment as-tu appris le meurtre ? » demanda Frølich.

Karl Anders tarda à répondre.

« Par sa mère. Elle m’a appelé au travail.

— Tu étais au travail ? Moi aussi, j’ai essayé de t’y joindre.

— Il fallait que je m’en aille. Je ne supportais plus de rester là-bas. »

Karl Anders secoua la tête avant de se pencher en arrière et de fermer les yeux.

« J’ai beaucoup pensé à tout ça. Je sais que pas mal de gens vont me mépriser d’avoir fait ce que j’ai fait. La mère de Veronika m’appelle pour me dire que sa fille est morte. Elle veut que je vienne lui parler. Moi, je n’en ai pas la force. Je n’ai pas la force de discuter avec la mère de Veronika et de pleurnicher. J’étais... C’était comme si j’étais remonté à fond. Et la seule chose qui me trottait dans la tête, la seule chose que j’ai réussi à faire, c’était de retrouver mon ex et de baiser. On a discuté après. Frank, baiser dans cette situation, ça m’a fait sentir que ça valait le coup de vivre. J’en avais besoin, et je crois qu’elle aussi. » Karl Anders ouvrit les yeux et inspira profondément. « Après la fête, quand Veronika m’a raconté qu’elle avait été arrêtée...

— Son nom, Karl Anders ? Comment s’appelle ton ex ?

— Janne Smith. Tu la connais un peu. Elle était assise à côté de toi, samedi. »

Frank Frølich ne parvint pas à rester en place. Il se leva, regarda par la porte-fenêtre ouverte. Il avait besoin d'une seule chose : être seul. Il s'appuya sur le chambranle de la porte, le vent frais lui caressa le visage.

« Janne et moi, nous avons décidé de faire profil bas pendant un moment, poursuivit Karl Anders — avec la mort de Veronika et tout ça. »

Frank Frølich se tourna vers lui.

« Il est tard, dit-il, et la journée a été longue. »

Karl Anders acquiesça, mais ne bougea pas. Le silence devint pesant et désagréable. Il finit par se lever. Il resta debout un moment, les yeux baissés, comme s'il prenait son élan pour demander :

« Elle a été violée ? »

Frølich se mit à transpirer. La présence de son ami lui faisait l'effet d'une chape collante et pénible sur les épaules. Il avait envie qu'il disparaisse.

« Je ne peux pas parler de l'enquête avec toi, Karl Anders.

— Dans VG, on dit qu'elle a été violée. »

Frank se dirigea vers la porte d'entrée en silence, montrant qu'il voulait garder ses distances.

Karl Anders l'attrapa par le bras.

Frank regarda sa main.

Karl Anders lâcha prise.

« J'ai un service à te demander, dit-il. J'aimerais que tu gardes pour toi ce que je t'ai raconté.

— Quoi donc ?

— Ce qui s'est passé entre Janne et moi, le fait que j'étais avec elle pendant que Veronika a été violée et tuée. C'est pas vraiment le genre de choses qui se font... »

Frank Frølich le fixa du regard.

« Comme je viens de le dire, la journée a été longue...

— Au nom de notre vieille amitié, demanda Karl Anders. J'ai déjà assez de mal avec tout ça, Frank. Le remords. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Qu'est-ce qui se serait passé si je n'avais pas été avec Janne lundi soir ?

— Sais-tu si Veronika avait des projets ce soir-là ? »

Karl Anders secoua la tête.

« Je n'ai pas parlé à Veronika depuis notre séparation dimanche matin. Frank, ce n'est pas ce qu'il y a de plus facile de penser que nous nous sommes quittés fâchés. »

Ils se dévisagèrent en silence, comme si ce dernier mot les travaillait tous les deux. *Fâchés*.

Ce fut Karl Anders qui rompit le silence.

« Bon, faut que j'y aille. Je n'arrive pas à rester chez moi, je...

— Si j'étais toi, j'appellerais un taxi. »

Ils ne se quittèrent pas des yeux pendant de longues secondes. Une fois encore, Karl Anders avait l'air parfaitement à jeun.

« Je sais ce que tu penses », dit-il soudain d'une voix claire. Il prit son portable dans la poche de son pantalon et composa un numéro.

« Et je pense quoi ? »

Karl Anders esquissa un sourire glacial. Il tourna le dos et sortit en claquant la porte derrière lui.

Frank Frølich resta un certain temps à regarder la porte close.

Puis se laissa tomber dans le canapé, pencha la tête en arrière et se dit qu'il devrait mettre de la musique. Mais il était crevé. Même l'idée de musique lui parut repoussante en cet instant.

Il contempla la bière que son copain avait bue. Il la saisit. Il restait encore un fond. Karl Anders ne l'avait pas vidée. Frølich posa la canette presque vide sur le manteau de la cheminée. Une canette à moitié vide, songea-t-il avec résignation, ça fait un beau monument aux morts pour notre amitié.

Dès son réveil, il pensa immédiatement à son ami, à Veronika et à Janne.

Cette histoire était devenue trop personnelle. Les paroles de Karl Anders s'étaient gravées dans son cerveau. *Baiser dans cette situation, ça m'a fait sentir que ça valait le coup de vivre.*

Frølich essaya de préciser l'image qu'il avait de Janne, car elle était un peu floue. Elle avait déclenché une étincelle en lui. *Quelque chose* était passé entre eux. Il ne pouvait pas permettre que les affirmations de Karl Anders et ses élucubrations pompeuses sur la vie et la mort viennent éteindre cette petite flamme. *Il voulait entendre sa version à elle.* Il fallait d'abord lui parler — puis décider de l'étape suivante.

Il se gara à peu près au même endroit que le taxi la nuit où ils étaient rentrés après la fête. Lorsqu'il finit par descendre de voiture, il reconnut à peine les lieux. La silhouette de la maison était la même. La cime d'un arbre se dressait au-dessus du toit. Le petit jardin était protégé par une haute haie. Il y a longtemps, quelqu'un avait aménagé des plates-bandes qui semblaient désormais envahies par les herbes folles. Gunnarstranda aurait certainement su le nom de ces plantes, se dit Frølich en observant une plante grimpante assez vieille qui se cramponnait au tronc de l'érable. Une tondeuse à gazon jaune et noir était placée contre le mur. Au milieu de la pelouse, un barbecue graisseux, rouillé et en mauvais état. Frank Frølich leva la tête. Un visage se cachait derrière un rideau. Ce n'était pas Janne, ce devait être son fils. Il appuya sur la sonnette, recula d'un pas et contempla la façade. La maison avait bien besoin d'un coup de peinture.

La porte fut ouverte par un garçon maigre et pâle, aux longs cheveux noirs. Ses premiers poils de barbe étaient soigneusement

peignés et formaient un bouc. Le tee-shirt portait le logo d'un groupe de metal et ses bras nus étaient aussi pâles que son visage.

« C'est toi, Kristoffer ?

— Et toi, t'es qui ?

— J'aimerais parler à ta mère.

— Oui, mais t'es qui ? insista le garçon, pas tout à fait sûr de lui.

— Dis à Janne que c'est Frank Frølich, un policier qu'elle connaît. »

Le garçon resta à le dévisager.

Des pas qui montent un escalier se firent entendre. « Kristoffer ? » Une main écarta le garçon.

Silence dans l'escalier au moment où leurs regards se croisèrent.

« C'est toi ? » dit-elle d'un ton qui le frappa en plein ventre.

« Je file », dit Kristoffer qui descendit les marches. Son short lui tombait juste au-dessous des genoux. Il prit son skate avec lui et il fila. La tête aux cheveux noirs glissa le long de la haie. Au bout de quelques mètres, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Frølich le capta, sans trop savoir ce qu'il voulait dire.

Il se tourna vers Janne qui n'avait pas bougé. Elle portait des sandales, un jeans et un chemisier jaune clair. Elle tenait un panier à linge sous le bras.

« Un garçon sympathique. » Il se rendit compte de la bêtise de sa remarque.

Heureusement, Janne l'ignora et dit :

« J'étais juste à la cave. Il faut que je mette ça à sécher. »

Elle passa devant lui, descendit l'escalier et prit l'allée de gravier. Il la suivit. Le séchoir se trouvait derrière la maison. Le terrain était en pente. Un petit mur en granit faisait office de barrière, il s'assit dessus. Chaque fois qu'elle tendait les bras pour accrocher un vêtement, on pouvait voir son nombril.

« Tu es venu pour parler de Veronika, n'est-ce pas ?

— Oui, de ça aussi.

— Aussi ? » Elle s'arrêta. Le vent secouait ses cheveux. Le soleil tapait dans ses iris gris-bleu et les faisait étinceler comme des pierres précieuses.

« Laisse tomber. Je suis venu parler de Veronika. »

Elle accrocha des culottes triangulaires de couleurs variées qui flottaient sur le fil comme autant de petits fanions.

« Oui ? demanda-t-elle sans cesser d'accrocher des vêtements, et sans se retourner.

— As-tu eu des contacts avec Veronika dans les jours qui ont précédé sa mort ? »

Elle se pencha et prit un soutien-gorge rouge qu'elle accrocha soigneusement avec trois pinces à linge.

« Non. En fait, non. La dernière fois que je lui ai parlé, c'était lorsque nous sommes partis de la fête — quand nous avons pris le taxi.

— Mais... Est-ce que tu ne tiens pas sa compta ?

— Si, mais je ne lui parle pas tous les jours... Enfin... Je veux dire que je ne lui parlais pas tous les jours, reprit-elle, troublée. C'est tellement difficile de se faire à l'idée que... » Elle se frotta les yeux du revers de la main et détourna la tête.

« Nous essayons d'établir ce qu'elle a fait dans les heures qui ont précédé sa mort. Sais-tu si elle avait des projets pour cette journée, si elle devait voir quelqu'un ? »

Elle secoua la tête.

« Les invités, à la fête, c'étaient également des amis de Veronika ? »

Elle acquiesça.

« Oui, la grande majorité, en tout cas. »

Il s'éclaircit la gorge.

« Pourrais-tu me faire une liste des amis que tu connais, des gens qui peuvent nous aider à trouver ce qu'elle avait prévu de faire ce jour-là ? »

Elle fit oui de la tête.

« Tu as une adresse mail ? »

Il plongea la main dans sa poche et lui tendit sa carte. Elle la rangea dans la poche arrière de son pantalon sans la regarder.

« Tu auras ça dans la journée. » Le ton de sa voix et son attitude étaient froids et distants.

« Qu'est-ce que tu penses ? » demanda-t-il.

Le panier était vide. Elle le saisit et se tourna vers Frølich.

« À quel sujet ?

— Sur le meurtre ?

— Rien. C'est tout simplement affreux. »

Il n'en avait pas envie, mais il lui fallait poser cette question :

« As-tu eu des contacts avec Karl Anders depuis ? »

Elle acquiesça. « Il est venu ici. Il avait eu la mère de Veronika au téléphone et il était assez secoué. Il habite quasiment ici pour le moment. Il n'a pas la force de rester seul.

— Il est là ? »

Elle secoua la tête. « Il est parti au boulot. » Elle regarda sa montre. « Il y a une heure.

— Tu dis que Karl Anders est venu *après* que l'on a trouvé le corps de Veronika ? »

Elle acquiesça.

« Et la veille au soir ? »

Elle eut un sourire interrogateur. « Comment ça ?

— Karl Anders affirme qu'il était avec toi le soir où c'est arrivé. »

Elle le regarda prudemment.

Il s'éclaircit la gorge et posa l'inévitable question.

« Étiez-vous ensemble ce soir-là ou non ?

— Il est venu le lendemain. Il avait reçu un coup de fil de la mère de Veronika qui lui avait annoncé le meurtre.

— Tu es restée à la maison ?

— J'ai senti que c'était bien d'être présente pour Karl Anders à ce moment-là. »

Ils se dévisagèrent. Il fut obligé de toussoter plusieurs fois pour que sa voix ne le trahisse pas.

« Karl Anders est passé chez moi hier soir. Il m'a demandé de ne dire à personne que vous deux... »

Il ne termina pas sa phrase. Elle leva la tête et l'étudia comme si elle cherchait une quelconque attaque dans ses yeux.

« Tu n'es plus le même », dit-elle.

Il ne dit rien.

« Tu n'es plus le même que la dernière fois. »

Il détourna les yeux et son regard s'éloigna de la maison. Derrière une haie, un peu plus loin, des gamins sautaient sur un trampoline. Leurs bustes et leurs têtes surgissaient au-dessus des plantes. Ils criaient et riaient.

« Karl Anders a dit que vous aviez eu une liaison. »

Elle fit oui de la tête. « Nous sommes restés ensemble pendant trois ans.

— Et pourquoi ça s'est terminé ? »

Elle baissa la tête d'un air pensif. « C'est quoi l'excuse classique ?

Je voulais faire une pause. Je n'étais pas sûre et je sentais que la vie se réduisait à de la routine, à des soirées banales passées devant la télé. En plus, c'était la pire période avec Kristoffer, qui avait besoin de beaucoup d'attention. Je ne voulais pas d'un conflit avec un homme à cause de mon fils. » Elle soupira profondément. « Plein de choses sont arrivées en même temps. Ma mère est décédée, la maison est restée vide. La relation avec Karl Anders battait de l'aile. J'ai senti que j'étais obligée de choisir entre plusieurs rôles et j'ai choisi d'être mère. Kristoffer et moi avons emménagé ici.

— Et maintenant ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Maintenant que vous avez renoué. »

Ce fut au tour de Janne de regarder vers les enfants qui sautaient sur le trampoline. Elle ne dit rien.

Il aurait aimé que cette conversation ait lieu dans des circonstances tout à fait différentes. Mais il se força à demander :

« Où étais-tu quand Veronika a été tuée ?

— Ici.

— Seule ? »

Elle fit non de la tête. « Kristoffer était là. C'était une soirée normale. Télé et autres "réjouissances" — du genre un verre de vin du cubi. Je me suis couchée vers minuit. Assez curieusement, d'ailleurs, Kristoffer s'est couché un peu avant moi.

— Ton fils a un téléphone portable ?

— Bien entendu. Pourquoi ? »

Il ne répondit pas. À la place, il lui demanda :

« Est-ce que Karl t'a dit où il était ce soir-là ? »

Elle secoua la tête.

Frank se leva. « Bon, je ne vais pas t'embêter plus longtemps. »

Il passa devant elle et se dirigea vers sa voiture.

« Hé, toi ! »

Il s'arrêta et se retourna : « Oui ? »

Elle baissa les yeux et hocha légèrement la tête. « Non, rien. »

Il hésita quelques secondes. Si elle avait quelque chose à dire, il voulait l'entendre. « Quoi donc ? » demanda-t-il sans obtenir de réaction. Il se décida à aller jusqu'au bout. « Pour être bien clair, pourquoi, à ton avis, Karl Anders affirme-t-il qu'il était avec toi l'autre soir ? »

Leurs regards se croisèrent à nouveau. « Je ne sais pas. »

Et, soudain, elle sursauta, comme si elle comprenait brusquement les allusions contenues dans la question. Ses yeux se rétrécirent.

« Il n'aurait jamais fait de mal à Veronika, dit-elle d'un ton doux et mesuré. Toi qui le connais, tu le sais également. Si tu es bien l'ami que tu prétends être. »

Frank n'avait rien à ajouter. Il aurait aimé qu'il soit possible d'appuyer sur un bouton, de rembobiner toute cette discussion et de recommencer à zéro.

Janne s'approcha de lui avec le panier à linge sous le bras. Ses yeux étaient noirs quand elle s'arrêta devant lui.

« Ça ne t'est pas venu à l'idée de ne pas faire ce que tu viens de faire ? »

Les mots étaient cinglants. Pourtant, il demanda :

« Que veux-tu dire ? »

— Tu l'as dit toi-même, il t'a demandé de ne pas baver sur nous. »

Elle poursuivit son chemin, monta l'escalier sans regarder derrière elle, le dos bien droit. Elle claqua la porte derrière elle. Frank était sûr d'une seule chose : il n'allait pas demander à être déchargé de cette affaire. Pas encore.

En regagnant sa voiture, il appela le service des renseignements et obtint le numéro du fils de Janne. Quelques secondes plus tard, la voix enjouée de Kristoffer Smith répondait.

Frølich ouvrit la portière. « Bonjour, c'est Frølich, le policier que tu viens de croiser », dit-il en montant dans son véhicule.

Le couloir était quasiment vide. Emil Yttergerde était à la porte de la salle TV.

« Devine qui a apporté de son plein gré une piste dans l'affaire de la fille africaine ? demanda-t-il en rigolant.

« L'homme qui règne dans la vie de Lena Stigersand, la terreur des demandeurs d'asile en personne : Ståle Sender. Il est passé aujourd'hui. Alors, comme j'avais la source sous la main, je lui ai parlé de Rosalind M'Taya. Curieux, d'ailleurs, que Lena ne lui ait pas posé de question là-dessus, mais, bon, ils ne doivent pas causer boutique quand ils sont ensemble, hein... Bref, Ståle a téléphoné à Gardemoen et il a discuté avec la collègue qui était au contrôle des passeports quand les passagers du vol de Londres ont débarqué. Effectivement, elle avait questionné Rosalind M'Taya. Notre jeune amie avait un visa, des lettres d'invitation de l'université et tout le toutim ; alors ils l'ont laissée passer après une petite vérification à la douane. Nous savons donc exactement à quelle heure elle était dans le hall des arrivées. J'ai pu aussi vérifier les caméras, et j'ai cherché une personne noire en pantalon blanc et veste blanche. C'était tellement facile que ça devenait rigolo d'être flic. Allez, fais défiler le film », dit Emil.

L'écran montrait le hall des arrivées avec l'escalator qui descend aux quais des trains.

« On a un peu de pot également, ajouta-t-il. Il y a environ six cents caméras à Gardemoen. Tiens, voilà notre fille... Ici ! » Yttergerde appuya sur pause.

Une belle femme bien coiffée apparut à l'écran. Une veste courte, jusqu'à la taille, un pantalon moulant et des talons hauts. Emil redémarra le film. La femme descendait l'escalier avec peine, chargée de sa valise et de sacs.

« C'est bien elle ? Comment sais-tu que c'est Rosalind, on ne voit

que son dos !

— Attends un peu », répondit Emil en gloussant.

La jeune femme disparut dans l'escalier. Emil appuya sur avance rapide. Les gens surgissaient en accéléré. « Là, dit-il en faisant défiler le film. Escalator gauche. »

Une femme de couleur montait. Lorsque son buste fut visible, Emil pausa à nouveau. Zoom. La qualité de l'image était médiocre, mais pas si mauvaise que ça. C'était bien Rosalind M'Taya. Aucun doute.

« Comment ça, elle monte ? Elle ne prend pas le train ?

— Elle sort du terminal, elle traverse le parking. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'on l'aide à porter sa valise. »

Emil fit avancer le film. Rosalind M'Taya montait avec l'escalator. Un jeune homme se trouvait derrière elle. Quand il descendit de l'escalator, il portait sa valise.

« Ça se passe sept minutes plus tard, dit Emil. Elle est descendue sur le quai des trains réguliers. C'est moins cher que l'express de l'aéroport, mais elle est arrivée entre deux trains. Celui de Lillehammer à Skien via Oslo S vient juste de passer. Il y a une demi-heure d'attente pour le prochain, le train régional pour Kongsberg. Je parie qu'elle est descendue sur le quai, qu'elle a discuté avec le type qui lui a donné des infos et conseillé de prendre le bus ou qui a proposé de la conduire en voiture. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Il l'a emmenée en voiture, dit Frølich.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je sais qui c'est. »

*

Moins d'une heure plus tard, Frølich était dans le train express pour l'aéroport. Grâce à l'air conditionné il faisait frais. Il jeta des coups d'œil sur les champs où des tracteurs tiraient des machines qui compactaient les foins en rouleaux ou en bottes rectangulaires. Des bustes nus qui cuisaient au soleil. Il pensa à Janne et à Karl Anders. *N'en parle à personne.* La demande ami-ami était percée à jour. Mais qu'attendait donc Karl Anders ? Que lui, Frank, allait taire que son camarade mentait sur son alibi ? Bordel, il était policier.

Il soupira et se frotta le visage avec les mains. Tôt ou tard, il serait obligé de transmettre l'info. Vraiment ? Ses collègues devaient-ils tout

savoir sur son passé ? Quoi qu'il en soit, il serait bien forcé de dire quelque chose : Karl Anders avait menti sur son alibi le soir où Veronika avait été tuée. Cependant, Frølich ne voulait pas être celui qui apportait à Gunnarstranda la tête de son camarade sur un plateau. Le grincheux n'avait qu'à découvrir les choses lui-même.

Il prit son portable et écrivit :

G ! Espère ok pour toi de t'occuper de Karl Anders Fransgård. Retour à 16 : 00. Joignable à ce numéro. F.

Une demi-heure plus tard, Ståle Sender lui donnait une veste jaune et un casque anti-bruit.

S'il était nécessaire de jouer au *good cop / bad cop*, Ståle était le choix idéal : taillé comme un gymnaste chinois avec un pli de pantalon impeccable. Des yeux bleus et froids, des lèvres fines. Poils de barbe aussi ras que les cheveux, la chemise d'uniforme ouverte sur un cou bronzé où reposait une grosse chaîne en or. Frank contempla les grosses mains de Ståle. En voyant l'alliance, il en éprouva une tendresse encore plus grande pour Lena. Chez elle, la quête sans fin d'un compagnon avait quelque chose d'autodestructeur.

Ils échangèrent à peine trois mots. Du reste, cela n'aurait servi à rien d'insister, avec leurs casques anti-bruit qui transformaient le vacarme des réacteurs en un bruit de fond assourdi. Un vent frais soufflait sur les pistes de Gardemoen. Derrière les épaisses façades en verre, les passagers faisaient des réserves d'alcool et de tabac pour leurs vacances dans le Sud. Un avion se présenta pour l'atterrissage, le cul bas, comme une oie qui va se poser sur l'eau. Ils passèrent à côté de chariots à bagages, de camionnettes de restauration et de bus de passagers. Dans les couloirs, des rangs compacts de touristes qui rentraient chez eux, bronzés et en surpoids, portant shorts exotiques et sandales coûteuses aux semelles ergonomiques, chapeaux de cow-boy achetés sur un coup de tête et qui finissent abandonnés dans un placard. Des files de passagers sur les passerelles qui menaient aux avions, hôtesses de l'air qui avançaient d'un pas vif, toujours pressées : propres sur elles, en uniforme, avec de longues jambes et tenant fermement leur petite valise. Tous embarquaient dans les longues carlingues arrondies qui allaient bientôt rouler sur la piste, lever le nez puis s'élever dans le ciel avec ces mêmes têtes aérodynamiques et cette queue rappelant les nageoires dorsales d'un requin.

Où était Andreas Langeland ?

Ståle tendit un gros index tremblant.

Frank reconnut à peine le cameraman du plateau. Au boulot, il ne portait ni foulard de pirate ni pantalon baggy. La silhouette avait l'air frêle dans son bleu de travail et sa veste de sécurité. L'impression qu'il faisait était aussi triste que celle du reflet de Frølich dans le miroir par un matin gris.

Peu après, ils passèrent en file indienne devant les toilettes en zinc où les passeurs de drogue doivent s'asseoir en attendant que leur corps restitue les sachets qu'ils ont avalés. Ils contournèrent les cabines de déshabillage et les scanners et entrèrent dans une salle d'interrogatoire équipée du minimum. Andreas Langeland, pâle, mais résolu. Frølich comprit tout de suite qu'il lui donnerait du fil à retordre. Il lui demanda s'il comprenait pourquoi il devait être interrogé par la police.

La réponse fut effrontée. La police était bien obligée d'informer les gens là-dessus, pas vrai ?

« Il s'agit de Rosalind M'Taya.

— Qui ? »

Là, je te tiens, songea Frølich.

« Tu ne te rappelles pas que j'ai parlé d'elle avec Mattis, ton frère, quand vous tourniez à St. Hanshaugen ? »

Il ne s'en souvenait pas.

Frølich lui présenta des clichés pris par les caméras de surveillance.

« Ah ! Elle ! » C'était un soir, la semaine dernière. Elle lui avait demandé où on prenait le bus de l'aéroport.

« Le bus de l'aéroport ? Alors qu'elle était sur le quai des trains ? »

L'info fonctionna. Le regard d'Andreas Langeland se fit pensif. Le quai des trains. Le flic savait quelque chose. Ståle et Frank échangèrent un regard. Ils voyaient presque les rouages qui tournaient derrière les paupières baissées du jeune homme. Andreas Langeland opta pour une position prudente :

« Je peux pas savoir ce qu'elle avait en tête.

— OK, tu lui as donc montré où prendre le bus de l'aéroport ? »

Il acquiesça.

« Tu peux répondre correctement ?

— Oui, je lui ai montré où prendre le bus.

— Et ensuite ?

— Elle a pris le bus. »

Frølich et Ståle se dévisagèrent à nouveau. *Flic-bandit : 2-0*. Le premier mensonge était enregistré. Ce gamin était encore plus bête qu'il ne le croyait.

« Et comment se fait-il qu'elle soit montée dans ta voiture ?

— Comment ?

— Ta place de parking est bien la P11, au premier niveau, n'est-ce pas ? Les caméras de surveillance d'Europark vous montrent, Rosalind M'Taya et toi, en train de monter dans ta voiture, une Mini Cooper 2007 jaune. Tu veux que je te donne aussi le numéro d'immatriculation ? »

Le regard de Langeland se fit fuyant.

« Vingt-sept minutes plus tard, le véhicule est enregistré au péage d'Alnabru — et ce n'est qu'une des nombreuses informations que nous avons sur toi, Andreas. Alors, reprenons : tu as conduit Rosalind M'Taya de l'aéroport d'Oslo au foyer étudiant à Blindern — c'est bien exact ? »

Andreas Langeland secoua la tête.

Ståle prit la parole :

« Tu prétends qu'on ment ? »

Frank Frølich regretta d'avoir pris Ståle avec lui.

« Je ne prétends rien du tout, dit Andreas Langeland. Mais je refuse de répondre à vos questions. Je veux appeler un avocat.

— Et pourquoi ?

— Vous essayez de me faire dire un tas de conneries qui ne sont pas exactes pour vous en servir plus tard contre moi. Je sais comment vous opérez.

— Sais-tu où se trouve Rosalind M'Taya ? »

Langeland ne dit rien. Il les regarda, la bouche close, un peu d'humidité aux coins des lèvres. Regard buté.

« Tu crois qu'un avocat va faire disparaître le fait qu'elle est montée dans ta voiture ? »

Andreas Langeland ne répondit toujours pas. Son expression était furieuse. Frank Frølich avait vu de telles réactions des centaines de fois. Il les ignorait. Aucun bon sens ne parviendrait à adoucir le défi qu'il voyait.

« Bien, avançons de deux jours, dit Frank Frølich. Vendredi dernier, donc. Où étais-tu ce jour-là ?

— Au travail.

— Et après ton travail ? »

Andreas Langeland haussa les épaules.

« Je suis rentré chez moi, j'ai joué à un jeu vidéo, j'ai regardé un film puis je suis sorti en ville jusqu'à très tard, pendant la nuit. À droite et à gauche.

— Avec Mattis ? »

C'était un coup au hasard. En plein dans le mille. Frølich vit littéralement Andreas qui évitait le tir et restait muet.

« Es-tu sorti avec Rosalind M'Taya ? »

Andreas Langeland secoua la tête en ricanant.

« Mattis dit avoir rencontré Rosalind au pub vendredi, dit Frølich. Tu l'as entendu toi-même. »

Le jeune homme ne répondit pas.

« Il a dit qu'il était avec toi vendredi. »

Andreas sourit, Frølich lisait en lui à livre ouvert, mais il n'avait pas assez d'éléments pour intervenir à cet instant. Il lui fallait d'abord en savoir plus.

« Tu as peut-être parlé à Mattis depuis ? demanda Andreas. Moi, je n'ai rien entendu de ce genre.

— Tu affirmes ne pas avoir vu Rosalind vendredi ?

— T'as peut-être des photos qui prouvent que je mens ? » répliqua Andreas avec toujours ce sourire de certitude aux lèvres.

Frølich observa le visage dur qui, en même temps, s'efforçait de rester calme.

« Tire-toi », dit Frølich.

Ståle s'agita sur son siège, mais Frølich ne se soucia pas de lui.

« Tu veux dire que je peux partir ?

— Naturellement. »

Le jeune homme à la veste de sécurité et en bleu de travail se leva avec hésitation. Le grincement de sa chaise brisa le silence. À la porte, il se retourna.

« Vous auriez dû m'informer de mon droit de ne pas répondre, dit-il d'un ton récalcitrant. Je peux porter plainte contre vous. »

Frølich fit oui de la tête.

« Je crois que c'est ce que je vais faire. »

Frølich acquiesça à nouveau.

Andreas se retourna et ouvrit la porte.

« Andreas », dit Frølich.

Le jeune homme lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

« T'es devenu un vrai expert en droit. Tu as bien appris tes leçons. Je suis impressionné. Juste une chose : pourquoi t'es-tu donné tout ce mal ? »

Comme Andreas ne répondait pas, Frølich pointa le doigt sur lui et fit mine de tirer. « Pfuit », siffla-t-il quand la porte se referma.

« T'es bien trop mou, affirma Ståle Sender.

— Il ment, dit Frølich. Nous savons qu'il a conduit Rosalind M'Taya au foyer universitaire mercredi. Mais elle s'y est inscrite seule. Le problème, c'est que nous n'avons rien *après* ça. Elle était bien vivante. Elle a participé aux activités de l'université d'été et a dormi deux nuits au foyer avant de disparaître. Il se passe donc deux jours entiers entre le moment où elle rencontre Andreas et celui où elle disparaît. J'interrogerai ce gars plusieurs fois, mais, d'abord, il faut que j'en sache un peu plus. »

Frølich se leva.

« Tu diras bonjour à Lena, dit Ståle.

— Tu lui as dit que t'étais marié ? » demanda Frølich. La question était censée être une pique, mais elle tomba à plat.

Ståle Sender ricana.

« Les apparences sont trompeuses, Frank. C'est ce que j'ai dit à Lena la première fois. Tu sais jamais ce qu'il y a sous le capot d'une voiture. Même si la peinture est un peu fatiguée, c'est seulement quand tu es au volant que tu peux accélérer. »

Frank Frølich ne sut quoi répondre, ce qui était toujours le cas quand il discutait avec cet homme.

« Eh bien, elle roule tout le temps, Frank. Et c'est toujours ce que je dis aux gars : ça coûte peut-être moins cher d'avoir une petite voiture, mais conduire, c'est pas seulement une question d'avoir du pognon à la banque. Faut pas oublier le confort. Dans une petite bagnole, tu es secoué, tu es bringuebalé dans les virages, et quand tu es arrivé, tu es infiniment plus fatigué que si tu étais installé confortablement dans une américaine, avec un moteur comme il faut et une suspension comme il faut. »

Mais qu'est-ce que tu racontes ? pensa Frølich. Il tourna les talons et partit.

« Le dernier jour de Veronika Undset », dit Rindal en enfonceant les mains dans les poches de son pantalon. Avec son pantalon marron et sa chemise blanche au dernier bouton défait, il ressemblait à Gene Hackman. Boucles de cheveux blonds sur les oreilles et crâne bronzé, il ne lui manquait que le chewing-gum, se dit Frølich. Comme s'il était doué de télépathie, Rindal défit le papier d'un Extra et se mit à le mâchonner. Hackman dans *Ennemi d'État*.

Frølich suivit des yeux un câble électrique qui partait de la prise logée dans le mur et arrivait à la boîte de jonction, puis à l'armature du tube fluorescent. Il lui faisait penser à la bande qui décorait le kayak de Karl Anders. Pendant un été, presque chaque jour, ils avaient fait du kayak biplace sur le lac Bogstad. En fait, l'idée venait de Frank. Il était attiré par une jeune Suissesse qu'il avait observée à plusieurs reprises sur un des pontons. Elle travaillait comme jeune fille au pair dans une famille des quartiers Ouest d'Oslo et, tous les jours, elle emmenait les enfants se baigner au lac. Le côté évident de ses manœuvres d'autrefois le fit sourire — trouver les excuses, appeler Karl Anders pour le kayak...

« Hé ho ! » hurla Rindal.

Frank sursauta. Lena Stigersand et Emil Yttergjerde l'évitèrent du regard.

« Tu as vu Veronika Undset sur son lieu de travail à trois heures cinq, lundi 6 juillet, date où elle a été tuée. À quelle heure l'as-tu laissée ?

— À environ trois heures et demie. Pas grand-chose à en tirer. Elle a reconnu que Regine Haraldsen, qui avait été victime d'un cambriolage, était bien l'une de ses clientes, mais elle a nié avoir parlé d'elle à Zahid, et des autres clients dont tu m'as donné les noms. Notre entretien a duré vingt minutes, maximum.

— Autre chose ?

— Je l'ai encouragée à collaborer avec la police. Nous connaissions ses clients qui avaient été cambriolés, et je lui ai dit qu'elle pourrait peut-être encore s'en sortir si elle nous aidait dans l'enquête.

— Autre chose ? »

Frølich indiqua qu'il avait vu Veronika se précipiter sur son portable dès qu'il était parti. Elle avait probablement appelé Zahid. En tout cas, c'est ce qu'il avait pensé.

« A-t-elle pu menacer de le dénoncer ? demanda Rindal.

— Oui, mais si Zahid l'avait tuée, nos hommes auraient vu quelque chose, non ? Ils suivent le bonhomme comme son ombre !

— Cela ne l'empêcherait pas d'avoir commandité le meurtre. Il n'aurait jamais fait le sale boulot lui-même », précisa Yttergjerde.

Lena Stigersand lança un regard condescendant à Emil :

« Un tueur à gages ? »

La discussion s'écartait du sujet et Frank Frølich songeait à sa Suisse. Elle s'appelait Irene et lorsqu'elle venait au lac Bogstad avec les enfants, elle portait un bikini blanc. Sa peau avait fortement bronzé. Chaque matin, elle mélangeait du sel de mer dans une grosse bouteille d'eau puis, quand le soleil était au zénith, elle s'enduisait le corps de cette eau salée. Selon elle, c'était l'eau salée qui lui donnait ce beau bronzage. La bouteille d'eau avait été le sujet de taquineries et avait permis l'amorce d'un dialogue. Frank était amoureux d'elle, mais elle s'intéressait surtout à Karl Anders. Ils sortirent ensemble jusqu'à ce que le copain suisse fasse son apparition. Un énorme gus bouffi qui avait certainement dix ans de plus qu'elle. Il était arrivé sur une Harley, il portait des vêtements en cuir et un casque de soldat allemand. Frank sourit en y pensant.

« Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Rindal en mâchonnant son chewing-gum entre ses incisives.

— Je pensais juste à un truc.

— Pense plutôt à ça, répliqua Rindal. Nous savons que Veronika Undset a utilisé sa carte bancaire trois fois lundi soir. Elle s'en est servie dans une parfumerie du centre commercial de Byporten à vingt heures huit. Elle a acheté un paquet de limes à ongles et une crème de beauté. La vendeuse se souvient bien d'elle. Elle portait une robe d'été à fleurs, des sandales, et un sac en bandoulière. Peu après, elle a acheté un café latte et un brownie chez Stockfleths, à l'angle de

Prinsens gate et Dronningens gate. Le légiste confirme qu'elle n'a rien mangé ensuite. Une heure après le café, à vingt et une heures vingt-trois, elle a retiré huit cents couronnes au distributeur Nordea sur Karl Johan. C'est le dernier signe de vie que nous avons. Mais que faisait-elle en ville ? Le plus probable, c'est qu'elle devait rencontrer quelqu'un. Son fiancé, sans doute. Cependant, je ne vois pas un seul foutu rapport d'interrogatoire de Karl Anders Fransgård ! »

L'écho du rugissement de Rindal résonna entre les murs. Tout le monde dévisagea Frølich. Il soutint leurs regards sans ouvrir la bouche.

Rindal mâchait son chewing-gum comme un possédé.

Frølich le regarda, sans dire un mot.

« Je veux ce rapport, et je le veux demain », exigea Rindal. Il se tourna vers le tableau avec les photos du cadavre et la carte qui établissait les relations entre les gens et les lieux.

« Veronika Undset a été retrouvée un peu avant trois heures du matin, enroulée dans du plastique, dans un conteneur à ordures à Kalbakken. Le conteneur est loué par une coopérative d'habitation à la société Ragn-Sells.

« Elle n'avait plus un seul vêtement. » Rindal désigna les photos du corps. « Il y a eu un appel au poste de Stovner, un habitant des lieux était certain que des inconnus se permettaient de jeter des ordures dans le conteneur de sa coopérative. Curieusement, ils ont bougé, à Stovner. L'aspirante Bodil Sydengen a découvert le corps à deux heures quarante-huit. On n'a trouvé ni robe, ni sous-vêtements, ni sandales, ni sac, ni argent, ni carte bancaire. Le conteneur a été examiné sous toutes les coutures, à la loupe et au pinceau. Le corps était enroulé dans du plastique transparent, scotché avec du gros ruban adhésif marron. Ce plastique se vend en rouleau dans tous les magasins de matériel de construction. On appelle ça du film anti-humidité et on l'utilise pour les travaux d'isolation. Les artisans et les particuliers en achètent tous les jours et dans tout le pays. On sait où et quand il a été produit, mais trouver où et quand il a été vendu, c'est pire que de trouver une aiguille dans une meule de foin. En ce qui concerne l'adhésif, c'est tout aussi impossible à identifier. Ce genre de ruban adhésif est utilisé dans les bureaux de poste et par les particuliers, et il est vendu dans toutes les papeteries et dans presque tous les magasins d'alimentation du pays.

« La personne qui a emballé Veronika Undset n'a pas laissé d'empreinte.

« Elle a été victime de coups violents portés à la tête et elle a reçu plusieurs coups de couteau à la poitrine. La mort s'est produite entre vingt-trois heures trente et minuit trente. Après le décès, son ventre et son bas-ventre ont été lavés à l'eau bouillante. Le corps porte des brûlures sur le vagin. Le légiste considère que l'assassin a lavé le corps afin d'éliminer toute trace biologique après un viol, et qu'il y a réussi. Le lieu du crime est inconnu. Les questions posées aux habitants de la coopérative d'habitation n'ont pas donné de résultat pour l'instant. Personne n'a vu Veronika, personne ne la connaît. Personne n'a entendu de cris ou de bruits qui pourraient indiquer qu'elle a été attaquée dans un des logements de la coopérative, mais plusieurs habitants ont entendu une voiture — à un moment qui peut correspondre à celui où elle a été déposée dans le conteneur. Nous pouvons donc supposer qu'elle a été transportée en voiture du lieu du crime au conteneur. Pour l'instant, personne n'a vu cette voiture. On continue d'interroger les habitants. Au moment où je vous parle, le seul objet concret que nous avons trouvé sur place, c'est une boucle d'oreille. Un petit diamant. »

Rindal fit un signe de tête à Gunnarstranda, qui souleva un petit sachet plastique et le tendit à Lena Stigersand. Elle en étudia le contenu et fit passer le sachet.

Frølich le prit. La boucle d'oreille était une petite pierre d'apparence modeste qui formait une sorte de capitule sur une rosette avec des feuilles en or. Il ne se rappelait pas l'avoir vue plus tôt.

Rindal regarda sa montre.

« Je vous souhaite bonne chance pour la suite. Je sais que vous allez arranger ça. Vous êtes efficaces. Je laisse la parole à Gunnarstranda », dit-il en se dirigeant vers la porte.

Gunnarstranda attendit que la porte soit close derrière Rindal pour parler.

« Pas de diamant à l'oreille droite. Veronika Undset avait les deux oreilles percées. Il est probable qu'il y a une pierre numéro deux. Je crois qu'elle a échappé au meurtrier. Pourquoi une personne aussi minutieuse que notre meurtrier, qui lave le corps à l'eau bouillante afin de faire disparaître les traces, pourquoi aurait-elle délibérément laissé un diamant à l'oreille de Veronika Undset ? Si ce diamant lui a

échappé, l'autre lui a peut-être échappé également. Bref, il est possible que l'autre diamant se trouve encore sur le lieu du meurtre. »

Gunnarstranda réfléchit un instant avant de poursuivre.

« Les vêtements et les objets personnels sont ôtés. Le corps est lavé et emballé dans du plastique pour en faire un paquet. Il est mis dans une voiture et jeté à la décharge. Le meurtrier est méthodique, il prend son temps et travaille calmement. Il a commis le meurtre à un endroit où il pouvait travailler sans être dérangé, chez lui, par exemple. Veronika a pris ce café en ville, elle a retiré de l'argent et a rencontré quelqu'un chez lui. Elle est peut-être montée dans un taxi. On fait circuler sa photo parmi les chauffeurs de taxi, mais personne ne nous a appelés. D'un autre côté, Veronika était fiancée. L'explication la plus simple est qu'elle a retrouvé son fiancé. Il est passé la prendre, ils sont rentrés et ils ont eu une dispute qui a mal tourné. » Gunnarstranda jeta un coup d'œil à Frølich. « Dis donc, ton copain, il peut se montrer violent ? »

Frølich avait les yeux baissés sur le bureau et il jouait distraitemment avec son portable. Il s'éclaircit la gorge.

« Je ne sais pas quoi penser.

— Tu connais le bonhomme », répliqua Gunnarstranda.

Frølich regarda son téléphone. Sa main tremblait.

« Nous n'avons eu aucun contact pendant vingt ans, dit-il, en étant obligé de se racler la gorge une nouvelle fois. Je crois que tu as raison : elle a rencontré le meurtrier en ville, mais cela peut être n'importe qui. Je l'ai vue se rendre chez Zahid, vendredi dernier. À quel degré ce contact est-il occasionnel ? Veronika est sortie de chez lui et a reçu une amende pour possession de cocaïne. Ensuite, elle a été accusée de donner des informations sur ses clients à un criminel notoire. Je le lui ai dit en face. Je l'ai accusée de complicité de vol et de criminalité organisée. Je considère comme certain qu'elle a joint Kadir Zahid quand je suis sorti de chez elle.

— La maison de Zahid était sous surveillance lundi soir, répondit Gunnarstranda d'un ton acerbe. Personne n'est venu à la maison et personne n'en est sorti — d'après Rindal.

— Zahid dit qu'il était chez lui avec ses deux frères, ajouta Lena.

— Mais personne ne sait avec certitude s'il était bien là, chez lui », objecta Frank Frølich.

Gunnarstranda secoua la tête.

« Il faut que tu t'expliques clairement.

— La surveillance continue toute la nuit, pour cueillir Zahid s'il commet un cambriolage. S'il n'était pas là de la nuit, il se peut que nos hommes aient surveillé soit une maison vide, soit seulement ses frères. Il est parfaitement possible que Zahid ait rencontré Veronika et qu'il l'ait tuée. »

Gunnarstranda réfléchit.

« De toute façon, le meurtrier est une personne qu'elle connaît, dit Lena Stigersand. D'où venait-elle ce soir-là, et où allait-elle ? »

Gunnarstranda rit doucement.

« D'où venons-nous et où allons-nous ? N'est-ce pas la question que nous nous posons chaque jour de notre vie ? »

Il dévisagea chacun tour à tour, toussota :

« Il faut que nous trouvions ce que Karl Anders Fransgård a fait ce soir-là, compris ? »

Frølich décida qu'il était temps pour lui de parler. Il bougea sur son siège.

« Oui ? »

— Je lui ai parlé. »

Bruits de chaises quand tous se tournèrent vers lui. Silence. On l'observa. Frank Frølich redressa le dos et regarda les autres.

« Mais alors, qu'est-ce qu'il a dit ? »

— Il ment sur l'endroit où il se trouvait.

— Et tu sais ça ? »

Frølich acquiesça.

« Il prétend que, ce soir-là, il a reçu la visite de son ex, Janne Smith. J'ai parlé avec elle. Elle dit qu'elle est restée chez elle, avec son fils — Kristoffer —, qui confirme ses propos.

— Et c'est seulement maintenant que tu nous racontes ça ? » dit Lena Stigersand. L'ecchymose autour de son œil était à peine visible.

« C'est seulement après avoir parlé à Janne qu'il m'est apparu que Karl Anders mentait, dit doucement Frank Frølich. En outre, j'ai indiqué clairement plusieurs fois à Gunnarstranda que je ne me sens pas compétent dans cette affaire et que je ne devrais pas participer à l'enquête.

— Objection rejetée, répondit Gunnarstranda, qui regarda sa montre. À partir de maintenant, je m'occupe de Fransgård, et c'est réglé. Bon, qu'est-ce qu'on attend ? »

Une mouche s'était introduite dans la voiture. Elle remonta le long de la vitre. Gunnarstranda ouvrit. La mouche disparut. Il ralentit devant l'entrée de la piscine en plein air de Frogner. Les cris des enfants qui se baignaient arrivaient par vagues au-dessus de la clôture avec l'odeur du chlore. Il passa devant le parking de Frognerparken. Quelque part dans le coin, il devait y avoir un collecteur — ou un truc dans ce genre. Il se trouvait à côté du bâtiment de la Direction de l'Énergie et de l'Hydro-électricité quand il découvrit un mur en béton avec une porte sur le côté gauche. Le panneau indiquait Commune d'Oslo. Il tourna et s'arrêta.

En fait, il n'était pas plus avancé. Il n'y avait personne. Pas de voitures garées dans les environs. Il prit son portable et rappela le numéro qu'il venait d'obtenir au standard de la commune. Cela sonna trois fois avant que l'homme ne réponde.

« Fransgård ?

— C'est moi. »

Gunnarstranda expliqua qu'il était garé devant une porte dans Middelthuns gate. Avant même qu'il ait fini de s'expliquer, la porte s'ouvrit et l'entrée d'un tunnel percé dans la montagne apparut.

Gunnarstranda enclencha la première et s'avança. Des peintures vives décoraient les murs en béton. Des graffitis : hommages à Pythagore et Archimède, un triangle rectangle avec une formule mathématique et, à côté, un type qui criait Euréka dans une baignoire en train de déborder. Gunnarstranda s'arrêta devant un feu accroché au plafond qui passa rapidement au vert. Il passa en seconde quand la voiture descendit la pente. Graffitis imitant des tableaux de Munch. Succession de virages qui descendaient toujours plus bas. Pour finir, la route déboucha sur une place goudronnée. Il y avait une autre voiture garée là, une Volvo noire.

Gunnarstranda descendit de son véhicule. Ça puait. L'odeur n'était pas tout à fait âcre, mais désagréable. Le bruit constant était gênant. Grondement des machines, avec un autre bruit plus puissant par-dessus.

Une imposante porte en acier était solidement fixée à l'extrémité de la place. Près de l'ouverture du tunnel, une sorte de dispositif avec des vannes et des échelles menait au cœur de la montagne. Une rangée de six énormes machines bleues se trouvait dans une anfractuosité. Le bruit le plus fort venait de là. Elles étaient maintenues en place par d'énormes boulons. Les attaches étaient renforcées par des filins en acier. Gunnarstranda grimpa sur une passerelle métallique qui passait au-dessus des machines. Il découvrit Fransg rd derrière l'une d'elles — un homme maigre et nerveux qui portait une veste de sécurité verte et un casque bleu.

« Fransg rd ? »

L'homme se retourna et grimpa l'échelle. Ils se serrèrent la main. Avec tout ce vacarme, Gunnarstranda cria pour se faire entendre.

« Alors c'est ça, le collecteur ? »

Fransg rd acquiesça.

« Il y a un bassin gigantesque derrière cette paroi. La plupart des égouts de la ville viennent se jeter là. Ces six pompes font monter les eaux usées trente mètres plus haut, jusqu'à une grosse canalisation qui débouche à Slemmestad. »

Ils contempl rent les pompes bleues, sans rien dire.

« Tu as déjà parlé à Fr lich », finit par dire Gunnarstranda.

Fransg rd fit oui de la tête.

« Comme vous vous connaissez déjà, il est nécessaire que tu me parles également — même si tu n'en as probablement pas envie. Si on allait à un endroit où on s'entend mieux ?

— Bien sûr.

— Ma voiture », dit Gunnarstranda. Il descendit et lui ouvrit la portière. « C'est toi qui es chargé de l'entretien ? demanda-t-il en s'installant au volant.

— Non, je suis plutôt un libero, répondit Fransg rd. Je suis chef de projet et j'interviens partout où il y a des égouts. »

Gunnarstranda hocha la tête.   ses yeux, ils avaient suffisamment échangé de paroles insignifiantes.

«   ton avis, que s'est-il passé ce soir-là ? » demanda-t-il. Au

même moment, il songea qu'il avait appelé Fransgård sur son portable. Couverture du signal à soixante mètres sous terre. Pas mal. Comme Fransgård tardait à répondre, Gunnarstranda se tourna vers lui. Il enleva son casque.

« Ce n'est pas très agréable de parler de tout ça. » Fransgård prit une boîte de *snus* et se glissa une chique sous la lèvre. Il s'essuya les doigts et rangea la boîte dans sa poche. Il réfléchit, la lèvre déformée par la chique.

« Quand les gens ont une liaison ou une relation avec quelqu'un, ils ont des attentes et des préjugés différents. On respecte l'autre, on croit le connaître. Les sentiments mènent le bal. On définit ça comme de l'amour. Les animaux vivent ça d'une manière plus simple que nous, Gunnarstranda. Ils sont en chaleur une fois par an, et c'est tout. Mais nous, on emprunte deux chemins en même temps quand on entame une relation. Le premier est guidé par les sentiments. Le deuxième est rationnel, il est mené par le quotidien, le boulot et les habitudes. On trouve un mode d'action dans la relation. Il y a des sujets dont on parle tout à fait ouvertement, et d'autres sur lesquels on ne dit rien. C'est sûrement lié à la personnalité de chacun. Pour certains, il est naturel d'être franc sur tout. J'ai une cousine qui n'hésite pas à emmerder de parfaits inconnus dans un dîner en leur parlant en détail de ses hémorroïdes. Certains trouvent ça dégoûtant, d'autres se mettent à discuter avec elle et considèrent que c'est un sujet intéressant et naturel. Autre exemple : un de mes collègues était d'une franchise quasiment hystérique avec sa compagne. Ils partageaient l'argent. Il insistait pour qu'elle ait accès à son compte en banque à lui et qu'elle lise son courrier — et, bien entendu, il exigeait la même franchise en retour. Pour finir, elle a trouvé ça insupportable et elle est partie. Il n'y avait plus rien de privé dans leur relation. Pourquoi est-ce que je te raconte ça ? Mon ami Frølich, dont tu viens de mentionner le nom, a arrêté Veronika la semaine dernière. Elle m'en a parlé, mais seulement après avoir vu Frølich à mon anniversaire, après avoir compris que nous étions amis. Là, elle m'en a parlé, pour devancer mon pote, pour pouvoir donner *sa version*. Tu piges ? Elle avait un peu de cocaïne sur elle, mais elle ne m'a pas expliqué *pourquoi*. Elle ne m'a pas dit où elle l'avait obtenue et qui la lui avait fournie. Elle s'est refermée sur elle-même et a refusé d'en parler.

« J'ignorais totalement qu'elle prenait ce genre de drogue. Ce que j'essaie de dire, c'est que lorsqu'elle m'a parlé de ça, elle a été très sélective dans son histoire. Par exemple, elle n'a pas dit pourquoi la police l'avait arrêtée, elle n'a pas dit où elle était avant d'être arrêtée, elle n'a pas dit où elle avait été arrêtée. Mais après cette discussion, certaines choses se sont mises en place. Soudain, j'ai compris que je ne connaissais pas vraiment Veronika. Et ça a été un choc. Tu sors avec une nana depuis un bon moment, tu es fiancé avec elle, tu as décidé de bâtir un avenir avec elle et tu découvres soudain qu'en fait tu ne la connais pas ! Alors tu commences à te dire qu'il y a quelque chose qui coince et tu deviens encore plus parano. Et tu réfléchis : elle ne veut pas me voir tel et tel jour. Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tout doit toujours être réglé à l'avance ? Est-ce qu'elle mène une double vie ? Est-ce qu'il y a des amis, des personnes et des éléments dans cette autre vie dont je n'ai pas la moindre idée ? »

Fransgård posa les mains sur le casque qu'il avait sur les genoux.

« Tu n'as pas répondu à ma question, dit Gunnarstranda. À ton avis, que s'est-il passé le soir où elle a été tuée ?

— Il s'est passé des choses très bizarres autour de Veronika. Il faut que j'en parle. C'est important pour moi, et ça en dit long sur elle. Une fois, j'ai été témoin d'un truc étrange. En fait, c'est arrivé plusieurs fois. Un type s'est collé à nous dans le tram. On était allés en ville et on rentrait, il y avait beaucoup de monde, mais il était particulièrement collant. J'ai cru que c'était un hasard, mais j'ai revu ce type plus tard. Je l'ai revu deux fois. Un soir, je sortais de chez Veronika, il était là, sur le trottoir, et il m'a observé. Je me suis dirigé vers ma voiture et, au moment où j'allais me mettre au volant, j'ai remarqué qu'il était toujours là et qu'il me regardait avec un air complètement dérangé. Je l'ai dévisagé à mon tour et il est parti brusquement.

« Je me souviens que, sur le moment, je me suis dit que ce n'était pas possible. C'est le genre d'histoire qui te travaille, mais que tu refoules peu à peu, avec le temps. Et puis, ça a recommencé une fois de plus. Je sors de chez elle et je rentre quasiment droit dans ce type. Il recule d'un bond et disparaît comme si j'étais contagieux. Je n'ai pas réfléchi, je lui ai couru après, mais il m'a semé. Je suis remonté pour en discuter avec Veronika, mais elle ne comprenait rien. Un type ? Dans le tram ? Dehors ? Là, en bas ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Et moi... Bref, j'ai laissé tomber. Une autre fois, j'avais promis de garder ma nièce qui a dix ans. Ma sœur et son mari s'étaient réservé un week-end de croisière à Kiel, histoire de remettre un peu de peps dans leur couple, pour dire la chose comme ça. Veronika et moi avons emmené les filles à Tusenfryd — il y avait ma nièce et une de ses amies. On a passé une belle journée au parc d'attractions, les filles avaient des billets, des sous et elles ont pu faire tout ce qu'elles voulaient. Veronika et moi, on a mangé correctement, on a fait un peu de montagnes russes, surtout ce truc qui s'appelle "la descente des bûches", où l'on atterrit dans l'eau. On peut acheter une photo de soi après coup. Veronika avait acheté une photo de nous.

« Après, nous sommes allés chez elle. La photo était dans son sac et j'ai voulu la regarder. J'ai trouvé deux photos. Sur la première, nous étions tous les deux. Sur la seconde, il y avait le type importun et agressif. Cette photo avait été prise deux minutes après la nôtre. »

Karl Anders Fransgård secoua la tête et fit un geste agacé de la main.

« Elle prétend ne rien comprendre quand je lui parle de ce type. Mais elle voit une photo de lui au kiosque à Tusenfryd, elle l'achète sans rien me dire et la cache dans son sac ? »

Il se tut.

« Est-ce que tu l'as interrogée sur ça ? »

— Non.

— Pourquoi ?

— C'était un choc de recevoir ce mensonge en pleine figure. Une claque, c'est rien à côté. En outre, je n'avais pas envie de faire toute une scène en présence des gamines. Et plus tard, je n'ai pas osé. Bref, j'ai laissé tomber. Je ne sais pas pourquoi. Mais depuis, j'y ai pensé des centaines de fois ! »

Fransgård gardait les yeux fermés, comme s'il se reprochait quelque chose, songea Gunnarstranda. Il lui demanda :

« Pourquoi me racontes-tu tout ça ? »

— Je crois que cet homme l'a tuée.

— Un homme ? »

Fransgård fit oui de la tête.

« Cet homme-là ? Celui dont tu ne connais pas le nom ? »

Fransgård acquiesça encore une fois.

« Cet homme, de quoi a-t-il l'air ? »

Fransgård réfléchit avant de répondre.

« Tout à fait ordinaire, entre quarante et cinquante ans, pas beaucoup de cheveux, des boucles sur le front, oui, tout à fait banal.

— Norvégien de souche ?

— Oui.

— C'est tout ce que tu sais ? »

Fransgård fit oui de la tête.

« Il n'habite pas loin de chez elle, d'autant que je l'ai vu deux fois devant sa porte. Je suis prêt à parier qu'il habite là, juste à côté.

— Et Veronika a une photo de lui, prise sur un manège à Tusenfryd ?

— Tu ne me crois pas ? »

Gunnarstranda ne répondit pas, mais lui demanda à la place :

« Sais-tu où elle était ? Où devait-elle aller le soir du meurtre ?

— Non.

— Elle ne t'en a pas parlé ? »

Fransgård hocha la tête.

« Une petite idée ?

— Non.

— Pas d'idée sur ce qu'elle faisait d'habitude, le lundi par exemple, et qui nous aiderait à trouver ce qu'elle avait prévu ce jour-là ?

— Pas la moindre.

— Tu n'as pas de soupçon non plus ? »

Fransgård lui jeta un coup d'œil sans rien dire.

Le silence se fit pesant dans la voiture, quoique le grondement des machines parvienne à traverser la vitre. Fransgård regarda sa montre. Il s'éclaircit la gorge, mais Gunnarstranda le devança :

« Tu as dit que tu as couru après ce type, ça s'est passé quand ?

— C'était un mercredi. Il y a quelques semaines de ça.

— Tu te souviens que c'était un mercredi, mais tu ne sais pas quand ?

— J'allais chez elle les mercredis. C'était une habitude.

— Tu as dit qu'il t'avait semé ? »

Fransgård opina.

« Est-ce que tu peux être un peu plus précis ?

— Comment ça ?

— Comment t'a-t-il semé ?

— J'ai abandonné, j'ai arrêté de courir.

— Il courait vite ?

— Où veux-tu en venir ? »

Gunnarstranda inspira et se mit à compter intérieurement. Il allait lancer une fusée, et le compte à rebours était approprié. « Tu ne vois pas où je veux en venir ? Tu racontes un tas de conneries, et tu le sais très bien. »

Fransgård sursauta. Il tassa son épaule contre la portière et regarda le policier en écarquillant les yeux. « Quoi ? »

« Zéro », marmonna Gunnarstranda, tout bas. Puis il dit, à haute voix : « D'après Frølich, tu prétends avoir été en compagnie de Janne Smith le soir où Veronika a été tuée. C'est exact ? »

Fransgård passa le dos de sa main sur son front. Il finit par dire, en se forçant à rester calme : « C'est exact.

— Janne Smith a déclaré que c'était faux. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Fransgård regarda Gunnarstranda d'un air absent.

« Là-dessus ? Rien.

— Souhaites-tu changer ta déclaration ? »

Fransgård regarda devant lui, les yeux dans le vague, comme s'il n'avait pas entendu la question.

« Souhaites-tu changer ta déclaration concernant l'endroit où tu te trouvais quand Veronika a été tuée ? » reprit Gunnarstranda.

Fransgård déglutit et secoua la tête. Son regard était fuyant.

« Si j'interprète correctement ta réponse, tu ne souhaites rien changer à tes déclarations. Tu affirmes toujours que tu te trouvais en compagnie de Janne Smith lundi soir, et que tu n'étais pas près de Veronika ?

— Oui. »

Gunnarstranda tourna la clef de contact, enclencha la première et s'engagea dans le tunnel.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Fransgård, comme s'il tombait des nues.

— Fransgård, répondit Gunnarstranda d'un ton condescendant, quand on joue, on doit savoir quand la partie est terminée. Je t'arrête, *au nom de la loi*, comme on dit dans les vieux films. Nous allons à l'hôtel de police pour prendre ta déposition en bonne et due forme. »

Ils gardèrent le silence dans les virages successifs.

Gunnarstranda s'arrêta devant la porte close.

Elle ne s'ouvrit pas.

Il se tourna vers Fransgård qui regardait devant lui d'un air perplexe. La copie du tableau de Munch sur le mur de béton derrière la tête de Fransgård était *Le Cri*.

« Ma voiture, dit Fransgård. Je peux prendre ma voiture.

— Tu n'as pas bien entendu ? dit doucement Gunnarstranda. Tu es en état d'arrestation. »

Gunnarstranda contempla la porte fermée et perçut l'ironie de sa phrase, sans sourire pour autant. « Sésame, sésame », murmura-t-il.

Comme si la montagne l'avait entendu, la porte coulisssa lentement.

Il avança, s'arrêta et vit dans le rétro que l'issue se refermait.

Lena Stigersand se sentait toujours ridicule quand elle trifouillait la radio. Il y avait quelque chose d'affecté et de faux à manipuler ainsi cet appareil — en étant en uniforme —, mais elle était à côté de Rindal dans la voiture de commandement et était bien obligée de faire son travail. Ils étaient en contact radio avec les hommes déployés à Karihaugen et étaient tenus informés en permanence. Abid Iqbal leur indiqua que le camion, qui s'était arrêté devant Dekkmekk, venait d'ouvrir ses portières.

Rindal ricana et fit un clin d'œil à Lena.

Peu après, on signala du mouvement. Le camion reculait à l'arrière du bâtiment. Une porte, jusque-là fermée par un cadenas, venait de s'ouvrir. Trois hommes s'activaient autour du camion.

« Tu vois Zahid ? »

— Non. »

Rindal regarda Lena et grimaça, il démarra la voiture.

Abid déclara : « Le camion a un logo — *Hent og Vent AS.* »

Rindal jeta un coup d'œil à Lena :

« Tu connais ? »

Elle secoua la tête.

Rindal donna l'ordre à toutes les unités de ne pas intervenir.

Le policier fit son rapport : les trois types étaient entrés dans les locaux.

Rindal ordonna de ne toujours pas intervenir.

Il se mordit la lèvre.

Lena regarda par la vitre. Ils passèrent Lindeberg. Rindal respectait la limitation de vitesse. Une longue file de voitures s'agglutinait derrière eux, personne n'osait dépasser la police.

Nouveau rapport d'Abid : un des trois hommes avait fait le tour du bâtiment et ouvert la porte de l'atelier.

« Ouaiiiiis ! » grogna Rindal dans le micro.

Nouveau rapport : le type en question avait pris un transpalette chez Dekkmekk.

Rindal mit le gyrophare et la sirène. Il écrasa le champignon. La boîte automatique s'activa et Lena fut tassée dans son siège.

Rindal cria : « Allez-y, allez-y ! »

Quand ils arrivèrent, le parking devant Dekkmekk grouillait de flics. Lena bondit de la voiture. Elle voulait voir ça. Trois hommes étaient escortés jusqu'à un gros véhicule banalisé qui attendait. Elle n'en reconnut aucun. Ils portaient des pantalons de jogging et des anoraks démodés, l'un avait des chaussures abîmées, les autres avaient des pantoufles. Elle se dit qu'ils étaient polonais ou lituaniens, d'Europe de l'Est. En tout cas, leur origine l'obligeait à considérer l'action de la police sous un jour nouveau.

Elle contourna le camion. La porte qui avait été maintenue close la dernière fois était désormais ouverte. Un local étroit, presque comme un garage. Les écrans plats, les consoles de jeux et les ordinateurs étaient empilés les uns sur les autres. Il y avait aussi des cartons pleins d'appareils photo numériques et de téléphones portables, des caisses d'argenterie. Aucun doute, il s'agissait d'objets volés. Pourtant, le sentiment de gêne ne faisait que croître.

Rindal se tourna vers elle :

« Bingo, Lena. Bon boulot. »

Elle secoua la tête.

« J'ai un mauvais pressentiment. Je crois que nous aurions mieux fait de les laisser charger et s'éloigner. »

Rindal l'observa pendant deux secondes à peine. Il comprit, mais lui sortit son argument :

« Le transpalette. Il appartient à Zahid. »

Lena regarda autour d'elle. Emil Yttergerje parlait à l'un des trois types en anorak, qui agitait des papiers. Tout laissait présager une discussion interminable.

Rindal sauta sur le hayon du camion. Il dominait ainsi tout le monde de cinquante centimètres.

« OK ! gueula-t-il. Il faut vider le local et saisir les biens volés. Allez-y ! »

Lena se tourna et scruta la villa à quelques centaines de mètres de là. Zahid les observait avec ses jumelles. Elle leva le bras et adressa un

doigt d'honneur à tout le voisinage.

Le soleil s'était retiré derrière un voile brumeux, ce qui atténuait la chaleur intense. C'était l'heure où l'après-midi devient le soir. Frank Frølich était devant la cheminée et il contemplait la canette de bière à moitié vide que Karl Anders avait laissée. Cela le rendait songeur. Lorsqu'il observait cette bière, il repensait à leur conversation, et les paroles étaient accompagnées d'un bruit discordant. Il tourna le dos à la canette et se pencha sur l'étagère des DVD. Il parcourut les titres, au cas où l'un des films l'aurait tenté ce soir : *Heat*, *Il était une fois en Amérique*, *Les Infiltrés*, *Casino*. En fait, aucun ne lui faisait envie. Il n'aurait pas la patience de regarder jusqu'au bout. Devait-il s'installer sur le balcon avec une bière fraîche et faire comme s'il se trouvait sur un ponton au bord de l'eau ? Devait-il manger quelque chose ? Non, il n'avait pas faim. Écouter de la musique ? Il n'avait même pas la force d'allumer la chaîne.

On sonna à la porte.

Il regarda sa montre. Pourquoi fit-il cela alors que quelqu'un sonnait à la porte ? Il se traîna jusqu'à l'entrée. Il décrocha l'interphone avec un « Oui ? » tout en appuyant sur le bouton pour ouvrir en bas. Il n'obtint pas de réponse du visiteur, mais entendit seulement le buzz et le bruit de la porte qui claqua en se refermant.

Il resta sur le seuil pendant que l'ascenseur montait les étages, puis s'arrêtait. La porte de la cabine s'ouvrit.

Janne Smith apparut.

« Il faut que je te parle, dit-elle.

— Bien sûr, entre. »

Il s'efforça de ranger vite fait le plus gros du désordre. Heureusement, aucun sous-vêtement ou aucune serviette sales ne traînaient par terre. Il se pencha sur la table du salon et ôta des vieux journaux.

« Je peux t'offrir quelque chose ?

— Non merci. »

Le ton de Janne le fit se redresser. Elle était restée sur le seuil de la pièce. Chemisier jaune, short, sandales et vernis rouge sur les ongles des orteils. Un petit sac à l'épaule et les mains dans les poches. Elle observa ce qu'il y avait aux murs.

Le silence était pesant. Ce fut elle qui le rompit.

« Pourquoi fais-tu ça ?

— Faire quoi ?

— Mettre Karl Anders en prison. »

Au fond de lui, il avait bien compris de quoi il allait être question. Pourtant, quand elle se lança, Frølich fut déçu. Il soupira et se laissa tomber dans un fauteuil.

« Tu sais bien que c'est sans issue, n'est-ce pas ? »

Elle était en colère. Ses lèvres tremblaient quand elle reprit :

« Karl Anders a peut-être menti quand il a dit qu'il était avec moi lorsque Veronika a été tuée. Mais tu es son ami. Tu dois savoir qu'il ne peut pas l'avoir tuée. Enfin, quoi, tu le connais ! Et tu finis par le coffrer ?

— Ce n'est pas ce que j'ai fait. »

Le regard de Janne était glacial. « Ah bon ? Il prend peut-être des vacances en taule ?

— On est en train de l'interroger. Ensuite, il sera peut-être placé en détention provisoire. Dans ce cas, c'est le juge d'instruction qui décidera s'il doit être incarcéré ou non.

— Mais tu sais bien qu'il est innocent.

— Je n'ai rien à voir avec son arrestation.

— Ah bon ? Dans ce cas, qui a mis en doute ce qu'il avait dit sur le soir où Veronika a été tuée ?

— J'étais obligé de parler.

— Non, tu n'étais pas *obligé*.

— J'étais face à un dilemme éthique. J'ai conclu qu'il n'était pas bon de taire des informations. »

Elle lui jeta un regard plein de mépris.

« Punaise, tu es minable », dit-elle à voix basse.

Il commençait à en avoir ras le bol, mais il choisit de se maîtriser.

« Karl Anders peut changer sa déclaration à n'importe quel moment. Mais il ne l'a pas fait. Si tu prenais un peu de recul et si tu

essayais de voir le fond de cette histoire...

— Je *sais* très bien de quoi il s'agit ! s'exclama-t-elle d'une voix stridente.

— Tu verrais qu'il n'y a *qu'une* victime, poursuivit-il calmement. Veronika a été tuée d'une manière horrible. C'est le travail de la police de trouver le meurtrier et de le traduire en justice, afin qu'il soit condamné. Celui qui ment dans une affaire aussi grave *doit* assumer la responsabilité de ses actes.

— Mais tu es son ami !

— Cela n'a rien à voir avec la vérité.

— À quoi servent les amis s'ils ne sont pas là pour te soutenir dans un cas pareil ?

— Il a tout mon soutien, bien entendu.

— Vraiment ? » Les yeux de Janne étaient implacables, ses lèvres pincées. « Si c'est ce que tu fais passer pour de l'amitié, qu'est-ce que tu fais pour tes ennemis ? Il n'a pas droit aux visites. Si ce traitement est la conséquence de son petit mensonge ridicule, je peux très bien modifier ma déclaration. Vous n'avez qu'à me convoquer. Je peux dire que je me suis trompée et que oui, bien sûr, nous étions ensemble.

— J'ai peur que ça ne change pas grand-chose.

— Tu vois, tu le dis toi-même. Ce n'est pas une question de mensonge et de vérité. Ce que tu veux, c'est te venger de quelqu'un qui te considère comme son ami.

— Me venger ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Janne détourna la tête :

« Je sais ce qui s'est passé. »

Frank Frølich se figea. Sa poitrine lui fit l'effet d'un bloc de glace. Il n'était pas certain d'avoir bien entendu et choisit donc ses mots avec soin :

« Que veux-tu dire ?

— Je sais ce qui s'est passé entre vous deux, pourquoi vous vous êtes perdus de vue.

— Ah bon, tu sais ça ? Je suis vraiment très curieux d'entendre ça. Vas-y, raconte ! »

La réponse de Frølich la surprit. Le doute envahit ses yeux.

« Ne cherche pas à te donner des airs ! répliqua-t-elle.

— Je ne fais rien du tout. Mais j'ai beaucoup de mal à croire que Karl Anders serait prêt à raconter à *quiconque* ce qu'il a fait ce jour-

là. »

Elle lui jeta un coup d'œil inquiet. Il en avait assez de Janne. Il était en colère. Il était chez lui et ne voulait pas être emmerdé par le boulot ou des foutaises.

« Qu'est-ce que tu insinues ? demanda-t-elle.

— Rien. Je n'ai rien à dire. Et maintenant, j'en ai marre de me faire engueuler chez moi ! »

Janne Smith s'effondra sur le canapé. Elle cacha son visage entre ses mains.

« Rentre chez toi, dit-il sans ménagement. Dès que Karl Anders aura donné des réponses sérieuses à deux ou trois questions, il se retrouvera dehors et vous pourrez fêter ça au champagne. Si tu lui fais confiance, ça ira bien. Allez, va retrouver ton fils et ton chez-toi, et Karl Anders sera sans doute là dans la soirée. »

Elle se leva. On aurait dit que la frêle silhouette avait mué. Elle se passa le dos de la main sous les yeux et regarda les restes de maquillage.

« Je vais partir, mais j'aurais besoin d'utiliser la salle de bains. »

Elle y entra et laissa la porte ouverte. Elle se lava le visage et se regarda dans le miroir. Elle prit le mascara dans son sac et se maquilla tout en parlant.

« J'ai parlé à un voisin qui est avocat. Il a dit que Karl Anders sera sûrement incarcéré, sinon, il serait déjà sorti.

— Je n'en sais rien. Et l'avocat n'en sait pas plus. »

Elle étudia son reflet dans le miroir.

« Janne... » commença-t-il.

Elle croisa son regard dans la glace.

« *En fait*, pourquoi as-tu rompu avec Karl Anders ?

— En fait ? Je t'ai dit que ça ne marchait plus. Il ne s'entendait pas avec Kristoffer. Je me suis sentie obligée de choisir. Alors j'ai rompu — tu sais comment c'est. On demande une pause, ou un truc dans ce genre.

— Il s'est passé quelque chose ? »

Elle se retourna et le dévisagea, inquiète.

« Comment ça ? »

Le silence dura quelques secondes. À cet instant, il en fut certain, quoi que Karl Anders ait pu lui raconter sur le passé, ce n'était pas la vérité. Il la regarda dans les yeux et lui dit d'un ton froid :

« Je n'insinue rien. J'ai simplement demandé s'il y avait eu une raison concrète qui avait causé la rupture. Je comprends maintenant que ce n'était pas le cas, que vous vous êtes éloignés l'un de l'autre, comme on dit dans les romans. »

Il vit que cette réponse la tracassait, mais qu'elle n'osait pas rebondir dessus. À la place, elle répondit :

« Nous ne nous sommes pas vus pendant plusieurs mois, six mois environ. Quand on s'est revus, on est ressortis ensemble deux ou trois fois, mais on sentait que ça ne servait à rien de recommencer. On a gardé le contact, malgré tout. On se voyait à des fêtes. C'est comme ça qu'il a rencontré Veronika. À une fête. »

Son regard resta dans le vague pendant un moment. Soudain, elle tendit le bras pour s'appuyer contre le mur.

« Ça va ? s'enquit Frølich.

— C'est différent maintenant que Kristoffer est grand, dit-elle après avoir recouvré ses esprits.

— Et Veronika ? »

Elle ferma les yeux.

Il s'éloigna pour la laisser en paix.

Lorsqu'elle finit par sortir de la salle de bains, elle avait l'air plus calme et plus sûre d'elle. Elle se planta en face de lui, bras croisés :

« Je sais que ça va paraître cynique, mais Veronika est morte. Karl Anders et moi n'allons pas nous arrêter de vivre parce qu'elle n'est plus là. »

Elle réfléchit avant de poursuivre :

« J'aurais peut-être vu les choses différemment si je n'avais pas aussi bien connu Karl Anders. Quand nous nous sommes retrouvés, ça nous a paru tout à fait juste. Un grand manque a disparu d'un coup. Nous nous serions remis ensemble, tôt ou tard. Je le sais. Il le sait. C'est pour ça que le sort de Veronika ne doit pas nous détruire tous les deux au moment où nous recommençons à zéro. J'aimais bien Veronika. Karl Anders aussi. Mais ils n'étaient pas amoureux. Je sais que ça peut paraître étrange de dire ça, mais je sais que c'est la vérité. Je le sais. Au fond de moi, je le sais. Et après sa mort, j'ai commis une erreur, une seule. J'ai eu tort de te dire la vérité. Si j'avais su ce que Karl Anders t'avait dit, j'aurais menti comme si de rien n'était. J'aurais dit que Karl Anders était avec moi le soir où elle a été tuée. Et personne n'aurait eu de raison de le soupçonner. Personne n'aurait eu

de raison de l'arrêter. C'est pour ça que je ne cesserai pas de te le reprocher. Tu m'as trompée. Et en me trompant, tu as trahi Karl Anders. Tu as réussi à saloper le petit reste d'amour auquel nous avons essayé de nous raccrocher, afin de recommencer à zéro. Je ne te le pardonnerai jamais. Et Karl Anders non plus. Tu as vraiment mené ton coup d'une main de maître. Tu as même impliqué Kristoffer dans l'histoire pour m'empêcher de mentir. Tu m'as privée de la possibilité de sauver Karl Anders. Mais tu sais aussi bien que moi que Karl Anders ne peut pas avoir tué Veronika. Ni toi ni moi ne pouvons y croire. Pas une seconde. »

Il passa devant elle, ouvrit la porte de l'appartement et la tint ouverte.

Elle ne bougeait pas.

« Dégage », dit-il.

Elle hésita une ou deux secondes. Elle passa devant lui et sortit.

Frank Frølich ferma la porte sans regarder Janne Smith. Il ne bougea pas tandis que l'ascenseur se mettait en mouvement, deux ou trois étages plus bas. Il ne bougea toujours pas quand la machine s'arrêta, quand la porte s'ouvrit et que Janne Smith redescendit au rez-de-chaussée.

Il regagna alors le salon et s'affala dans le canapé, il contempla la canette de bière sur le manteau de la cheminée, comme si elle était la représentation de Karl Anders. Elle avait tout vu et tout entendu.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? » s'enquit Gunnarstranda sur le seuil de la pièce.

Frank Frølich leva le nez de son bureau, l'air fautif.

« Rosalind M'Taya, expliqua-t-il. J'essaie de reconstituer ses mouvements avant sa disparition.

— L'affaire Veronika n'est-elle pas plus importante ?

— Tu viens d'effectuer une arrestation », répliqua Frølich.

Gunnarstranda ne répondit pas immédiatement. Il ferma la porte derrière lui.

« Les caméras de surveillance... » Il soupira, souleva un DVD et secoua la tête. « Je déteste les caméras de surveillance. Tous ces machins techniques, c'est de la merde. Empreintes électroniques qu'ils disent. Ils veulent me faire croire que le monde est différent de celui d'hier. Mais le monde n'a pas changé. Les gens sont les mêmes. Il y a vingt ans, il n'y avait pas de relais téléphoniques pour enregistrer les portables, il n'y avait pas de péages ni de radars mobiles pour enregistrer où passaient les voitures et il n'y avait pas non plus de caméras de surveillance à tous les coins de rue. Pourtant, nous arrêtons les meurtriers. Nous faisons notre boulot de policiers. Nous nous servions de notre formation et de notre expérience. Désormais, on reste à un bureau avec une loupe, comme un philatéliste, et on étudie des listes, pour voir qui était sur le Net à telle heure et qui a envoyé des SMS à qui à quelle heure. Je n'ai pas envie de passer ma journée à faire ça. Ce n'est pas du travail de policier. Notre boulot, c'est de parler aux gens, de les interroger, de saisir leurs réactions, de percevoir des mécanismes psychologiques...

— Ou de se geler le cul une nuit entière dans une bagnole pendant que le suspect principal baise dans sa chambre, interrompit Frølich, agacé parce que Gunnarstranda le dérangeait dans sa tâche. Tu n'as

pas besoin d'avoir peur du progrès. Je suis certain que les anciens se sont plaints de la même façon lorsque les empreintes digitales ont fait partie du métier. Ça a été la même rengaine lorsque l'on a commencé à chercher la peau sous les ongles des victimes de viol, et je ne te parle pas du moment où l'ADN est devenu un élément de preuve, et...

— Les anciens ? Tu me considères comme un vieux ? »

Frølich ferma les yeux afin de ne pas se laisser embarquer.

« Je crois que tu aimes travailler au bureau mais que tu es tout simplement allergique au progrès. Une nouvelle technologie implique un apprentissage, ce qui, pour toi, signifie un changement. »

Gunnarstranda leva doucement les yeux au ciel.

Frølich poursuivit imperturbablement :

« En ce qui concerne Rosalind M'Taya, je ne sais même pas si un crime a été commis. Mais je ne peux pas l'exclure. Et si on découvre son corps quelque part, je devrai établir qui avait un mobile. On faisait le même boulot il y a cent ans. La seule différence, c'est que j'aurais davantage de preuves pour montrer qui avait la possibilité de lui nuire. Mon intuition me dit qu'Andreas Langeland sait ce qui est arrivé à Rosalind. Il me ment. Il me regarde droit dans les yeux et affirme qu'il n'a pas vu la fille. Mais la caméra à Gardemoen *prouve* qu'il ment. Il travaille là-bas, il décharge et range les valises. Quand il a eu terminé son boulot, il l'a vue dans le hall des arrivées. Il l'a suivie sur le quai et l'a convaincue de ne pas prendre le train. Deux jours plus tard, elle discute avec son frère dans un café à Blindern. Comment se fait-il que ce soit précisément à son frère qu'elle parle le soir où elle disparaît ? La réponse est logique : le frangin la lui a présentée. Mon intuition me dit qu'Andreas Langeland a revu Rosalind au café. Il sait qu'elle vient d'arriver en Norvège et qu'elle veut rencontrer des gens. Il a fait sa connaissance dans la voiture. Le vendredi, il prend contact : retrouve-nous au café, viens rencontrer des gens, mon frère et tous nos amis. Elle vient. Et voilà une jeune fille qui tombe raide amoureuse de Mattis Langeland. C'est un charmeur. Il a une cicatrice au coin de la bouche, bla bla bla. La fille du bar ne voit pas Andreas, mais il est là, c'est garanti. *Cela a dû se passer comme ça.* Mattis *ne cherche pas* à draguer Rosalind. Ce soir-là, c'est la nana de son frère. Alors Mattis s'en va et ils restent tous les deux. Je suis certain qu'Andreas a tenté sa chance avec elle. Et pourtant, c'est *lui* qui nie l'avoir vue.

« Pense un peu à ça : cette fille participe aux cours de l'université d'été pendant deux jours, puis elle disparaît. Comme ça ! » Frølich claquait des doigts. « Pas un étudiant qui était avec elle ne sait ce qui lui est arrivé. Pas un prof non plus. Alors, je me pose la question : pourquoi Andreas Langeland nie-t-il l'avoir vue ? À quoi bon ? Il s'est écoulé deux jours entre le moment capturé par les caméras et la disparition. Il n'avait pas besoin de nier qu'il l'avait vue et conduite en ville. Il y a une seule raison qui explique pourquoi il nie ainsi : il sait ce qui lui est arrivé.

« Je ne peux pas prouver qu'elle a été tuée, mais mon intuition me dit que c'est le cas. Elle a laissé son argent, ses affaires de toilette et ses vêtements. A-t-elle disparu de son plein gré ? Non. A-t-elle été kidnappée contre une rançon ? Une fille pauvre d'un pays pauvre d'Afrique qui a reçu une bourse des Affaires étrangères ? Certainement pas. Se serait-elle suicidée après ce soir-là ? Une fille qui a la chance de sa vie, de venir dans la Norvège de l'État-Providence, pour assister à des cours prestigieux ; une fille qui va passer quarante-deux jours dans un cadre international, avec des enseignants hautement qualifiés, avec la perspective de se faire de nouveaux amis et tout un réseau de relations, ici et là-bas, bref, une foule d'opportunités ? Non. Rosalind M'Taya venait d'arriver en Norvège et elle est tombée sur le mauvais type au mauvais moment. Andreas Langeland l'a tuée. C'est exactement ce que me hurle mon sixième sens. Ça me rend fou de savoir qu'il l'a tuée. Je veux le coffrer, ce salaud. Je sais que ça ne dépend que d'un truc : il faut que je trouve le corps. Je ne sais pas où il est, mais je peux établir ce qu'a fait Andreas ce soir-là et cette nuit-là grâce à ses empreintes électroniques. Je vais savoir où est passée sa voiture, à quels péages. Je vais savoir où se trouvait son portable, où il a dépensé de l'argent, où il en a retiré avec sa carte. De cette manière, je vais délimiter une zone géographique. Quand j'aurais achevé ce boulot, je vais sortir avec des chiens s'il le faut. Je vais trouver le corps et faire condamner cet enfoiré !

— Amen, dit Gunnarstranda. Si elle est pauvre et jolie, il est possible que, à cet instant, elle soit dans une chambre d'hôtel à sucer des mecs. Elle ne serait pas la première Africaine à se faire des ronds de cette manière.

— Je ne veux même pas répondre à ça », répliqua Frølich, agacé. Gunnarstranda haussa les épaules.

« Moi aussi, je ne me prive pas d'utiliser les nouvelles technologies. Mais le fait est que je n'aime pas passer des heures à éplucher des listings informatiques au lieu de parler à des gens en chair et en os. D'ailleurs, ajouta-t-il en se tournant pour sortir.

— D'ailleurs quoi ?

— J'aimerais que tu montres le même intérêt dans l'affaire Veronika. Est-ce que ta complaisance serait due au fait que tu sois l'ami du suspect principal ? »

Frølich dut digérer la portée de ces paroles avant de trouver de quoi répondre.

« Qui est-ce qui dit ça ?

— Frølich, reprends-toi, dit doucement Gunnarstranda. Veronika Undset a été tuée. C'est un fait. On a trouvé son corps. Et c'est probablement ton vieux pote qui l'a tuée. Et tu t'agites sur un cadavre dont personne n'est au courant ? Tu gaspilles ton énergie ! »

Frølich secoua la tête.

« Étonnant de te voir manifester autant d'intérêt. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Disons que l'étau s'est soudain vachement desserré ! »

Frølich se leva. Il respira un grand coup. Il avait l'estomac noué depuis l'arrestation de Karl Anders. La visite de Janne Smith l'avait stressé davantage. Là, il se détendait. Il respirait avec plus de facilité. De fait, il commençait à se sentir mieux. Il dut détourner la tête pour masquer un petit sourire.

« Comment a réagi Karl Anders ?

— À ton avis ? Je sors de chez le juge d'instruction. Nous avons été trop vite, répondit Gunnarstranda. La juge s'est agitée sur la relation entre Veronika et ce qu'elle appelle "la criminalité organisée tangible"

— Regine Haraldsen et tous autres les clients de Veronika qui ont été cambriolés. Puis il y avait des déclarations contradictoires de la part de ceux qui surveillaient Zahid. Ils ne savaient pas s'ils l'avaient surveillé lui, ou son frère. Pour finir, la cerise sur le gâteau : ton arrestation de Veronika. La saisie de cocaïne dans son sac. La juge s' imagine que ce meurtre ressemble à toute la merde qu'elle voit dans les séries américaines. Bref, Karl Anders Fransgård est ressorti libre, et il m'a fait un doigt d'honneur il y a deux heures de ça. Qui n'aurait pas fait pareil dans sa situation ? Il faut que nous recommencions à zéro. »

Gunnarstranda s'approcha de la porte.

« Nous avons besoin de ton aide, dit-il d'un ton acerbe. Maintenant que Karl Anders Fransgård est libre, on ne peut plus te récuser dans cette affaire. T'es au courant ? »

Gunnarstranda claqua la porte derrière lui.

Frølich ne bougea pas et garda le sourire aux lèvres.

Gunnarstranda sentit l'énervement le gagner tandis qu'il attendait le bus. Il finit par prendre son portable et appela les services municipaux. La dame au département du personnel se montra impertinente. La nouvelle de la libération de Karl Anders Fransgård était parvenue jusqu'à l'administration et l'interlocutrice ne voulait rien lâcher.

« Tu peux quand même me dire à quelle date il a commencé à travailler chez vous ? Non ? Où travaillait-il auparavant ? »

La dame consulta les archives à contrecœur. Elle prit son temps. Trois minutes. L'indicateur électronique annonçait que le bus arrivait. Une voix se fit entendre dans le téléphone. Karl Anders Fransgård avait été précédemment en poste à la NVE, la Direction de l'Hydro-Électricité et de l'Énergie. Gunnarstranda remercia et raccrocha.

L'indicateur électronique était en fait en panne, Gunnarstranda décida de tirer parti de l'attente. Il appela la NVE.

Trois quarts d'heure plus tard, il s'installait dans le fauteuil devant sa bibliothèque. Il y resta assis à peine quelques secondes avant de se relever et d'ouvrir une autre fenêtre. Puis il profita du courant d'air. Le solo de trompette qui passait sur la chaîne était agréable et collait à la chaleur et à l'atmosphère.

« Qu'est-ce qu'on écoute ? demanda-t-il.

— Paolo Conte. »

Tove était assise sur le canapé, penchée en avant. Elle tenait un fil entre le pouce et l'index. Une vis oscillait au bout du fil. « C'est du jazz italien, et c'est *tellement* agréable. »

Gunnarstranda regarda fixement le lustre. Elle avait raison. La musique s'harmonisait bien avec le léger tintement que faisaient les crochets des fenêtres dans le courant d'air. Il ferma les yeux et sentit

que le stress disparaissait lentement. Le choc du métal contre le verre lui fit rouvrir les yeux.

Tove jouait encore avec la vis et le fil.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Elle lui tendit le fil.

« C'est un pendule, dit-elle. Tiens, prends-le. »

Il se redressa et le prit dans sa main.

« Pose-lui une question. »

Il soupira profondément et le posa sur la table.

« Tss, tss, fit Tove en secouant la tête. Tu n'as pas le droit de faire machine arrière ! »

Il reprit le fil à contrecœur. Il le tint entre le pouce et l'index et le fit osciller.

« Tu veux que je pose une question à une vis ?

— Nous parlons du champ énergétique entre ta connaissance et ce qui est toujours en toi mais que tu ne perçois pas.

— Dans ce cas, je préfère un whisky avec de la glace. Le meilleur pont entre la raison et l'irrationnel se construit avec une boisson sérieuse. »

Elle se leva.

« Reste assise. Nous sommes des êtres modernes et c'est avec plaisir que je remplirai le rôle que l'on attend de nous de nos jours. Je vais nous servir un verre.

— Tu es peut-être moderne, mais tu n'es pas assez rapide », dit-elle en riant. Elle alla à la malle cabine, l'ouvrit et contempla la collection de bouteilles. « Talisker ? »

Il fit non de la tête.

« Un blend.

— Chivas ? »

Il acquiesça.

Elle disparut dans la cuisine avec la bouteille. Il suivit les bruits, les yeux fermés. Le frigo ouvert, le bac à glaçons cognait contre le bord de l'évier.

Il ouvrit les yeux et prit son verre. Ils trinquèrent. Tove but une gorgée et dit :

« Pourquoi est-ce que tu traites toujours de balivernes tout ce que tu ne maîtrises pas avec tes sens ? Tu sais que certains animaux entendent des bruits que l'oreille humaine ne capte pas, n'est-ce pas ?

Il y a donc des bruits que tu ne saisis pas, alors pourquoi n'y aurait-il pas des choses que tu ne perçois pas avec tes yeux ? Qu'est-ce qui te fait croire que tu es tellement parfait et que tu perçois tout ? Ne comprends-tu pas que, lorsque tu rejettes le surnaturel, tu le fais sur une base surnaturelle ? La manière dont tu prouves qu'il n'existe rien d'autre que les phénomènes physiques que l'on peut sentir ou saisir, eh bien, c'est tout simplement un argument circulaire. »

L'enthousiasme de Tove le fit sourire, et il attendit la conclusion :

« Celui qui prétend qu'il n'y a pas de vérités se sert de la vérité comme argument.

— Amen », dit-il avant de boire une gorgée.

Tove prit les cartes de tarot sur l'étagère. Elle les mit sous les yeux de Gunnarstranda et dit :

« Les cartes ne disent rien, en soi.

— Je te l'ai déjà dit des centaines de fois. Je ne veux pas que tu me tires les cartes.

— En soi, les cartes ne disent rien, reprit-elle, sans se laisser démonter. Elles sont des symboles qui font prendre conscience de ce qui est possible. Elles peuvent t'amener à dire ton opinion sur des alternatives, t'accompagner dans le processus de prise de conscience. »

Encore une fois, les mots choisis par Tove le firent sourire. Tove était équivoque dans tout ce qu'elle entreprenait. Elle partageait son scepticisme dans bien des domaines, mais, en même temps, elle adorait l'irrationnel et nourrissait une fascination profonde pour la parapsychologie.

Elle déclara :

« Ce sera toujours toi qui feras les choix. Je bats les cartes, mais c'est toi qui coupes. Je les pose sur la table. C'est toi qui prends les cartes qui vont être lues. Qu'est-ce qui guide ta volonté ? Qu'est-ce qui fait que tu choisis précisément telle et telle carte ? Nous ne savons pas. Au fond, peu importe quelles cartes tu choisis avant qu'elles soient posées sur la table pour être lues. C'est lorsqu'elles sont retournées sur la table que je peux les lire, mais ma lecture a seulement un sens s'il y a une intention derrière ce que tu fais. C'est pour cela que je veux que tu penses à quelque chose de confus, à quelque chose qui n'est pas résolu quand tu choisis les cartes. Pose-toi une question, apporte une sorte de dissonance dans la situation.

— S'il te plaît, dit-il avec un bâillement. La journée a été longue. »

Tove réfléchit avant de se décider :

« Très bien. Tu échappes aux cartes si tu essaies le pendule. Tu poses ta question et il répondra sous forme d'oscillation. »

Il prit le fil avec la vis.

« Tu veux dire que cette vis sait quelque chose sur moi et sur ma vie ? »

Elle fit oui de la tête.

« Si tu poses au pendule une question qui se trouve en dehors du domaine que tu maîtrises, il ne donnera pas de réponse. Ce n'est pas de la magie ou du passe-passe. Les cartes et le pendule sont seulement des outils pour ta propre conscience. »

Gunnarstranda sentit la fatigue qui s'insinuait et il acquiesça. Il ne savait pas trop où commencer, mais il essaya :

« Tu comprends, j'avais un dossier pour le juge d'instruction — une inculpation. Nous sommes allés trop vite et le prévenu est ressorti libre. Qu'est-ce que je fais dans cette situation ? Crois-tu que la vis va me donner une réponse ?

— Je ne le crois pas et tu le sais très bien.

— Mais elle pourrait donner une réponse à une question ?

— Ça dépend. Es-tu vraiment intéressé ?

— Si je ne l'étais pas, je n'aurais rien demandé.

— OK, dit Tove avec un sourire, il faut tout d'abord que tu fasses un cadran. Il faut que tu saches dans quel sens tourne le pendule pour oui et pour non. Demande par exemple s'il fait jour en ce moment. La réponse que tu obtiens est oui. Demande ensuite si la nuit est tombée. Le sens dans lequel tourne le pendule est non. Quand le pendule ne sait pas la réponse, il va osciller. Vas-y, fais-le tout de suite, l'encouragea-t-elle en se levant. Tu seras prêt plus vite. »

Elle se dirigea vers la cuisine, s'arrêta sur le seuil et sourit.

« J'ai acheté des crevettes, tout juste sorties de l'eau. »

Gunnarstranda vida son verre avec le fil et la vis dans la main. C'est idiot, se dit-il en tenant le pendule. Pour rire, il se demanda : suis-je un idiot ? Le pendule se mit à tourner. Il lâcha le fil et la vis tomba sur la table.

Gunnarstranda contempla la vis. Pour finir, il se leva et alla aider à la cuisine.

Tove arrangeait les crevettes sur un plat. Il coupa un citron, puis un pain blanc.

« Vin blanc ou bière ?

— Les deux, répondit-il. Et peu importe ce que voulait dire ce satané pendule. »

Les Dandy Warhols passaient dans le lecteur de CD, le même disque qu'il avait mis la dernière fois que Gunnarstranda était monté dans sa voiture.

« Numéro douze. » Gunnarstranda indiqua les petits immeubles alignés côte à côte.

« Je suis déjà venu », dit Frølich qui s'arrêta devant une place libre dans la rangée de voitures. Il fit un créneau en marche arrière, et se sentit fier d'avoir réussi du premier coup.

La série de sonnettes à côté de l'entrée de l'immeuble indiquait que l'appartement se trouvait au rez-de-chaussée. Gunnarstranda tâtonna avec les clefs et finit par ouvrir.

Ils se retrouvèrent dans un hall minuscule. Trois portes marron menaient aux autres pièces.

Gunnarstranda ouvrit celle qui donnait sur le salon. Frølich ouvrit la porte de la salle de bains. Il découvrit son reflet dans le miroir qui couvrait le mur. Une douche à jet de vapeur coûteuse dans un coin, un lavabo encastré, des étagères de produits de beauté. Il s'imagina la silhouette fine de Veronika qui écartait la porte de la cabine de douche, posait les pieds sur le sol et s'étudiait dans le miroir.

Il souleva le couvercle du panier de linge sale : un jean posé sur des sous-vêtements roulés en boule. Aux coutures, il reconnut le jean qu'elle portait la dernière fois qu'il lui avait parlé. Elle était donc rentrée se changer après le travail. Elle était arrivée au bureau en taxi. Comment était-elle repartie ? En tram ? En bus ? Ou... Il n'eut pas le temps d'y penser.

« Viens ici ! » s'écria Gunnarstranda.

Frølich ferma la porte et passa au salon qui servait également de chambre à coucher. Le lit double était coincé dans une alcôve étroite. Soigneusement fait, avec un dessus-de-lit blanc au crochet. Sous la

fenêtre, une étagère garnie de CD. La chaîne n'était pas mal du tout, système NAD, avec des haut-parleurs Dali, hauts et élancés.

Gunnarstranda agita une photo grand format. Frølich la saisit. Elle avait été prise dans un parc d'attractions, probablement Tusenfryd. Veronika et Karl Anders, dans une sorte de canoë, qui descendait à toute vitesse. Ils riaient aux éclats.

Gunnarstranda fouilla les tiroirs du secrétaire avec une énergie renouvelée. Il marmonna :

« Ton copain, il m'a parlé de ces photos quand je l'ai coffré.

— Ces photos ?

— Oui, photos, au pluriel. »

Frank observa le cliché. Un peu flou, mais plein de vie et de sentiment. Veronika était devant, Karl Anders derrière. Ses cheveux, qui cachaient à moitié la tête de Karl Anders, flottaient au vent, et son visage rayonnait d'enthousiasme.

Il retourna à l'étagère de CD et étudia les titres. Il y avait des versions *nice price* des premiers Stones, des Dylan des années soixante-dix, Led Zeppelin et quelques chanteuses : Nina Simone, Aretha Franklin, Etta James. Et l'oiseau chanteur entre tous : Eva Cassidy. Le boîtier était sur les autres, ouvert, le CD devait donc être dans la chaîne. Il l'alluma.

Ses yeux tombèrent sur une photo encadrée accrochée au mur. Veronika et Karl Anders, enlacés, une pose classique pour le photographe. Cela l'attrista de voir le cliché.

La voix pure d'Eva Cassidy emplit le petit appartement. *Fields of Gold*.

Frølich recula de deux pas. Le son de la chaîne de Veronika était d'une qualité étonnante, il frissonna en entendant les paroles : *You'll remember me...*

Gunnarstranda gesticula. Il voulait baisser le volume. Frølich obtempéra.

« C'est qui lui ? »

Gunnarstranda avait trouvé une nouvelle photo prise à Tusenfryd. Même motif, mais le canoë qui dégingolait vers le bassin ne comptait qu'un seul homme. Et ce n'était pas Karl Anders. Un inconnu, un Blanc, vêtu d'un pantalon clair et d'une veste rouge à fermeture Éclair, genre sportif, la cinquantaine, mince. Le type s'accrochait, l'air concentré. Les traits de son visage étaient un peu flous, mais il avait

les cheveux châains avec une boucle qui tombait sur le front, le nez pointu. Frølich secoua la tête.

« Il y a la date et l'heure », dit Gunnarstranda.

Frølich saisit une photo dans chaque main. Dans le coin inférieur de chacune, il y avait la date et l'heure en chiffres. Les clichés avaient été pris moins d'un mois plus tôt. Et tous deux avaient été faits le même jour, à moins de trois minutes d'intervalle.

Frølich haussa les sourcils.

« Ces photos sont affichées sur un écran TV à la sortie, dit Gunnarstranda. Les gens peuvent voir quelle tête ils font quand ils ont les jetons. Qu'elle en achète une où elle est en compagnie de son fiancé, ça, je le comprends. En revanche, pourquoi achète-t-elle celle du type au bout de la file ? »

Frank Frølich haussa les épaules.

« Ton camarade prétend que c'est ce type-là. » Gunnarstranda tapota le portrait de l'homme seul d'un index osseux. « Il dit que c'est cet homme qui a tué Veronika. »

Frølich l'étudia avec un intérêt renouvelé.

« Je croyais qu'il racontait des conneries. Mais il ne mentait pas, Frølich. Il disait qu'il n'avait pas la moindre idée sur l'identité du type. Veronika avait acheté la photo en cachette, sans qu'il le voie. Puis elle l'avait dissimulée, et il l'avait découverte par hasard, plus tard. »

Frølich sourit.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gunnarstranda.

— L'assassin est sur ses talons, à la foire, sur le manège.

— Ça l'a sûrement excité. »

Frølich sourit encore plus.

Gunnarstranda le regarda, sans rien dire.

« Je suggère que nous laissions tomber Karl Anders, dit Frølich. Le juge d'instruction t'a donné tort. Quand tu examines les choses qu'il t'a dites, et sa personne en général, tu as des œillères. Il faut que tu ouvres les yeux, que tu approfondisses l'affaire. C'est sans espoir de se braquer sur Karl Anders.

— J'ai gaffé, admit Gunnarstranda. Il a été arrêté trop tôt, et s'en est tiré. D'un autre côté : *il faut que nous en sachions davantage*. Par exemple, je veux savoir qui est ce type ! Je veux lui parler et je veux entendre sa version.

— Tu te goures. »

Gunnarstranda fronça les sourcils sans comprendre.

« Karl Anders est un vieil ami à moi. J'ai demandé à être tenu à l'écart de cette affaire. Mais non, il a fallu que l'on me mette dedans jusqu'au cou. Tu as humilié Karl Anders en venant le cueillir aux yeux de tous, à son boulot. Et ça, en te fondant sur un seul truc : l'absence d'alibi. Sans avoir le moindre mobile.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? l'interrompit Gunnarstranda, agacé. Il était seul, à soixante mètres en dessous de Frognerparken. Personne n'a rien vu. »

Gunnarstranda saisit les deux photos.

« Tu devrais t'intéresser à ça. Pour ce que j'en sais, ces photos constituent une nouvelle piste dans l'affaire. Veronika Undset était une femme pleine de secrets, y compris pour l'homme qu'elle devait épouser. Je ne crois pas que nous pourrions résoudre cette affaire sans percer à jour ses secrets. Eh bien, en voici un : elle a acheté un portrait de ce type sans en parler à son fiancé. C'est tout de même assez particulier.

— Tu as des œillères.

— Non, certainement pas.

— Vraiment ? Je me sens en partie responsable de l'assassinat de Veronika. Son enfer a commencé quand je l'ai arrêtée devant cette porte. Avant ça, elle était travailleur indépendant, et elle allait se marier sous peu à Rome. »

Gunnarstranda le regarda en silence.

Frølich soutint son regard, les mains dans les poches.

Entre eux, par terre, il y avait un tapis qui lui fit penser à l'arène des sumotoris. Il ne manquait plus qu'un vieux bonhomme surgisse entre eux et se mette à jeter du riz.

Gunnarstranda dit :

« Je ne vais pas faire un discours sur les amitiés, ni sur les miennes ni sur les tiennes. Mais je crois que c'est dans ton intérêt de trouver la vérité sur la mort de Veronika. Voilà comment je vois la chose : si c'était moi qui connaissais Karl Anders Frangsgård, je préférerais avoir la vérité sur la table plutôt que de l'écarter à cause de vieux souvenirs. Le plus bête, ce serait de fermer les yeux face à cette vérité. Si tu le fais, tôt ou tard, tu finiras par te demander ce qui était vrai et ce qui ne l'était pas. Et les idées de complot ne vont pas tarder à se pointer, et les bons souvenirs vont également partir en lambeaux. Si ça va aussi

loin, il ne te restera rien — ni vérité, ni souvenirs des bons moments. »

Frank Frølich n'avait pas envie de commenter cette expression — les souvenirs des bons moments.

Ils gardèrent longtemps le silence, et c'est Gunnarstranda qui le rompit en premier.

« Voici le secret de Veronika, que tu le veuilles ou non. » Il secoua les photos prises à l'attraction « la descente des bûches ».

« OK, dit Frølich. J'ai une idée en ce qui concerne ce type. »

Il prit les deux photos et se dirigea vers la porte.

« À quoi penses-tu ?

— Tusenfryd, répondit Frølich. C'est bien là qu'elles ont été prises, non ? »

Même si le fond de l'air était très légèrement frais, et que quelques nuages orageux s'amoncelaient au-dessus des montagnes, les parkings autour de Tusenfryd étaient remplis de voitures et de cars. L'homme qui accueillit Frølich devant le bâtiment administratif venait du Vestland. Il était grand et maigre, en manches courtes, et portait une cravate dont le motif rappelait un bâton de sucre d'orge.

« Tu as du pot », dit-il. La personne qui vendait les photos de la descente aujourd'hui avait aussi travaillé à cette attraction ce jour-là.

Frølich fit un signe de tête satisfait et suivit l'homme, qui lui expliqua le système mis en place pour les jeunes ayant un job d'été au parc. Le principal, c'était l'effort, le sens du service et la bonne humeur. « Nous essayons de leur inculquer qu'ils sont des ambassadeurs et qu'ils sont le visage du parc d'attractions à l'extérieur. » Il expliqua qu'ils recevaient des points en fonction de la manière dont ils se comportaient, s'ils se montraient aimables avec les clients et s'ils étaient à l'écoute. Un certain nombre de points donnait droit à une distinction selon un système progressif. Les employés recevaient des pins de couleur, preuves tangibles de leur succès. Ces pins renforçaient leur confiance en eux et leur permettaient ainsi de monter en grade. Ceux qui se démarquaient sur plusieurs saisons se voyaient confier des rôles de chefs d'équipe. « Je crois à la compétition pour le développement du leadership, déclara-t-il. Et je fais confiance aux femmes. Si nous regardons nos chefs d'équipe, la plupart sont des femmes, c'est aussi simple que ça. »

Frank Frølich n'écoutait que d'une oreille tandis qu'ils remontaient le chemin goudronné. Ils s'écartaient pour laisser passer des enfants avec des barbes à papa dans les mains et leurs parents fébriles sur les talons. « C'est une nouveauté. » Le Vestlandais désigna une tour au bout d'une longue file d'attente. Là-bas, on entendait des hurlements à

l'unisson lorsque la nouvelle machine secouait les visiteurs en faisant un circuit acrobatique. L'homme ramassa l'emballage d'une glace et le jeta dans une poubelle. Il nettoya les restes de la glace sur ses doigts avec un mouchoir. Frank Frølich marcha dans du pop-corn tombé d'un cornet en papier que son guide avait manqué. Des pigeons roucoulaient, du pop-corn dans le bec, s'écartèrent de leurs jambes.

L'homme reçut un coup de fil et répondit.

Ils s'arrêtèrent.

Frølich se détourna et regarda autour de lui. Un manège à nacelles tournait, les gens se cramponnaient dans les virages en hurlant. Un peu plus loin, un manège plus traditionnel tournait aussi dans un bruit de ferraille. Une clameur monta derrière les arbres lorsque la nouvelle attraction fit un tour supplémentaire. Les halètements des mécanismes pneumatiques, le claquement des wagons sur les rails des montagnes russes qui ralentissent pour presque s'arrêter avant de redégringoler dans de grands cris de joie, tout cela fit songer Frank Frølich à son enfance. Il humait les odeurs de frites, de sucre grillé et les petits nuages de parfum des jeunes mamans en promenade. Ces endroits-là ont la même atmosphère : Tivoli à Copenhague, Liseberg à Göteborg, Disneyland à Anaheim — il pouvait remonter les fils de sa mémoire jusqu'à la foire ambulante de son enfance, quand de longues rangées de camions et de remorques campaient devant le musée à Tøyen, avant que les autos tamponneuses et les stands divers soient installés. Une fois, avec Karl Anders, il avait passé une soirée à tirer sur des petits ours qui grimpaient sur des arbres et couraient entre des buissons dans un circuit rectangulaire. Ils avaient gagné une masse de nounours qu'ils avaient ensuite généreusement offert à la fille qui rechargeait les carabines à plombs. Frølich souriait encore en pensant à cet épisode lorsqu'ils se remirent en marche, son guide ayant terminé son appel téléphonique.

Un nouveau coup de vent frais lui fit lever les yeux. Le ciel s'était considérablement assombri au cours des dix dernières minutes.

D'autres bruits se faisaient entendre dans cette zone du parc, ici, les cris se mêlaient aux *ploufs*. Des éclaboussures zébraient le bitume comme des coups de fouet. Ils croisèrent ensuite une jeune fille en uniforme avec une queue-de-cheval et une visière sur le front. Elle fit une révérence pour les saluer. Au guichet de la « descente des bûches », deux adolescents vendaient les photos qui apparaissaient sur

les écrans de contrôle.

La fille à la queue-de-cheval releva les deux jeunes gens qui devaient parler au policier. Un des garçons était gros et sentait fortement le déodorant. Sa tête était aussi ronde qu'une boule de bowling et des taches de rousseur s'amassaient autour de la racine de son nez. L'autre était grand, mince et se tenait mal. Il avait les dents longues et un serre-tête évitait que sa chevelure blonde ne lui tombe dans les yeux.

Le Vestlandais montra les deux photos sur son ordinateur portable.

Les deux jeunes gens firent non de la tête quand ils les virent.

« Il est possible que la femme du premier cliché ait acheté les deux, dit Frølich. Ça aide ? »

Ils haussèrent les épaules.

Le Vestlandais se mit à réciter des chiffres. Tusenfryd recevait tant et tant de milliers de visiteurs chaque saison. Tant et tant de milliers de personnes prenaient quotidiennement la descente des bûches. Sur le nombre, tant et tant de centaines achetaient une photo chaque jour, « chaque jour, sans exception, précisa-t-il. Aussi, se souvenir d'un client en particulier, c'est tout bonnement impossible », affirma-t-il.

Frølich avait du mal à se contenir. Il songeait : merde, pourquoi penses-tu que je suis là, si ce genre de truc est impossible ?

Il dévisagea longuement les adolescents et fit une dernière tentative.

« Cette femme était d'une beauté nettement au-dessus de la moyenne et elle a acheté deux photos. »

Les deux garçons continuèrent de lui adresser un regard vide.

« Parfois, ça aide si on peut relier un moment à un événement spécifique. Il faut penser à quelque chose qui s'est passé ce jour-là. Par exemple, si vous avez acheté de nouveaux vêtements, si vous avez fait un match ou vu un film. Si vous parvenez à isoler cette journée, il est possible que cet épisode vous revienne brusquement. »

Ils se dévisagèrent puis secouèrent la tête.

Un coup de tonnerre fit tressaillir le Vestlandais.

Il se mit à tomber des cordes. Les gens couraient se mettre à couvert. Plus personne ne regardait les photos prises sur l'attraction. Une femme âgée passa en hâte avec un journal plié sur la tête pour se protéger. La pluie se mit à ruisseler sur la colline. Bientôt, il n'y eut plus un chat. La fille à la queue-de-cheval s'intéressa aux photos sur

l'ordinateur.

« Je sais qui c'est », dit-elle en désignant l'homme seul dans le canoë.

Frank Frølich se tourna vers elle.

Elle fit oui de la tête.

« C'est un bibliothécaire. Il travaille à la bibliothèque Deichman. »

Le garçon au serre-tête n'appréciait absolument pas d'être ridiculisé par une fille.

« Comment toi tu peux savoir qui est ce type ? Tu travailles pas là-bas !

— Non, répliqua-t-elle. Je suis étudiante, et si jamais tu te sers de ta tête, tu le seras peut-être aussi un jour. »

La fille à la queue-de-cheval se tut en voyant que tout le monde l'observait. Elle les regarda tous d'un air inquiet, puis posa les yeux sur Frølich. « Je vais souvent étudier à la bibliothèque Deichman, et le type de la photo lui ressemble beaucoup. »

« Sivert Almeli, dit Frølich.

— Comment as-tu trouvé ça ? demanda Gunnarstranda, dubitatif.

— C'est lui qui est sur la photo. Il est bibliothécaire à la Deichman et il est en arrêt maladie. Il n'a pas donné de raison à cet arrêt. Il a dit qu'il serait absent pendant trois jours, puis que cela dépendrait du médecin.

— Tu as parlé à son chef ?

— Non, à une collègue. Elle dit qu'il travaille là depuis plus longtemps qu'elle, plusieurs décennies. À vrai dire, c'est une sorte d'institution à la bibliothèque. C'est un type tout à fait agréable et normal, mais il est assez réservé. Il participe rarement aux repas de Noël et aux activités de ce genre. À la bibliothèque, personne n'a entendu parler de Veronika Undset, et personne ne l'a reconnue sur la photo, mais je crois savoir quelle relation il y a entre eux.

— Ah bon », dit Gunnarstranda qui changea son portable de main. Il se trouvait dans l'appartement de Veronika Undset, en train de fouiller dans des cartons de sous-vêtements. Sur le lit, il y avait des tas de culottes, bas, collants, soutiens-gorge... « Pourquoi n'as-tu pas parlé à ce type ?

— J'ai une bonne raison, répondit Frølich. Où es-tu ?

— Là où nous nous sommes quittés. Je suis toujours dans son appartement.

— C'est bien ce que je pensais. Tu peux être le premier à parler à Almeli, dit Frølich en souriant. C'est le voisin de Veronika. Il habite au numéro 18. »

Gunnarstranda trouva la sonnette d'Almeli et appuya sur le bouton. Il attendit, les mains dans les poches. Visiblement, il n'y avait personne. Il sonna à nouveau. Ses doigts trouvèrent quelque chose dans la poche gauche. La vis de Tove, toujours attachée au fil à coudre. Le pendule.

Il appuya une troisième fois, mais le haut-parleur à côté des sonnettes resta désespérément muet. Il appuya alors sur une des sonnettes du rez-de-chaussée.

« Oui ? fit une voix de femme, un peu chevrotante, signe de l'inquiétude qui fait trembler les cordes vocales des petits retraités.

— C'est la police. »

Elle attendait sur le palier et s'appuyait sur un déambulateur. Boucles grises et permanentées, visage ridé, environ quatre-vingts ans. Chemisier blanc et pantalon gris.

« C'est pour quoi ? demanda-t-elle d'un ton agité.

— Désolé, dit Gunnarstranda d'une voix sympathique. J'ai dû me tromper de bouton. Je voulais voir Almeli, au troisième. »

Elle fit un « pfft ! » indigné, repoussa le déambulateur et rentra d'un pas mal assuré dans son appartement.

Gunnarstranda grimpa les marches, une à une. Les immeubles des HLM d'Oslo de plus de trois étages sans ascenseur étaient une engeance ! Il avait du mal à respirer. Le médecin avait raison. Ses poumons ne s'arrangeaient pas, même s'il avait cessé de fumer. Il prit son temps, se reposa, mais soufflait comme une forge lorsqu'il trouva la bonne porte. La plaque était noire avec des lettres blanches. *Sivert Almeli*.

La sonnette résonna comme un téléphone des années soixante. Personne n'ouvrit. Un courant d'air dans la cage d'escalier causa un petit mouvement. La porte d'Almeli s'entrouvrit légèrement. Elle n'était pas fermée à clef.

Allait-il entrer ? C'était tentant. Il regarda par-dessus son épaule. Personne ne le verrait : la porte du voisin d'en face n'avait pas de judas. Tout était silencieux.

Gunnarstranda ne put se retenir. Il tira la porte vers lui.

Il jeta un coup d'œil dans l'entrée.

« Almeli ? »

Silence complet.

« Je suis de la police. J'ai quelques questions. »

Silence total. Mais n'était-ce pas un bruit, là-bas ?

Il franchit le seuil en hésitant. Ferma la porte derrière lui.

Un portemanteau trônait dans l'entrée, mais pas un seul vêtement n'y était accroché. Pas de chaussures par terre, pas un tableau au mur. Trois portes closes, bien repoussantes. Il leva la main pour ouvrir mais s'arrêta dans son geste dès qu'il entendit quelque chose.

D'où cela venait-il ?

Il frappa à la porte la plus proche.

« Y a quelqu'un ? »

Pas de réaction. Il tendit l'oreille.

Oui, il y *avait bien* un bruit.

Il frappa à nouveau.

Pas de réaction.

Il ouvrit la porte. Elle donnait sur une salle de bains vide. Une baignoire blanche ancienne et un lavabo du même genre. Une brosse à dents dans un verre sur la tablette du miroir.

Il se retourna, passa dans la cuisine. Il jeta un œil à l'intérieur. Tout aussi vide. La décoration et l'aménagement étaient d'origine. Placards aux portes coulissantes et vidoir démodé. Plan de travail propre, évier récuré, table nettoyée — pas même un grain de sel ne traînait.

Le bruit venait sans doute de la pièce derrière la troisième porte.

Il leva la main, appuya sur la poignée et ouvrit doucement la porte. La pièce semblait abandonnée.

« Y a quelqu'un ? »

Pas de réaction.

Gunnarstranda franchit le seuil, s'immobilisa et regarda autour de lui. L'appartement était en tout point identique à celui de Veronika Undset — mais inversé. Un lit étroit dans l'alcôve. À côté du lit, une table de chevet avec un petit réveil à pile.

Sur le mur d'en face, une télé. Un fauteuil et un bureau sur lequel était posé un ordinateur portable. C'était tout.

« Y a quelqu'un ? »

Pas la moindre réponse. Il commença à se sentir bête. Il alla à la fenêtre, trouva celle de l'appartement de Veronika Undset. On voyait à l'intérieur. Gunnarstranda distingua un bout du plancher et l'écran de la télé. En se baissant, il aperçut le lit dans l'alcôve.

Soudain, un frisson lui parcourut le dos. Il avait la nette impression

de ne pas être seul. Quelqu'un se tenait derrière lui.

Ses poils se dressaient sur sa nuque quand il se retourna, très lentement.

La pièce était toujours aussi vide.

Il reprit son souffle. Il n'avait jamais eu autant envie d'une cigarette. Il se mit à transpirer. Son regard se voila, l'air tremblait. Il fouilla dans sa poche à la recherche d'une Nicorette, et se mit à la mâcher.

Il trifouilla le pendule de Tove. Il tint le fil entre l'index et le majeur, et agita le pendule jusqu'à ce que le fil s'enroule autour de ses doigts. Puis il dégagea la vis et recommença.

Cet appartement est vide, se dit-il. Comme la porte d'entrée n'était pas fermée à clef, Almeli avait dû sans doute s'absenter pour peu de temps.

Il s'assit dans le fauteuil sans réfléchir. Il avait encore chaud. Est-ce que ses mains tremblaient ? Il prit le pendule pour voir, le tint entre le pouce et l'index jusqu'à ce que la vis soit immobile. Pas de tremblement. Satisfait, il se demanda, pour plaisanter : *est-ce qu'Almeli est chez lui ?*

À sa grande surprise, le pendule se mit à remuer, d'avant en arrière, en direction de la fenêtre qui donnait au nord.

Gunnarstranda arrêta la vis. OK, le pendule parlait. Mais qu'avait-il dit ?

Suis-je dans l'appartement d'Almeli ? se demanda-t-il.

Le pendule se mit à osciller, mais dans la direction opposée, est-ouest cette fois-ci.

Incrédule, Gunnarstranda inspira et posa le pendule sur ses genoux. Cela l'agaçait qu'il ait remué dans deux directions différentes. Cela donnait l'impression que le pendule avait donné deux réponses différentes, et qu'il maîtrisait la situation. Almeli n'était pas chez lui. Et lui, Gunnarstranda, il n'avait pas besoin d'une vis pour le savoir.

Pourtant, il ne comprenait pas comment il était possible que la vis se mette à osciller d'elle-même et donne deux réponses différentes. Le pendule avait raison, d'ailleurs. Il était là, Almeli non. Mais c'était certainement son inconscient qui se manifestait. Les mouvements étaient sans doute une sorte d'autoprédiction, quelque chose qu'il ne contrôlait pas. Oui, c'était certainement son inconscient qui faisait démarrer le mouvement dans le doigt qui tenait le fil, sans qu'il ne

s'en rende compte.

D'un autre côté... Cela devait être possible de contrôler l'inconscient pour ça.

Il attendit patiemment que le pendule soit parfaitement immobile. *Une question pour contrôler.* Pour finir, il ne put se retenir. Il tint le pendule et demanda : *suis-je seul dans l'appartement ?*

Le pendule bougea, comme la première fois. Si cette vis avait raison, il *n'était pas* seul.

Dès que cette idée lui vint à l'esprit, la même impression revint aussi. C'était comme si l'air tremblait dans l'appartement. Il eut un frisson dans le dos et des sueurs froides.

Ce n'est pas possible, se dit-il. Je suis seul ici.

Il nota que son regard était braqué sur le placard de l'alcôve. Trois portes fermées.

Il se leva sans un bruit. Rangea le pendule dans sa poche. Il resta immobile de longues secondes avant de se décider. S'approcha du placard à pas lents. S'arrêta devant la porte du milieu.

Il leva la main. Hésita.

Pour finir, il tira doucement sur la poignée. Il ouvrit lentement. Les gonds grincèrent.

Il découvrit une rangée de vestes sur des cintres.

Seigneur, songea-t-il, c'est ridicule.

Il referma.

Il se retourna brusquement.

Il manquait d'air, comme s'il était resté trop longtemps dans le sauna. Il fallait qu'il parte. Il sortit rapidement de l'appartement.

Sur le palier, il haletait.

Que s'était-il passé ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il vérifia la porte. Elle n'était pas fermée à clef, exactement comme Almeli l'avait laissée. Ce dernier s'attendait à la trouver ainsi à son retour.

Gunnarstranda descendit lentement l'escalier. Il s'arrêta devant la porte de la femme au déambulateur. Il sonna. On aurait cru entendre une cloche d'église carillonner au loin.

La plaque était similaire à celle du troisième, noire, rectangulaire et avec des lettres blanches. *Solfrid Reine.*

Il l'entendit avancer avec peine avec son déambulateur. Le judas fut occulté. Elle entrouvrit.

« Almeli ? C'est le monsieur du troisième, un peu bizarre, n'est-ce pas ? Non, je ne sais vraiment pas. »

Elle mettait un accent tonique sur la fin de chaque mot, et s'exprimait d'un ton mélodieux et châtié.

« Vous êtes de Trondhjem », dit Gunnarstranda, en faisant attention au vouvoiement.

Le visage ridé s'ouvrit avec un grand sourire. Les yeux se plissèrent de joie.

« Comment avez-vous deviné ?

— Ma femme a grandi à Rosenborg.

— Vraiment ? Comme s'appelle-t-elle ?

— Elle est morte. » Gunnarstranda regrettait son offensive de charme et voulait revenir à l'affaire. « Vous êtes sûre ? Vous n'avez pas vu Almeli aujourd'hui ? »

Mme Reine était désormais la gentillesse incarnée.

« Vous savez, c'est peut-être son jour de lessive. C'est possible, puisque la porte n'était pas fermée à clef. Si c'est le cas, déclara-t-elle en levant l'index, il est sûrement à la cave, Attendez, je vais vérifier sur la liste. » Elle se retourna et poussa le déambulateur devant elle dans l'appartement. Elle revint avec une feuille à la main. Oui, c'était bien le jour de lessive d'Almeli, à la cave.

« Pourrais-je emprunter votre clef ?

— Mais bien entendu. » Elle sourit à nouveau. « Je suis vraiment navrée, je suis trop directe, je le sais pourtant. Je n'avais aucune intention de vous poser des questions indiscretes.

— Il n'y a pas de mal. » Gunnarstranda commençait presque à la trouver sympathique.

« Voilà, mais ne faites pas de bêtises », plaisanta-t-elle en lui tendant la clef avec un clin d'œil.

Il attendit qu'elle s'enferme chez elle puis il descendit l'escalier de la cave à pas vifs. Il ouvrit la porte et vit un long couloir plongé dans l'obscurité. Au bout, un abri, éclairé.

Sa main chercha l'interrupteur à tâtons le long du mur pendant qu'il regardait dans le noir. La sensation déjà éprouvée dans l'appartement d'Almeli réapparut soudain, une sorte de tremblement. Quelque chose qui faisait qu'il n'avait pas envie de rester là.

Sa main trouva l'interrupteur et il se dit : *tu es dans un HLM d'Oslo.*

Des gamins jouent ici chaque jour, il faut que tu te ressaisisses.

Il tourna le bouton, les tubes au plafond s'allumèrent un à un.

Des deux côtés du couloir, il y avait des caves fermées par des cadenas. Il tendit l'oreille pour entendre le bruit des machines à laver.

Il n'entendit rien, si ce n'est le claquement d'un néon qui refusait de s'allumer.

Il déglutit et avança dans le couloir, en rechignant. Il passa à côté des caves et s'approcha d'une ouverture. Brusquement, il eut l'impression que quelqu'un le guettait. Il s'arrêta. Jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne.

Il regarda devant lui. Les portes en acier de l'abri étaient ouvertes en grand au bout du couloir. La buanderie devait se trouver là. Il inspira un grand coup et se ressaisit. Il fit deux pas. Ses jambes se figèrent. Il tourna lentement la tête vers le passage latéral plongé dans le noir. Il eut le sentiment que *ce n'était pas* une pièce sombre qu'il contemplait. Non, c'était de la fumée noire qui jaillissait, elle enveloppait la chose qui le suivait depuis l'instant où il était entré dans cet immeuble. Il recula contre la cloison et attendit. Son visage était trempé de sueur, il scruta le noir jusqu'à ce que ses yeux s'habituent. Il finit par discerner les contours du couloir, qui était totalement vide. Pourtant, l'impression ne disparut pas. Une fois encore, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne. Il se força à avancer. Sa chemise lui collait dans le dos. Il fut obligé de s'arrêter pour regarder derrière lui. Toujours personne.

Enfin, il tituba dans l'abri éclairé, aux murs en béton peints en blanc et au sol vert.

Deux machines à laver et deux sèche-linge étaient placés le long des murs. L'eau coulait d'un robinet à côté d'une des machines, en un filet bien net, jusqu'au trou de vidange au milieu de la pièce.

Il ferma le robinet et le silence se fit.

Le hublot d'un des sèche-linge était ouvert. Gunnarstranda toucha le linge dans le tambour. Il était humide. Quelqu'un l'avait mis dans la machine sans refermer le hublot.

C'est à cet instant qu'il flaira une odeur qu'il avait sentie de nombreuses fois.

Il se retourna brusquement, recula d'un pas et glissa dans la flaque qui s'étalait, il faillit tomber mais parvint à retrouver l'équilibre. Il ne s'était pas trompé. Le sol était rouge autour de la seconde machine à

laver, et la tache rouge s'étalait lentement.

Gunnarstranda prit son portable dans sa poche. Ses doigts tremblaient tellement qu'il faillit le laisser tomber. Son regard se voila tandis qu'il composait le numéro. Il dut s'appuyer contre le mur pour que le téléphone ne tremble plus.

Il aperçut alors le corps derrière la machine, par terre. L'homme gisait là, les jambes repliées sous lui, la poitrine et le visage contre le sol. L'entaille dans le cou faisait pencher la tête selon un angle tout à fait impossible. La quantité de sang et la pâleur de la peau étaient sans équivoque.

Deux sonneries de portable à son oreille.

« Frølich ? J'ai besoin d'un back-up. Almeli a été tué et je pense que le meurtrier est encore dans les parages. »

Gunnarstranda s'écarta lentement du cadavre. Il l'observa, immobile, pendant quelques secondes. Les contours des portes se firent flous.

L'instant d'après, sorti de la pièce, il s'arrêta en redécouvrant le long couloir. Où l'homme pouvait-il se cacher ?

Il fallait qu'il sorte. Il emprunta le même chemin. Son dos le brûlait. Personne n'était derrière lui. Le couloir obscur s'approchait. Ses pas ralentirent. Il chercha son souffle, s'immobilisa. Il se dit : *il n'y a personne !*

Il serra les dents, passa devant le trou noir et continua. Il ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule.

Il poussa brutalement la porte du palier, monta l'escalier quatre à quatre. Au moment où il passait devant l'appartement de la dame de Trondhjem, cette dernière ouvrit et cria après lui :

« Mais enfin, monsieur, la clef ! »

Il ne pouvait pas gaspiller son énergie avec elle. Il se dépêcha.

Il se hissait à l'aide de la rampe. Il restait deux étages. Mais où était passée la cavalerie ?

Il s'arrêta sur le palier pourvu d'une fenêtre. Il haletait. Il regarda dehors.

La première voiture de patrouille arrivait. Il continua de monter. Avec sa carte de police à la main, il cogna à la porte. Tira sur la poignée. Rien ne bougea ! Elle était verrouillée.

Pourtant, il avait quitté l'appartement sans fermer à clef. Il y avait toute une colère accumulée dans le flot de jurons et d'insultes que

Gunnarstranda déversa sur la porte. Il n'était pas furieux que son corps soit en mauvaise condition, mais parce que ce satané pendule avait eu raison. Il n'était pas seul. Il y avait eu quelqu'un dans l'appartement, quelqu'un qui avait verrouillé en partant.

Ça grouillait de voitures devant l'immeuble et l'entrée était barrée par une rubalise. Une technicienne en combinaison bleue avec POLITI en lettres blanches dans le dos prenait des objets dans le coffre d'un véhicule. Frølich échangea quelques mots avec elle, retourna vers l'immeuble et disparut sous l'auvent qui couvrait l'entrée.

Gunnarstranda se détourna de la fenêtre. Il s'assit dans le fauteuil. Il observa le technicien qui était à genoux pour regarder sous le lit. « Il n'y a rien, dit Gunnarstranda. Je le vois d'ici. »

Le technicien se releva et continua ses recherches.

Il entendit enfin les pas lourds de Frølich dans l'escalier.

Frølich était essoufflé.

« J'ai parlé à des voisins, expliqua-t-il.

— Qui ?

— La dame à qui tu as emprunté la clef et une jeune fille qui habite l'étage au-dessus. Une étudiante en biologie qui suit un cours d'espagnol intensif et qui bâche toute la journée. Elle a entendu Almeli discuter dans l'escalier avec une autre personne. Il descendait. L'heure peut coller.

— Homme ou femme ?

— Elle ne sait pas. Elle connaît la voix d'Almeli et a supposé qu'il parlait à quelqu'un. En plus, le bruit des pas indiquait la présence de deux personnes. Mme Reine dit avoir vu une voiture filer à toute allure, ajouta Frølich. Sa voisine, Elise Andersen, confirme qu'une voiture noire est partie sur les chapeaux de roue. Et cela colle avec le moment où tu étais à la cave.

— La voiture a filé pendant que j'étais à la cave ? »

Frank Frølich fit oui de la tête.

« C'est une question de secondes, dit Gunnarstranda avec un soupir. Un signallement du conducteur ?

— Non.

— L'étudiante ? »

Frølich secoua la tête.

« Elle a entendu le crissement des pneus, elle a levé le nez de son manuel et elle a aperçu une voiture noire. »

Gunnarstranda, toujours dans le fauteuil, regardait le bureau contre le mur.

« Quelqu'un a sûrement vu le chauffeur, il n'y a qu'à poser des questions dans le coin. »

Soudain, Gunnarstranda s'écria :

« Bård ! »

Le technicien dans l'alcôve se retourna.

« As-tu déplacé des choses par ici ? »

L'homme en combinaison fit non de la tête.

« Il y avait un ordinateur portable sur cette table. Un Mac blanc. Il a disparu. »

Le technicien et Frølich se dévisagèrent. Puis ils regardèrent Gunnarstranda, qui dit :

« La porte était ouverte quand je suis arrivé et je l'ai laissée ouverte. Quand je suis revenu, elle était verrouillée. Quelqu'un... »

Le technicien, qui avait ouvert un des placards dans l'alcôve pendant que parlait Gunnarstranda, leur fit signe.

« Venez voir », dit-il avec un sourire.

Il pointa le doigt vers la penderie. Quelqu'un était entré là, c'était manifeste. Derrière la porte, des vêtements avaient été poussés et des paires de chaussures avaient été piétinées.

Gunnarstranda fixait le placard.

« La porte droite », murmura-t-il.

Frølich en était bouche bée :

« C'est pas possible ! Il était caché là-dedans pendant que tu étais dans l'appartement ! »

Frølich et le technicien observèrent à nouveau Gunnarstranda, qui semblait perdu dans ses pensées.

« C'est tout bonnement impossible », répéta Frølich, découragé.

Gunnarstranda regardait toujours fixement devant lui.

« Ça va ? » demanda Frølich.

Gunnarstranda leva l'index et demanda :

« Bård, qu'est-ce que c'est, là ? »

L'homme en combinaison blanche se retourna. Il se mit sur la pointe des pieds et attrapa un objet blanc avec un câble, posé sur la plus haute des étagères. Il le montra.

« Un disque dur externe. »

Ils se dévisagèrent. Gunnarstranda soupira.

« La personne qui s'est cachée dans le placard a fauché l'ordinateur, mais elle n'a pas tout pris. Ensuite, nous avons besoin qu'on identifie le corps dans la buanderie. Est-on sûr qu'il s'agit d'Almeli ? »

Frølich haussa les épaules.

« Si le corps est celui d'une personne qui n'habitait pas ici, Almeli est peut-être le meurtrier que nous cherchons, n'est-ce pas ? »

Frølich et le technicien se dévisagèrent une nouvelle fois. Sans protester.

Sept heures du soir approchaient. Frølich avala deux craque-pains tandis que la présentatrice météo de TV2 annonçait que les journées suivantes seraient encore chaudes, avec des nuits au-dessus de 20° C. Il était en sueur après une longue journée de boulot et il fila sous la douche. Malgré la chaleur ambiante, il évita le jet d'eau froide. Il venait de se laver les cheveux quand on sonna à la porte. Il se drapa dans une serviette, passa dans l'entrée et décrocha l'interphone.

Une voix de femme lui répondit :

« C'est toi Frølich, le policier ? »

— Oui.

— C'est au sujet d'Andreas Langeland. »

Il appuya sur le bouton d'ouverture, retourna en vitesse à la salle de bains, enfila un jeans et un maillot de corps. Il réussit à s'essuyer la tête à peu près, mais pas à se peigner avant un nouveau coup de sonnette.

La femme en face de lui portait un pantalon et une veste en lin noir. Elle avait tout juste la quarantaine, une épaisse chevelure blonde, des petites lunettes avec une monture d'un rouge éclatant.

Il inclina la tête sur le côté, la mine interrogatrice.

« Naturellement, j'aurais dû appeler avant de venir, dit-elle. Je m'appelle Iselin Grav. »

Il ouvrit la porte.

« Désolé, j'étais sous la douche. »

Elle entra. Ses chaussures rouge vif étaient assorties à ses lunettes. Ses cheveux blonds étaient maintenus en un chignon par une énorme pince.

« Je ne prendrai rien, dit-elle en le voyant se mettre à nettoyer la table. C'est une visite tout à fait informelle. »

Il arrêta donc sa tentative de rangement.

« J'ai eu ton nom par Andreas, dit-elle. Il m'a appelé hier soir. »

Frølich se posa sur le canapé, indiqua le fauteuil.

« Et quelle relation...

— Entre Andreas et moi ? » Elle s'assit. « Je travaille pour les services sociaux des écoles, au sein du service psychopédagogique. Nous travaillons avec des élèves qui, pour des motifs divers, ont besoin d'un suivi, parce qu'ils ont des difficultés d'apprentissage spécifiques ou des problèmes psychosociaux. Andreas est majeur et en a terminé avec tout ce qui est lié à la scolarité depuis un an, mais il a été suivi par nos services depuis le moment où il est entré à l'école primaire jusqu'à ce qu'il sorte du secondaire. Je ne donnerai pas de détails, mais je dirai simplement que c'était lié à sa situation familiale. »

Iselin Grav parlait le regard baissé, les lunettes sur le nez, comme si elle lisait un manuscrit pendant une répétition. Quand elle reprit son souffle, Frølich saisit sa chance.

« Ils sont deux frères, Mattis et Andreas ?

— Oui, mais ils n'ont pas le même père. Mattis a eu de meilleures chances qu'Andreas, mais il a eu une influence malheureuse sur son frère. Je le répète, je ne te détaillerai pas ce qui s'est passé, d'ailleurs, je suis tenue au secret médical. Cependant, j'ai travaillé avec Andreas pendant plusieurs années, et je sais qu'il a une certaine confiance en moi. Il n'y a pas beaucoup d'adultes en qui Andreas a confiance. Alors... »

Elle leva les yeux, cherchant le mot juste.

« Hier, il m'a appelée, et il avait l'air assez agité. Et le simple fait qu'il ait téléphoné est en soi un signal surprenant. Cela signifie que... Nous y reviendrons. Il dit que la police — toi — croit qu'il a tué une femme. »

Elle se tut et regarda Frølich dans les yeux.

Il soutint son regard.

Iselin Grav baissa le sien.

Il demanda :

« Pourquoi es-tu venue me voir ?

— Il faut que tu comprennes », dit-elle en se levant, inquiète. Elle alla à la fenêtre, y resta, tournant le dos à Frølich. « Cette relation entre Andreas et moi, cette confiance, il a fallu des années de travail pour l'établir. Je ne suis plus Andreas, et j'essaie autant que possible

de ne pas avoir de contact d'ordre privé avec des patients. Mais quand il m'appelle et qu'il est désespéré, il ne serait pas juste ni éthique de le repousser. »

Elle se retourna, mit les mains dans les poches et observa Frølich, sur la réserve.

Le policier réfléchit. Elle avait pu donner de bons conseils au jeune homme, mais elle n'était pas obligée de venir le trouver, lui qui enquêtait sur une affaire dans laquelle ce même garçon était témoin. Était-elle venue à la pêche aux infos ? Il choisit ses mots avec soin :

« Le mot meurtre n'a jamais été mentionné, dit-il. On a posé à Andreas quelques questions simples sur des points concrets, et il est établi qu'il ment. On lui a démontré qu'il mentait. »

Elle ne bougea pas, mais son regard se fit fuyant derrière ses lunettes.

« Oui ? » demanda-t-il, tout en sentant combien son ton était dur et cassant.

« Nous avons investi beaucoup de temps et de moyens sur Andreas. Son histoire est tragique. Tu te demandes pourquoi je suis là et ce que je veux, je le comprends bien. Disons... Disons que je viens partager ma préoccupation. Au téléphone, hier, Andreas a donné des signaux alarmants. Je ne l'ai jamais vu comme ça, aussi paniqué. Je crois qu'Andreas est soumis à une pression violente.

— Une pression ?

— Oui, une pression. Comme il est question de meurtre, je suis très inquiète, et ce que tu racontes ne me rassure pas du tout. »

Elle ôta ses lunettes et le regarda. Sans les barres rouges juste au-dessus du nez, son visage paraissait plus humain et même assez fascinant. Sa lèvre supérieure était très légèrement enflée, ce qui conférait à la bouche un caractère affirmé et sensuel. Une longue mèche blonde s'était échappée de la pince. Elle la ramena derrière son oreille. Une main fine, de longs doigts, les ongles courts. Pas d'alliance.

« Il est facile d'entraîner Andreas. Il veut satisfaire les attentes des autres, être accepté par ceux qu'il admire. C'est sur ce plan-là que ça se passe. Son problème, pendant toutes ces années, a été de choisir de mauvais modèles. Dès qu'il se passe quelque chose qu'Andreas n'a ni prévu ni planifié, tu peux parier que c'est sur lui que ça va retomber. Je ne l'ai jamais vu aussi secoué qu'hier. Je suis inquiète, Frølich, très

inquiète. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose hier ? Est-ce que la police lui a fait quelque chose ? »

Frølich secoua la tête.

« Pas hier, du moins pas que je sache. »

Elle resta plantée là sans ajouter un mot.

« Iselin, dit doucement Frank Frølich, si tu as une influence positive sur Andreas...

— Tu ne comprends pas, coupa-t-elle.

— Mais j'entends bien ta préoccupation, poursuivit-il imperturbable. Par contre, *mon* souci, c'est une jeune Africaine, pauvre, qui est totalement étrangère, et qui a disparu. Je crois qu'Andreas a quelque chose à voir avec cette disparition, et ce que tu dis ne fait que renforcer mes soupçons. Le mieux à faire, si tu lui téléphones ou si tu lui parles, c'est de lui conseiller d'être sincère. S'il n'a rien sur la conscience, pour employer un cliché, il n'a rien à craindre et aucune raison de mentir. Il faut que la vérité sorte. Il faut qu'il dise ce qu'il sait sur cette fille disparue. »

Elle s'adossa contre le mur, sans rien dire.

« Désolé, finit-elle par dire lorsque le silence se fit pesant. Je réfléchis.

— De toute façon, il faut que je lui reparle. D'après ce que tu me dis, ça a l'air important de le faire. »

Elle acquiesça, l'air pensif.

« Le fait qu'il a appelé hier me fait penser qu'il s'est passé quelque chose — hier. »

Elle inspira profondément et regarda sa montre.

Il l'accompagna à la porte. Iselin Grav attendit l'ascenseur en lui tournant le dos. C'est là qu'il remarqua sa silhouette pour la première fois. Ses formes.

L'ascenseur arriva.

Elle ouvrit la porte et se tourna vers lui.

« Je ne pense pas qu'elle soit morte », dit-elle.

La porte se referma derrière elle.

Frølich se demanda quel était le but précis de sa visite.

Il retourna à la fenêtre. Iselin Grav sortit peu après. Cheveux blonds, vêtements noirs et chaussures rouges. Elle s'installa au volant d'un cabriolet Saab. En tout cas, elle avait de l'allure — une blonde en décapotable.

Quand elle s'éloigna, il se retourna vers le salon. Et la première chose qu'il vit, ce fut les lunettes à la monture rouge. Elle les avait oubliées.

Il les posa sur l'étagère, à côté de la boîte de bière.

Songeur, les mains dans les poches, il resta un moment à contempler les deux objets.

Le soleil qui filtrait à travers la fenêtre rendait difficile la lecture à l'écran de l'ordinateur. Gunnarstranda tira le rideau. Son portable sonna, un message de Tove. Elle voulait savoir quelle version de *Come Rain or Come Shine* il préférerait. Mais quelle était donc cette question ? Il existait des tombereaux de versions qui se surpassaient l'une l'autre — Sarah Vaughan, Art Blakey, Ella, Chet, Bobby Hatfield, Ray Charles, Judy Garland, et même celle de Mercer, l'auteur de la chanson. Tout en réfléchissant, il se souvint des paroles. Là, il comprit le vrai sens du message et il ferma les yeux avec un sourire gêné.

Ce genre de messages, c'était la manière qu'avait Tove de le titiller. Grâce à eux, Gunnarstranda se réjouissait en songeant aux moments après le boulot. Il lui avait fallu du temps pour en arriver là. Pendant longtemps, Gunnarstranda n'avait pas compris comment les gens supportaient de rester chez eux sans avoir rien à faire. Il ne se rappelait plus quand il avait changé d'avis. En revanche, il savait pourquoi. Avec peine, il tapa minutieusement sa réponse : *la tienne*. Elle devrait interpréter le reste toute seule.

« Gunnarstranda ? »

Le commissaire principal laissa tomber le téléphone comme si on venait de le surprendre en train de le voler.

Lena Stigersand était sur le seuil.

« Oui ? »

— De plus en plus souvent, ces affaires ne sont plus que des questions de photos et d'images », dit-elle en entrant sans attendre. Elle tenait un ordinateur portable et le posa sur son bureau. L'écran affichait une photo floue de Veronika Undset, vue à travers une fenêtre, et prise du dessus.

Gunnarstranda sursauta. Il n'avait jamais vu Veronika Undset vivante. Découvrir ainsi cette femme dans une situation aussi intime,

c'était comme s'il l'espionnait.

Il leva les yeux vers Lena avec un sourire forcé.

Elle cliqua sur l'écran.

Nouvelle photo. Zoom. Le croisillon de la fenêtre n'était qu'une ombre noire. Veronika Undset était assise sur le bord de son lit, en train de défaire son soutien-gorge. Photo suivante : Veronika Undset enfilant sa chemise de nuit.

« J'ai chargé le disque dur que nous avons trouvé dans l'appartement de Sivert Almeli, dit Lena. Il contient un peu plus de sept cents clichés. Pour la première moitié, il s'agit de nature, de fleurs à Nordmarka, de bateaux dans les îles du fjord d'Oslo, de couchers de soleil sur le fort d'Akershus et ce genre de trucs. L'autre moitié, ce sont des photos de Veronika Undset, des trucs de paparazzi, car dans la plupart des cas elle est dans des situations comme celle-ci, mais on la trouve aussi en train de manger, de lire un livre, de sortir de quelque part, de marcher. »

Gunnarstranda tendit le bras et tâtonna sur le clavier.

« Là », dit poliment Lena Stigersand.

Il appuya sur la souris tactile. Nouvelle photo : Veronika Undset marche sur un trottoir. Ensuite : Veronika Undset, perdue dans ses pensées sur le quai du métro. Puis : gros plan. Portrait de profil. Regard baissé. Motif flou dans les coins et les bords.

« Des vraies œuvres d'art, marmonna Gunnarstranda. Tu crois qu'elle sait qu'on la mitraille ? »

Lena Stigersand fit non de la tête.

« Ça relève de la psychiatrie. *Voyeur*, ça ne suffit pas. *Stalker*, "à l'affût", c'est mieux. Il en a pris dans tous les endroits imaginables, devant la fontaine de Spikersuppa, et même à Nordmarka.

— Et elle n'en savait rien ?

— Toutes celles que l'on appellera *intimes* ont été prises à travers la fenêtre. Il l'espionnait. Mais il la suivait aussi de près. À mon avis, il est assez improbable qu'elle n'ait pas eu conscience qu'il la filait. Je parie qu'elle savait qu'il y avait un *stalker*.

— Elle avait une photo de lui, un de ces trucs pris à une attraction de Tusenfryd.

— Donc, elle avait compris ce qu'il fabriquait, dit Lena avec un sourire en coin. »

Gunnarstranda se tassa dans son siège, l'air pensif :

« Elle a pu porter plainte contre lui.

— Une plainte de ce genre serait classée avant même qu'elle sorte du poste, répondit Lena. Tant qu'il n'a pas usé de violence ou tant qu'il ne l'a pas menacée...

— Mais on pourrait trouver quelque chose... »

Lena fit une moue dubitative.

« Ceux qui l'auraient interrogée auraient demandé des exemples de menaces concrètes, et il lui aurait été impossible d'en produire. Elle aurait été obligée de prendre gentiment la porte sans déposer sa plainte, en se disant seulement que, aux prochaines élections, elle voterait pour l'extrême droite. »

Gunnarstranda sourit.

« Bravo, Lena, tu es bien partie. Continue comme ça, et tu seras bientôt le chef ici.

— Je vérifierai quand même », dit-elle en continuant de fixer l'ordinateur.

Il observa l'écran.

« Avons-nous retrouvé l'appareil ? »

Elle secoua la tête.

« Nous n'avons trouvé ni appareil ni ordinateur. Et encore moins de carte mémoire. Tout indique que le meurtrier cherchait des photos.

— Il est possible qu'Almeli ait pris le meurtrier de Veronika — par hasard —, un jour où il s'intéressait à elle », dit Gunnarstranda.

Lena eut un sourire en coin.

« On dirait que nous pensons la même chose. »

Gunnarstranda se frotta le menton.

« Le meurtrier connaissait peut-être à la fois Veronika et Almeli. »

Lena haussa les épaules.

« Ces clichés viennent du disque dur externe que la personne en cause n'a pas trouvé ou réussi à emporter. La photo qu'elle cherchait peut se trouver dans ce groupe, ou dans l'appareil ou dans l'ordinateur. Mais je voulais te montrer une série un peu particulière. »

Elle tira l'ordinateur vers elle et cliqua sur l'écran. « Voilà... » Le sujet était un homme en train de traverser une rue. L'homme avait la quarantaine, cheveux courts, et une barbe courte qui ne lui allait pas. Ses cheveux commençaient à grisonner. Il portait un blouson et un jeans noir. La photo suivante montrait le même homme montant dans une voiture noire. La troisième montrait la voiture qui s'éloignait.

« Trois photos qui diffèrent de toutes les autres, dit Lena Stigersand. Les autres montrent toutes Veronika Undset, ou bien ce sont des photos de nature. En revanche, ces trois-là ont été prises en espionnant cet homme. Et il y a un truc qui est vraiment particulier.

— Quoi donc ?

— Elles ont été chargées dans le disque dur le lendemain du jour où l'on a trouvé le corps de Veronika. Le jour même où Almeli s'est mis en arrêt maladie.

— *Il n'était pas malade*, il est sorti faire des clichés, dit Gunnarstranda en se tassant dans son siège. Laisse-moi regarder ce type encore une fois. »

L'homme marchait sans savoir qu'il était photographié. On devinait une ombre derrière son pied.

« Pourquoi l'arrière-plan est-il aussi flou ? demanda Gunnarstranda.

— Almeli a pris ça avec un zoom, un téléobjectif de trois cents millimètres, ou plus. Il était loin, et il s'est comporté comme un espion. »

Gunnarstranda désigna l'ombre derrière le pied de l'homme.

« Ça, c'est un terre-plein central. »

Lena Stigersand acquiesça.

« Il s'agit probablement d'une rue, en ville, qui est divisée par un terre-plein central.

— Kirkeveien ?

— Peut-être, mais pas sûr.

— Gyldenløves gate ? »

Gunnarstranda haussa les épaules et passa d'une photo à l'autre. L'homme qui traversait la rue. L'homme qui montait dans sa voiture. La voiture qui s'éloignait.

« L'air est connu, marmonna-t-il. Pas de numéro d'immatriculation. Pourquoi Almeli n'a-t-il pas pris la plaque ? »

Lena Stigersand haussa les épaules.

« Peut-être était-il trop nerveux ? Je l'aurais été si j'avais pris en douce des photos d'un meurtrier. »

Gunnarstranda se recula dans son siège.

« Ça *ne peut pas* être Kirkeveien. La voiture arrive à un croisement sans feux. Il y a des feux tout au long de Kirkeveien. » Gunnarstranda inspira profondément. « Remontre-moi les photos. Je veux savoir où

elles ont été prises. Je veux mettre la main sur ce type. »

C'était un rêve qui refusait de le lâcher. Des couleurs vives, de l'eau, de la peau. La peau d'Iselin Grav. Une image du songe était restée particulièrement bien gravée dans son esprit. Le moment où le corps d'Iselin Grav s'enfonçait dans l'eau. Frank Frølich ne se souvenait pas si elle avait glissé accidentellement ou si elle avait plongé de son plein gré. Il se rappelait seulement que l'eau était verte et profonde, que la silhouette s'était enfoncée à la vitesse de l'éclair, les jambes jointes. Les cheveux blonds ondoyaient sur son corps comme un rideau dans un film qui passe au ralenti. Il ne se souvenait pas si elle était habillée ou non, mais il avait plongé à son tour et l'avait attrapée. Il l'avait ramenée sur la rive, sans peine, puis il l'avait allongée sur un énorme tronc d'arbre pour qu'elle recrache l'eau. Pour qu'elle puisse respirer.

Un rêve complètement dingue. Mais il continua de songer à Iselin Grav pendant la journée. À cette phrase énigmatique : *Je ne pense pas qu'elle soit morte.*

Il en était certain, elle cachait quelque chose.

Après le déjeuner, il n'en pouvait plus. Il sortit de l'hôtel de police et alla jusqu'à Urtegata. Il fila à l'immeuble où habitait Andreas Langeland. Sonna. Pas de réaction.

Il prit son portable et essaya le numéro du garçon. Il fut immédiatement transféré sur un répondeur. Il se dit : si Andreas est au boulot, il est normal que son téléphone soit éteint.

De retour à son bureau, il éplucha une nouvelle fois les relevés de position du portable de Langeland. L'inconvénient, c'était la densité des stations de base. Il y en avait énormément à Oslo. Curieusement, son téléphone n'était pas localisé tous les jours à l'intérieur d'Oslo. Le laissait-il au travail ?

Gardemoen, l'aéroport d'Oslo, se dit Frølich en regardant les

relevés.

L'appareil *n'apparaissait pas* au nord d'Oslo, mais à l'ouest puis au sud.

Frølich se mit à transpirer. Comment pouvait-on être aussi bouché ?

Il fit de nouveau le numéro de Langeland. Toujours rien.

Se trouvait-il en dehors de la zone de couverture ?

Il prit la carte des stations de base. Le relevé le plus éloigné en dehors d'Oslo était un relais dans le Buskerud, entre Filtvet et Tofte, à environ cent kilomètres de la ville. Les stations suivaient la nationale qui descendait vers le sud. Frølich étudia la carte plus en détail. À l'ouest de Filtvet et Tofte, ce n'étaient que bois, sentiers et petits lacs. Et le lac de Røskestad. Pas un relais à des kilomètres à la ronde.

Il appela l'aéroport d'Oslo. On le transféra de poste en poste. Andreas Langeland n'était pas là. Ah bon, où était-il ?

Andreas Langeland était en vacances.

Frølich continua à éplucher les documents, les heures, en particulier. Il regarda sa montre.

Première rencontre de Rosalind avec un Norvégien : Andreas Langeland. Deux jours plus tard : Rosalind est en contact avec Mattis Langeland. Elle disparaît. Andreas Langeland est interrogé par Ståle Sender et lui-même. Pas de réaction. Andreas Langeland part en vacances. Peu après, il appelle une psy du service psychopédagogique, qui qualifie sa démarche d'inquiétante et de mauvais augure...

Frølich scruta les colonnes figurant sur les relevés de position du portable appartenant à Langeland. Il devait être possible de dégager des constantes dans ses mouvements.

Il étudia les feuillets comme s'il devait y découvrir la solution d'un rébus compliqué. Les chiffres se mélangèrent. Il se frotta les yeux, se replongea dans les documents. Il chercha des indices sans rien trouver.

Il appela Telenor et demanda le dernier relevé du téléphone de Langeland. Il raccrocha. Attendit. Il était tellement agacé qu'il alla acheter un Coca. Retour : pas de fax. Il ressortit, alla faire un tour, dire bonjour à droite et à gauche.

Enfin, le fax se mit à ronronner. Il attrapa les feuilles. Les derniers relevés étaient tout frais. Langeland se trouvait à l'intérieur de la zone de couverture. Autrement dit, il était sorti de la forêt. Son téléphone avait passé Filtvet il y a peu, il remontait la nationale 281 le long du

fjord d'Oslo, en direction de Drammen ou d'Oslo.

Frølich repensa à l'instant où Iselin Grav s'était tournée vers lui avant de monter dans l'ascenseur. *Je ne pense pas qu'elle soit morte.*

Pas encore ?

Gunnarstranda tâtonna pour mettre le CD dans le lecteur. On interdisait aux gens le téléphone au volant, mais cet exercice était bien pire, songea-t-il. Il finit presque dans le fossé parce que le disque ne trouvait pas la fente dans laquelle il devait se glisser.

Il décida de prendre le Ring 3 vers l'ouest, de sortir à Tåsen pour passer par Sagene, en descendant Uelandsgate et Maridalsveien et arriver à l'arrière de la bibliothèque Deichman — via Fredensborgsveien. Il aurait peut-être même la chance de trouver une place pour se garer.

Le premier morceau était un duo avec Jimmy Buffett et Sinatra — une assez bonne version de *Mack the Knife*. Deux voix passablement différentes. Buffett, doux et presque sensuel face à Sinatra, l'expert, le dur à cuire. Une strophe sur deux, puis un vers sur deux. Gunnarstranda battait la mesure en descendant Tåsenveien en direction de Nordre Gravlund. Soudain, il se sentit mal à l'aise, il se rangea sur le côté et arrêta la voiture. Coupa la musique.

Il ne parvenait pas à déterminer la cause de son inquiétude. Il descendit du véhicule, regarda autour de lui. Il y avait peu de circulation. Le bruit des autos était si faible qu'il entendait les cris des gens qui s'entraînaient sur les terrains de sport de Voldsløkka. Il pensa alors aux jardins ouvriers qui étaient abrités par les immeubles de Stavangergata. Un été, il y était venu avec Evelyn, qui possédait un de ces petits chalets, en ville. Il avait même passé quelques nuits là-bas, il y avait très longtemps.

Était-ce le souvenir d'Evelyn qui l'avait poussé à s'arrêter ?

Non. L'idée lui était venue à l'esprit *après* qu'il était sorti de voiture. C'était autre chose qui l'avait fait stopper. Mais quoi ?

Il n'habitait pas loin d'ici. À l'est de Tåsenveien, il y avait Voldsløkka et les jardins ouvriers, tandis que les urbanistes de l'après-

guerre avaient entassé les immeubles autour de Gråbeinsletta, plus au sud. De vieux arbres trônaient toujours sur Nordre Gravlund.

Gunnarstranda se tourna et observa la rue. Au nord et à l'ouest de Tåsenveien, des maisons individuelles et mitoyennes avaient été construites, la partie excentrée des anciennes versions du Monopoly — Ullevål Hageby — et, entre les bâtiments fonctionnalistes et le cimetière, on trouvait la partie supérieure de...

Uelandsgate.

Autrefois, Uelandsgate était une avenue moderne, à quatre voies, avec un terre-plein central.

Au même instant, il en fut certain :

C'était là que Sivert Almeli avait photographié l'inconnu !

Mais il n'était pas au bon endroit.

Il se trouvait à un point inclus dans la photo. Almeli s'était placé plus bas, avec l'objectif braqué par ici, vers le nord. Gunnarstranda ne put s'empêcher de sourire. Ici, c'était *son* coin. Pendant la moitié de son existence, il avait habité un appartement qui se trouvait à sept, huit cents mètres à peine, à vol d'oiseau. Il avait fait la promenade autour de Voldsløkka d'innombrables fois, le soir, pour se changer les idées.

Sivert Almeli avait dû se placer près du rond-point, où Uelandsgate rejoint Kierschows gate. Il avait photographié une personne qui s'était mise au volant d'une voiture garée par là...

Gunnarstranda descendit lentement la rue. Il frissonna. *La voiture était encore là.*

Une Mercedes Benz vert foncé. Gunnarstranda continua jusqu'à l'endroit où Sivert Almeli s'était probablement mis pour prendre ses photos. Un arrêt de bus avec un abri. À l'intérieur, un petit banc.

Ou bien Almeli avait attendu le bus ici, ou il avait fait semblant. C'était ici qu'il avait pris la photo de l'homme qui montait dans sa voiture, puis démarrait.

Gunnarstranda appela Lena Stigersand et lui demanda de vérifier le numéro d'immatriculation. Trois minutes plus tard, il l'avait à nouveau au bout du fil.

« La voiture appartient à un homme du nom d'Erik Valeur, dit-elle en épelant le nom. J'ai vérifié sur les pages jaunes. Il est psychologue. Il a un cabinet dans Hortengata, mais habite à Bærum. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Gunnarstranda réfléchit.

« Donne-moi son numéro. »

Cela sonna cinq fois avant que s'enclenche le répondeur téléphonique.

« Ceci est le répondeur téléphonique d'Erik Valeur, psychologue. Je suis en rendez-vous avec un patient pour le moment, mais je prends les appels tous les jours entre midi et une heure. S'il s'agit d'une urgence, je conseille d'appeler... »

Gunnarstranda coupa la communication et regagna doucement son véhicule.

Les portes de l'ascenseur allaient se refermer quand une chaussure de jogging les écarta. Mustafa Rindal entra en vitesse, vêtu d'un short et d'un maillot Red Bull. Il partait s'entraîner. Il sentait déjà la transpiration et mâchonnait un chewing-gum. Curieusement, il avait l'air de bonne humeur.

Gunnarstranda ne parvenait pas à comprendre pourquoi certains s'évertuaient à enfiler leur tenue de sport au bureau et non au vestiaire. Il essaya de trouver une petite phrase assassine, mais Rindal le prit de court.

« Condoléances, mon vieux. »

Gunnarstranda ne répondit pas.

Rindal ricana.

« Putain, des moments comme ça, faut en profiter. Te voir comme ça, l'air dépité ! » Son rire faisait penser à un hennissement.

« Comment ça ? »

— Le fiancé de Veronika Undset... J'ai cru lire dans le journal qu'il y avait eu comme une défaite devant le juge d'instruction.

— Ah bon ? Tu as lu ça dans la presse ? répliqua Gunnarstranda d'un ton acerbe. Toi qui es le responsable, tu devrais peut-être bosser un peu sur la fluidité de la communication interne, non ?

— Écoute, Gunnarstranda, il y a deux sortes de perdants : ceux qui font la tronche et ceux qui serrent les dents, prêts à repartir. Alors, qu'est-ce que t'attends ? Lève la tête, mon garçon alerte — comme dit le poète. »

L'ascenseur s'arrêta au second, les portes s'ouvrirent. Un avocat monta. Les deux hommes lui firent un signe de tête et se turent.

La cabine stoppa au premier avec un bruit de sonnette. L'avocat descendit.

« Il y a deux challenges quand on est chef, déclara Rindal. Le

premier, c'est de guider, le deuxième, c'est de motiver.

— Tu mélanges tout, dit Gunnarstranda. Ce que tu racontes, c'est l'intro de l'exposé du prochain séminaire. Là, pour le moment, tu es enfermé avec moi.

— Exactement. Et j'ai décidé de te motiver. Il s'agit du psychologue que tu as identifié.

— Qu'est-ce qu'il a ? »

Nouvelle sonnerie d'ascenseur. Ils étaient arrivés, les portes s'ouvrirent. Ils descendirent.

« Lena est compétente, dit Rindal. Cette fille a du potentiel. Elle a vérifié le nom de Valeur dans les fichiers et devine ce qu'elle a trouvé ? Erik Valeur a travaillé pour un truc qui s'appelle le BUP, le service de psychiatrie infantile, dans le Midt-Troms.

— Et alors ? »

Rindal ricana encore :

« Notre psychologue est dans le fichier. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Si tu pouvais en venir au fait au lieu de te donner des grands airs.

— Je veux que tu penses à Finnsnes 2006.

— Et c'est quoi ? Une nouvelle équipe de basket ?

— *Very funny*, répliqua Rindal sur le même ton. Tu oublies un truc, Gunnarstranda. Tes sarcasmes, ça ne marche pas avec moi. À la longue, ça te conduit dans des impasses. C'est comme de bouffer des saucisses et des pizzas, ce n'est pas sain pour mon cœur.

— Des sarcasmes ? J'ai fait une association avec ta tenue. Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Réfléchis, Gunnarstranda, réfléchis ! Finnsnes, en face de Senja, en mai 2006 !

— Un meurtre ?

— Ça brûle, Gunnarstranda, ça brûle ! »

Rindal sautilla sur place et lui donna un petit coup de poing à l'épaule.

Deux des camarades d'entraînement de Rindal passèrent devant eux et il leur cria : « J'arrive, les gars ! » Il faillit recracher son chewing-gum mais le rattrapa d'un mouvement de tête et d'un coup de langue étonnamment rapide. *Comme un gobe-mouches*, se dit Gunnarstranda, impressionné.

« Une adolescente, tuée dans une décharge — voilà tout ce dont je me souviens, dit-il.

— Signe Herring, répondit Rindal. Dix-neuf ans. » Il baissa la tête et chuchota : « Le psychologue, Valeur, son nom apparaît dans les interrogatoires. » Rindal était tout sourire. « Signe Herring était une de ses patientes, elle souffrait de troubles alimentaires. Et voilà Tonton Rindal à la rescousse : j'ai demandé à la Kripas de faxer les documents du dossier. Et qu'est-ce que je trouve ? Le meurtre de Senja est presque identique à celui de Veronika. La fille a été violée, tuée à coups de couteau et jetée à la décharge comme si c'était un sac d'ordures. Punaise, si tu joues ça correctement, tu auras droit à la presse. Meurtres en série, mon vieux G. Super, hein ? »

Pour la première fois depuis longtemps, Gunnarstranda ne sut quoi répondre.

« Tu vois comme ton chef est sympa, dit Rindal en souriant. Il te soutient dans l'échec et te donne des bons tuyaux. *Cheer up*, arrête de faire la tronche !

— Tu es sérieux avec tout ça ?

— Bien entendu.

— Je viens juste de trouver le voisin de Veronika Undset, assassiné. Et toi, tu arrives avec une vieille affaire dans le nord du pays. Mais où veux-tu qu'on commence avec ce truc ? »

Rindal ricana.

« Ah mais, je ne sais pas, moi — comme disait l'autre face au cadavre de sa femme qu'on venait de découvrir dans le congélateur. »

Rindal passa la porte ventre à terre. Gunnarstranda vit seulement les semelles de ses chaussures et son dos raide qui descendait l'allée. La journée avait été longue. Il allait enfin pouvoir rentrer chez lui.

Il était six heures du matin quand Frølich gara sa voiture devant l'immeuble d'Urtegata. C'était relativement calme. Un livreur arriva en tirant une carriole à moitié pleine de journaux. Il s'arrêta, puis entra dans un immeuble, haletant. Le bruit de ses pas rapides dans l'escalier résonna dans la rue.

Frølich se versa une tasse de thé du thermos qu'il avait dans son sac. Ce dernier était plein. Il contenait un casse-croûte constitué de quatre tranches de pain et de deux pommes, un thermos de thé vert (le café lui aurait flingué l'estomac en deux heures), deux thermos plus petits contenant de l'eau et des glaçons, deux bouteilles vides fermées avec des bouchons vissés, des jumelles, un appareil photo avec zoom, des sandales, un iPod et des écouteurs ainsi qu'un short de rechange.

Le soleil se leva et l'immeuble se réveilla lentement. Les habitants partaient au travail. Des jeunes gens avec casque et tenue de cycliste descendaient des vélos de luxe avant de filer. Des mamans en retard, cheveux au vent, maniaient des poussettes de sport. Des voitures s'extrayaient de leurs places de parking exiguës et s'éloignaient. Deux ouvriers démarrèrent un compresseur et se mirent à tasser du sable dans un trou qu'ils avaient creusé dans le revêtement de la rue. On aurait cru entendre un coup de tonnerre lorsqu'un camion vida son chargement de pavés.

Le bruit du compresseur montait et baissait.

Chacun leur tour, des petits garçons commencèrent à taper dans un ballon, contre un mur. Frølich avait fait pareil quand il était gamin. Ils appelaient cette version de la balle au mur « Le Perdant ». Celui qui ratait le ballon quand c'était son tour était éliminé.

Le compresseur se tut enfin. On aurait dit que la paix sur terre venait d'arriver. Frølich s'attendit presque à entendre le chant des

oiseaux. En vain. Frølich regarda sa montre. Il était dix heures.

Il commençait à se sentir ankylosé et à avoir chaud. Le soleil cognait et l'ombre des immeubles allait bientôt disparaître. La chaleur dans l'habacle de la voiture ne tarderait pas à devenir insupportable.

À dix heures et demie, il entrouvrit la portière pour avoir de l'air. Il prit son iPod et mit la liste de lecture de John Mayall. *Blues from Laurel Canyon* était presque terminé quand Andreas Langeland sortit de l'immeuble. Il portait un pantacourt noir et, une fois encore, son foulard de pirate. Son débardeur noir révélait une peau bronzée et un tatouage éclatant sur l'épaule.

Andreas Langeland monta dans une Mini Cooper jaune garée un peu plus loin dans la rue. Il partit, et Frølich démarra.

La Mini prit Grønlandsleiret, Tøyenbekken puis Schweigaards gate. Frølich remit l'odomètre à zéro.

Il allait vers l'ouest, suivit Drammensveien, et traversa Sandvika puis Asker.

Jusqu'à Lierskogen, la Mini fit du 120 km/h de moyenne. Frølich eut du mal à la suivre tout en prenant garde à laisser des voitures entre eux. La Mini prit de l'avance à la sortie de Tranby et suivit Liebbakkene. Cela collait avec les relevés. Le garçon avait sans doute l'intention de descendre le long du fjord de Drammen, vers le sud. Frølich ralentit encore plus. Il était presque dans la plaine lorsqu'il aperçut une tache jaune partir au sud-ouest entre les champs de chou. Andreas Langeland avait tourné vers Røyken.

Frølich passa devant la Mini sans le vouloir. La bagnole jaune était garée devant un magasin Kiwi. Frank l'aperçut du coin de l'œil. Il fit demi-tour. Le problème était de trouver un endroit convenable pour attendre. Il refit demi-tour et recula dans l'allée d'une habitation. De là, il voyait l'entrée du magasin. Mais des ombres aux fenêtres indiquaient que l'on s'agitait dans la maison derrière lui. Les habitants se demandaient ce qu'il fabriquait. Le regard de Frølich passait du rétroviseur à la boutique, de la boutique au rétroviseur. La porte de la maison s'ouvrit. Un vieil homme maigre descendit prudemment l'escalier et s'approcha de la voiture. Frølich descendit la vitre.

« Bonjour », fit le monsieur en passant la tête. Cheveux et poils de barbe gris, restes de l'œuf de son petit déjeuner sur la lèvre inférieure.

« Bonjour », répondit Frølich.

Le vieux monsieur allait ajouter quelque chose quand la porte du

magasin Kiwi s'ouvrit. Andreas en sortit, les bras chargés de sacs.

Frølich mit le contact et le moteur démarra en grondant. Il montra son insigne au vieil homme en mettant son index devant sa bouche. La Mini partit. Frølich fit un signe de la main au vieux monsieur qui se mit au garde-à-vous.

Avec ses radars, la route était du genre à calmer les ardeurs des conducteurs. La Mini faisait du 50, montait jusqu'à 70, freinait, redescendait à 50 juste avant d'arriver au radar suivant. Langeland connaissait le chemin.

En cet instant, malgré les heures de surveillance, Frølich avait le sentiment que le boulot équivalait à jouer au lego, les blocs s'assemblaient pile poil. John Mayall & The Bluesbreakers sur son iPod — *A Hard Road*. Il laissait encore plus d'avance à la Mini. Pour le moment, il était content de sa journée.

Soudain, la Mini disparut. Il arriva au sommet d'une colline avec une bonne vue sur la route qui s'étalait devant lui. Pas de voiture jaune. Il s'arrêta sur le bas-côté.

La Mini avait tourné, mais où ? Il coupa la musique, fit demi-tour et retourna à l'endroit où il avait observé la Mini pour la dernière fois. Il fit un nouveau demi-tour et avança doucement. Trop lentement. Un camion, la remorque chargée de pierres de construction, freina derrière lui en donnant des coups d'avertisseur. Frølich s'en fichait. Les virages se suivirent. Frølich sentait l'agressivité du chauffeur qui lui collait au train. Il s'agissait d'ignorer la pression derrière lui. Frølich remit la musique en marche, tout en scrutant les bords de la route à la recherche d'allées. Enfin, une ligne droite. Le camion le dépassa en klaxonnant furieusement.

Il était presque impossible de voir le chemin. Frølich l'aperçut uniquement parce qu'il roulait doucement. Il prit le chemin de gravier mal entretenu, étroit, avec des virages brusques, qui montait lentement dans les hauteurs. Si Andreas faisait demi-tour, Frølich serait nécessairement découvert.

Non. Un éclat jaune entre les troncs des pins. La Mini était garée derrière un petit rocher.

Frølich continua jusqu'au bout de l'allée. Un vieux tas de bois était empilé là. Pas question de trouver de l'ombre pour la voiture. Il faudrait faire sans. Il descendit et fit le touriste à la campagne, repéra une butte à une centaine de mètres plus haut. De là, la vue devrait

être bonne.

Une fois sur place, il dégoulinait de sueur. Il pouvait s'adosser à un rocher. L'endroit était parfait. Il distingua le jaune de la Mini derrière un groupe d'arbres. Au loin, en bas, le bleu foncé du fjord d'Oslo. À flanc de colline, à quelques centaines de mètres au nord, les toits en carton bitumé de trois chalets ressemblaient à trois oiseaux aux ailes déployées. Distance confortable entre les chalets. Frølich sortit ses jumelles de son sac et examina le terrain en détail.

La chaleur était infernale. Il posa ses jumelles et se mit de la crème solaire aux endroits exposés de sa peau. Il reprit ses jumelles. Une mouche s'intéressait à son sourcil droit. Il la chassa pour la énième fois. Des choucas criaient dans un arbre. Leurs cris étaient un croisement entre celui d'une pie et le croassement rauque d'une corneille. Un gros bourdon volait de fleur en fleur sur les églantiers qui tendaient des branches hérissées d'épines au fond de petits renforcements. Le soleil était impitoyable. Il lui brûlait le dos et la nuque. Des fourmis grimpaient sur un de ses pieds. Il leur barrait certainement le chemin. Une fourmi grimpa le long de sa jambe et le piqua. Il baissa les jumelles et la repoussa. Le mélange de crème solaire et de sueur rendait sa peau humide et visqueuse. Son cerveau était sur le point de bouillir. Il attrapa l'un des thermos d'eau glacée, étancha sa soif et versa le reste sur sa tête et dans son cou. Délicieux.

Frølich reprit les jumelles et les porta à ses yeux. Un mouvement dans le paysage lui fit découvrir l'endroit. Le chalet était bien caché, tout au fond d'un creux. À travers le feuillage, on devinait une terrasse. Là, presque invisible, une personne allongée venait de se mettre sur le ventre.

Certaines personnes sont allergiques à certains mots. Gunnarstranda avait eu un professeur de langues qui sautait au plafond lorsqu'il entendait un mauvais usage de la préposition « sur » — par exemple : « vous habitez sur Oslo ? » L'homme prédisait le déclin de la langue et de la culture et semblait prêt à tuer pour cette même raison. En y réfléchissant bien, il y avait certaines expressions que Gunnarstranda n'aimait pas. « Meurtres en série » étaient de celles-là.

Ce matin, il fit un tour à l'Institut médico-légal, où il rencontra Schwenke dans un couloir. Schwenke était aisément reconnaissable : une silhouette maigre et fluette compensée par une tête étonnamment volumineuse ornée de cheveux courts et d'une barbe également courte.

« On n'aurait pas pu régler ça au téléphone ? » demanda Schwenke, agacé. Il ouvrit cependant la porte de son bureau. Gunnarstranda s'assit près de la fenêtre dans le fauteuil en cuir fatigué tandis que le légiste ouvrait et fermait des tiroirs à la recherche de papiers. La pièce était submergée d'ouvrages de référence et de classeurs. Un ordinateur portable trônait au sommet d'une sorte de volcan constitué de feuilles dactylographiées.

« Si j'avais appelé, tu n'aurais pas répondu et j'aurais fini par oublier de te rappeler.

— Voilà », dit Schwenke. Il prit un manuel dans le tiroir et le posa au-dessus d'une pile déjà vacillante. « Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Quelque chose ne colle pas dans la manière dont nous considérons l'affaire Veronika. Nous pensons que le meurtrier est intelligent.

— Parce que les meurtriers ne le sont pas ?

— Jamais », répliqua Gunnarstranda.

Schwenke leva la tête d'un air méfiant.

« Les meurtriers sont bouchés ? Comment ça ? »

Gunnarstranda réfléchit.

« Un exemple. Un type avait besoin d'argent. Lorsque ses filles ont perçu leur prêt étudiant, leur mère devait aller le toucher à la banque à leur place. Le mari devait attendre devant la banque et simuler une attaque, et donner un coup de pelle dans la tête de sa femme. Malheureusement, il l'a frappée si fort qu'elle en est morte. Il n'a même pas touché un sou dans l'affaire puisque les versements sont mensualisés.

— Et alors ?

— Ce que je veux te montrer, c'est que les meurtriers sont à ce niveau-là.

— Concrètement, qu'est-ce qui fait que nous pensons que le meurtrier de Veronika est intelligent ?

— Cette idée d'ébouillanter le cadavre. Pourquoi a-t-il fait ça ? »

Schwenke tarda à répondre. Il réfléchit, les yeux fixés sur un point au plafond.

« Il la frappe, la viole et ça se termine par des coups de couteau et un meurtre, dit Gunnarstranda. Ensuite, il se dit : "ADN. Il faut que j'efface les traces." Et il se met à laver Veronika avec une eau si chaude qu'elle en a des brûlures. Mais ne s'est-il pas brûlé lui-même ?

— Il l'a fait en deux phases. Il l'a d'abord lavée minutieusement puis il a balancé de l'eau bouillante, pour être sûr.

— OK... Mais les probabilités de réussir sont du même ordre que gagner à la loterie, non ? »

Schwenke lui lança un regard perçant sous ses sourcils broussailleux.

« Où veux-tu en venir ? demanda-t-il, la mine soupçonneuse.

— Je veux simplement de l'aide : le meurtrier pouvait-il parvenir à effacer toutes les traces biologiques ? »

Schwenke était toujours aussi irritable.

« Pourquoi pas. Ce type n'est pas nécessairement plus bête que nos gusses.

— Mais il ne l'a pas opérée. Toi si.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Est-il possible qu'elle n'ait pas été violée ?

— Tu veux dire que ces brûlures n'ont pas été faites pour

dissimuler les traces d'un viol ? Dans quel but, alors ? »

Gunnarstranda sourit doucement.

« En d'autres termes, tu n'es pas sûr que... »

Schwenke l'interrompt :

« Tu ne m'écoutes pas.

— Mais qu'est-ce que tu crois ? »

Schwenke hocha la tête et frappa le bureau des deux mains.

« Tu vas trop loin. Tu viens me voir et tu racontes des trucs sur la bêtise des meurtriers afin de me faire dire ce que tu as envie d'entendre. *No way*. Je refuse d'être ton témoin de la vérité sur des choses que j'ignore. J'ai cessé d'avoir la foi en commençant ce boulot. La foi, je laisse ça à des gens comme toi et aux prêtres. »

Gunnarstranda n'abandonna pas.

« Les fois où tu as conclu à un viol, sur quoi reposaient tes conclusions ?

— Mais pourquoi est-ce que tu ressasses autant ce machin-là ?

— Par pur intérêt professionnel.

— Tu bluffes. Fiche le camp d'ici.

— OK... » Gunnarstranda leva les mains en un geste de dénegation. « Rindal a découvert que l'un de nos témoins, un psychologue, avait une patiente dans le Troms, il y a quelques années de ça. Cette jeune fille a été tuée. Une affaire assez similaire.

— Quelle affaire ?

— Signe Herring, à Senja, en 2006.

— Hm.

— Ton analyse du *modus operandi* sur Veronika est très importante, insista Gunnarstranda. Cela va influencer sur les moyens que nous allons mettre en œuvre, sur notre méthode, sur nos relations avec la presse, sur la manière dont nous allons travailler.

— Voilà ce que je dirai si je dois témoigner, dit Schwenke d'un ton neutre. En plus des blessures causées par un couteau, Veronika a également reçu des coups à la tête. Elle a des blessures au crâne. On ne sait pas si ce sont ces blessures ou celles causées par le couteau qui l'ont tuée. »

Gunnarstranda réfléchit avant de demander :

« On l'a frappée, on lui a donné des coups de couteau, elle a été tuée, c'est entendu. Mais a-t-elle été violée ?

— Je vais te poser une question : veux-tu résoudre cette affaire ou

poursuivre ta guéguerre contre Rindal ?

— J'ai demandé en premier. »

Schwenke soupira.

« Essaie d'accepter ça : Veronika Undset est tombée sur le mauvais bonhomme au mauvais endroit et au mauvais moment. Il existe des centaines de cas similaires dans le monde. La victime et l'agresseur se battent. Il est étendu sur elle et lui cogne la tête contre le sol jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse et ne résiste plus. Là, il la viole. Ensuite, il lui donne un certain nombre de coups de couteau afin de la faire taire. Un type qui fait une chose pareille est *nécessairement* assez timbré — *instable, fou, psychotique*. Les psychiatres ont écrit des tonnes de bouquins sur ces gestes-là. Mais l'homme que tu cherches est encore plus spécial : il ébouillante le cadavre afin de faire disparaître les traces d'ADN. Il emballe la morte dans du plastique, la met dans son coffre et se balade jusqu'à ce qu'il trouve un endroit correct pour balancer le corps. Pourtant, je ne me hasarderai pas. Je fais seulement un jugement sur l'ensemble. Je n'ai pas trouvé de restes de sperme ni la moindre trace biologique sur le corps de Veronika Undset. Je trouve seulement une explication logique à l'état du cadavre : elle a subi des violences aggravées, elle a été violée puis tuée. Si nous allons plus loin et si nous supposons que c'est la même personne qui a assassiné la fille de Senja et Veronika, je dirais qu'elle a tiré les leçons du premier meurtre. Tous les journaux avaient écrit que Signe Herring avait été violée. Après avoir tué Veronika, le meurtrier a veillé à éliminer les traces.

— Nous avons donc deux affaires avec plusieurs similarités et deux différences spécifiques, conclut Gunnarstranda. Veronika a été battue... »

Schwenke secoua la tête et l'interrompit :

« Tu peux parier que Signe Herring a été battue également.

— Mais le corps de Veronika a été ébouillanté, pas celui de Signe Herring. »

Gunnarstranda se leva et se dirigea vers la porte.

« Gunnarstranda ! cria le légiste.

— Oui ?

— T'es une grande gueule. Une sacrée grande gueule.

— Je prends ça comme un compliment.

— Jette un coup d'œil au dossier de l'affaire Herring. Tu as besoin

d'en savoir plus sur le psychisme du meurtrier. Il y a peut-être des éléments utiles pour cette affaire. »

Gunnarstranda ne répondit pas. Il sortit.

Frølich cligna des paupières pour chasser la sueur qui le gênait. Il baissa ses jumelles et régla la distance entre les oculaires. Il les remit à ses yeux, puis ajusta la molette centrale.

Le chalet était gris-bleu, les planches de la terrasse étaient noires. À l'exception d'un foulard de pirate, la silhouette était allongée sur un plaid sans le moindre vêtement. Andreas.

Déception. Andreas avait-il fait tout ce trajet pour bronzer ?

Non. Frølich sentait une barre sur son estomac. Les idées se bousculaient dans sa tête. Soupçons. Impatience.

La trotteuse avançait lentement. L'aiguille des minutes lui faisait l'impression d'un marteau lorsqu'elle bougeait enfin. Il transpirait. Ses vêtements lui collaient au corps. Presque une heure passa. Ce fut une heure très longue. Ses oreilles sifflaient.

Et puis, soudain, une autre personne apparut sur la terrasse.

Frølich saisit ses jumelles. Ce type était nu comme un ver lui aussi — musclé et bronzé. Même ses fesses étaient bronzées. Mais qui était-ce ?

Frølich appuya les jumelles sur ses orbites. La silhouette disparut derrière le feuillage puis revint. S'accroupit. Deux hommes nus sur la terrasse. Andreas faisait oui de la tête. Frølich ne voyait que le dos du second. *Allez, tourne-toi. Tourne-toi !*

Le type bronzé se releva, alluma une cigarette, souffla la fumée et ôta quelque chose qui était collé à sa lèvre inférieure. Il finit par se retourner.

Yes !

C'était le frangin, Mattis.

Frølich vit quasiment les pièces du puzzle trouver leur place.

Il ne pouvait plus attendre. Il trottina jusqu'à la voiture. Il saisit deux paires de menottes, en plastique et en fer, tout en reprenant son

souffle.

Son cœur battait à tout rompre. Il entendait son poulx résonner dans ses oreilles. *Non. C'est différent. Tu ne sais rien.*

Il ne parvenait pas à entendre autre chose que les battements de son cœur. Son cœur, et les insectes. Il essuya la sueur sur son front. Sa respiration était rapide et saccadée. Il se ressaisit. Se redressa. Regarda autour de lui. *On ne trouve pas ces insectes en Norvège.* Pourtant, le bruit était bien là. Le chant des cigales et les battements de son cœur. Il se boucha les oreilles. *Mais je suis sur le flanc d'une colline, dans le Vestfold !*

Il aperçut un bourdon qui traînait sur le capot de sa voiture. Il se concentra pour l'entendre voler.

Le sifflement s'évanouit enfin.

Il courut jusqu'au rocher où il avait laissé le sac et les jumelles. Il les prit. Mattis était seul, allongé sur le matelas pneumatique, en train de bronzer. Il lisait une bande dessinée. Se protégeait les yeux avec le magazine.

Frølich respirait encore trop vite. Il essaya de réfléchir. Mattis était seul. Au début, Andreas avait été seul.

Ses pires pressentiments n'étaient pas nécessairement justifiés. Mais c'était possible.

Il prit la Maglite, les menottes et se mit en marche. Avec ses chaussures de sport souples, il sauta sans bruit de rocher en rocher.

Tant qu'il restait sur la colline, il se déplacerait sans bruit.

Cette dernière se terminait par un creux. Le chalet n'était pas loin. Il s'assit et commença à descendre en faisant attention, le regard braqué sur la clôture de la véranda.

Il fut obligé de lâcher prise. Il atterrit à pieds joints sur des feuilles et des branches mortes.

Retint son souffle et dressa l'oreille. Il n'entendit rien. L'avait-on entendu, lui ?

Il ouvrit la bouche pour respirer.

Il resta sans bouger, la sueur lui dégoulinant sur la figure, il attendit d'être sûr que tous les bruits normaux soient bien à leur place. Le bruissement des feuilles, le bourdonnement d'un avion dans le lointain...

Quand il se remit à avancer, il veilla à poser les pieds sur des pierres.

Le chalet surgit entre les arbres. Une construction en bois, étroite, à un étage, un terrain minuscule, coincé dans un creux. Quelqu'un avait tenté d'aménager une pelouse devant le chalet. Des buissons tout en hauteur poussaient sur le côté de la pelouse. Frølich s'accroupit, caché par les branches.

Les dix derniers mètres étaient à découvert. Les feuilles d'un tremble bruissèrent quand un coup de vent souffla sur la colline. Il entendit Mattis tourner une page du magazine.

Deux conduites en plastique noir lui signalèrent qu'il y avait l'eau courante.

Et deux entrées. Une large porte, juste là. L'autre était à l'étage, via la terrasse où se trouvait Mattis.

Laquelle allait-il prendre ?

Comment ?

Il entendit des voix. Tendit l'oreille. Elles venaient de l'intérieur. Non. Il n'y en avait qu'*une seule*. Elle se fit plus forte, puis elle s'arrêta net.

Il observa le chalet. Fenêtres repoussantes et murs gris-bleu. Le paysage, les arbres et le ciel se reflétaient dans les vitres.

Il se leva sans un bruit. Posa un pied dans l'herbe, puis un autre. Si quelqu'un regardait par la vitre, il serait découvert. Il restait encore six mètres. Cinq. Trois. Il vit alors que la fenêtre était masquée de l'intérieur par des rideaux. Il se glissa jusqu'au mur du chalet, colla l'oreille contre le bois. Il entendit des pleurs. En un éclair, il se retrouva là-bas. Il sentit dans sa bouche le même goût de sang que vingt ans plus tôt. La même panique. Il ne put en supporter davantage.

Son corps se mit en pilote automatique. Il courut sur l'herbe, trouva l'escalier qui menait à la terrasse et l'escalada en trois enjambées.

Mattis Langeland entendit les pas et se redressa, abasourdi.

Une seconde plus tard, Frølich était sur lui. Il lui prit le bras et le fit rouler sur le ventre. Lui enfonça un genou dans le dos. Un bras sous le cou. Le tira en arrière. Mattis cria. Frølich lui entrava les mains avec les menottes en plastique et comprit enfin ce qu'il criait :

« Andreas ! Andreas ! »

Frølich se tourna vers les portes vitrées du chalet. Personne. Il se retourna vers Mattis qui se précipitait, les mains dans le dos, vers l'escalier. Frølich lui fit un croc-en-jambe et l'homme nu s'effondra sur

les planches.

Frølich saisit sa cheville et ramena la silhouette qui hurlait. Avec une paire de menottes, il attacha la cheville à la barrière de la véranda, assez mince, mais qui tiendrait le coup.

Il dit à Mattis de la fermer. Ils se dévisagèrent. Mattis haletait, il se mit à genoux. Frølich lui tourna le dos et s'approcha lentement de la porte vitrée.

Il l'ouvrit. Pas un bruit à l'intérieur. Il tendit l'oreille. Toujours rien.

On aurait dit que l'on venait de faire la fête. Des paquets de cigarettes et des bouteilles de bière vides sur une table. Un escalier descendait au rez-de-chaussée.

La phrase d'Iselin Grav lui trottait dans la tête : *Je ne pense pas qu'elle soit morte.*

Frølich jeta un coup d'œil par la fenêtre. Aperçut la cime des arbres.

Il se retourna un instant. Mattis Langeland avait cessé de secouer la barrière. Ils se regardèrent brièvement.

Frølich s'avança dans la pièce, puis descendit doucement les marches. Pas un chat. Pas un bruit.

L'escalier disparaissait dans un coin. Frølich n'avait que sa lampe torche pour se défendre.

Il s'arrêta sur le palier, à mi-étage. Il entendait son cœur battre. Son regard se voila. Le sifflement des cigales revint. Il cligna des yeux pour mieux voir, il chancela. Il se dit : *il n'y a pas de cigales. Il n'y a pas de sauterelles par ici. Avance !*

Il décolla son dos du mur. Respira la bouche ouverte jusqu'à ce que ses poumons fonctionnent normalement.

Il fit un pas et dut se raccrocher à la rampe pour ne pas tomber. Descendit jusqu'en bas. Personne. Personne ne le guettait. Là, il sentit une odeur aigre. Vomi. Sueur. Renfermé. Il continua. Ça sentait la chambre.

Frølich avança encore. L'air tremblait. Il y avait deux portes ouvertes. Une à gauche et une à droite. L'une donnait sur une chambre. L'autre...

Soudain, une fenêtre claqua. Il y eut le fracas du verre brisé suivi par le bruit de quelqu'un qui détalait, dehors. Andreas essayait de s'enfuir. *Hors de question* qu'il réussisse. Frølich fit demi-tour, mais au

moment où il se retournait, il aperçut le miroir. Il s'arrêta, se figea. Un énorme miroir était accroché au mur de la chambre. La glace reflétait en détail ce qu'il y avait à l'intérieur de la pièce. Les lampes au plafond. Les deux caméras sur trépied, le corps sur le lit.

Frølich laissa filer Andreas. Il s'approcha lentement de la porte entrouverte et entra.

Alors qu'il approchait de l'immeuble, une femme aussi grande que grosse, portant une robe longue et rouge, lui ouvrit. Gunnarstranda se faufila avant que la porte ne se referme, puis il se retourna et observa la femme. On aurait dit qu'elle glissait sur le sol, elle lui rappela un de ces robots qui se déplaçait sur des roues invisibles.

Valeur habitait au deuxième étage. Gunnarstranda dut sonner trois fois avant que la porte ne soit ouverte par l'homme des photos — vêtu d'un jean et d'une chemise jaune et ample qui ne masquait pas un petit bide. La barbe courte et grisonnante avec des poils broussailleux lui donnait un air négligé. Valeur regarda le policier la tête légèrement en arrière afin de protéger ses yeux de la fumée qui montait de sa cigarette coincée au coin des lèvres. Cela émut Gunnarstranda, récemment libéré de l'esclavage de la nicotine, qui ne put s'empêcher de commenter la chose :

« De nos jours, les fumeurs sont souvent en train de se geler au coin de la rue ou sur leur véranda. Je croyais que les gens qui fumaient chez eux étaient une espèce quasiment disparue. Tu n'es probablement pas marié puisque tu te permets une telle liberté », conclut Gunnarstranda.

Valeur ôta la cigarette de sa bouche.

« Et tu es qui, toi ? demanda-t-il d'un ton grincheux.

— Gunnarstranda, police d'Oslo, brigade criminelle. »

Le psychologue le regarda dans les yeux pendant plusieurs secondes avant de s'écarter sans rien dire.

La musique dans le salon rappela à Gunnarstranda les années soixante. Une table basse était couverte de catalogues et de classeurs.

« Excuse le désordre. » Valeur prit une télécommande et baissa le volume. « Je suis collectionneur. »

L'appartement était traversant avec une véranda de chaque côté.

Les grandes baies vitrées aux portes coulissantes créaient une atmosphère lumineuse et agréable. Gunnarstranda alla aux fenêtres et constata que les voisins voyaient fort bien ce qui se passait dans l'appartement.

« Les tubes », dit Valeur. Il se mit à ranger les classeurs et les cahiers étalés sur la table du salon. « Top 20 en Grande-Bretagne, aux USA et, bien sûr, en Norvège. » Il prit un catalogue fatigué. « Voilà les listes de l'émission de pop *Ti i skuddet*, de 1965 jusqu'aux années soixante-dix.

— Et qu'est-ce qu'on écoute, là ?

— *Pretty Flamingo* de Manfred Mann. A commencé comme numéro 18 du Top 20 en avril 1966 ; le 18 mai, *Pretty Flamingo* était à la première place et l'a conservée pendant trois semaines avant de commencer à descendre pour sortir du classement au bout de neuf semaines. En Norvège, le morceau a grimpé directement à la troisième place de *Ti i skuddet*, le 3 juin. Il a conservé sa position à l'émission suivante, puis il est tombé à la septième place, et il est sorti du classement. C'étaient les vacances. J'ai toujours été un fan de Manfred Mann, et je suis certain que le groupe aurait mieux marché s'il avait été lancé plus tôt. »

La pièce était aménagée pour les vinyls. Les deux murs sans ouverture étaient couverts d'étagères chargées de singles — noirs, avec ou sans pochette. Quelques 45 tours vert et rouge.

« C'est ma passion, tout simplement, expliqua Valeur. Mettre la main sur les morceaux, les rayer de la liste. L'homme est un animal grégaire, tu le sais bien, toi qui es policier. Mais il y a des différences culturelles. Certaines années, les différences sont très nettes pour la musique entre les États-Unis et l'Angleterre, et c'est intéressant de voir ce qui diverge. Ce qui est particulier à la Norvège, c'est le classement de *Ti i skuddet*, à la radio, car c'était un vote du public. *Les gens* votaient en fonction de *leur goût*. C'était la perception du moment qui décidait du classement dans la liste, pas les chiffres de vente. C'est unique. C'est quoi ton nom, déjà ?

— Gunnarstranda.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Il y a quelques années, tu as eu une patiente qui s'appelait Signe Herring. »

Valeur soupira, découragé.

« Ne viens pas me dire que la police d'Oslo s'est mise sur cette affaire, elle aussi ?

— Ton nom est ressorti.

— *R ressorti ?*

— C'était une de tes patientes ? »

Valeur dévisagea Gunnarstranda. Pour finir, on aurait dit qu'il s'était décidé à parler.

« Elle avait des troubles alimentaires. Des signes d'anorexie. Son prof de gym s'en était aperçu. Sa perte de poids était importante, mais pas alarmante. Je travaillais au BUP à l'époque. Deux semaines après sa mort, j'ai eu au téléphone quelqu'un qui travaillait à la Kripas. Je ne me souviens même pas si c'était un homme ou une femme. Cette personne voulait savoir si j'avais des infos : avait-elle des petits copains, ou avait-elle peur de certains hommes en particulier. Je ne me souviens pas de ce que j'ai répondu. La conversation a dû durer deux minutes à peine. » Valeur inspira un grand coup, agacé. « Et tu me dis que mon nom est apparu ?

— Connais-tu une personne du nom de Sivert Almeli ? »

Valeur secoua la tête.

« Je devrais ? »

Gunnarstranda plongea la main dans la poche de sa veste. Il posa les trois photos de Valeur sur la table.

« Ah nom de Dieu... », dit le psychologue. Le regard braqué sur les clichés, il écrasa sa cigarette dans un cendrier en aluminium, rond et plein. « Oui, c'est bien moi », constata-t-il en lançant un coup d'œil en biais au policier, pour obtenir une explication.

Comme cette dernière ne venait pas, il prit un paquet de Teddy de sa poche de poitrine et en tira une.

Il en offrit une à Gunnarstranda, qui fit non de la tête.

Valeur la tint contre la lumière pendant quelques secondes avant de l'allumer avec un briquet jetable rouge. Il prit la parole, la clope au bec.

« Je suis un nostalgique, Gunnarstranda, cela fait partie de ma personnalité. Je suis à la recherche d'une sorte de bonheur d'autrefois — même si je sais que ce bonheur-là est une illusion. Mais que faire contre une passion ? J'ai envie de replonger à l'époque de Radio Luxembourg, des vieux tubes, de *Guitar Boogie*. Quand j'étais adolescent et que j'ai commencé à fumer, il suffisait d'entrer dans une

boutique pour trouver de bonnes cigarettes. Le choix était immense : Camel, Rothmans, Benson & Hedges, Pall Mall, South State, Kent, Merit, Blue Master, Red Virginia, Gitanes, Gauloises, Lucky Strike. À cette époque, la marque que tu fumais était une partie de ta personnalité. Je recherche la nostalgie, Gunnarstranda, je cherche sans cesse à retrouver une forme d'harmonie disparue.

— Maman, je veux rentrer, répondit Gunnarstranda. Je veux retourner dans la chaleur de ton ventre rassurant. Avant la réalité avec tous ses problèmes et ses choix compliqués.

— Je n'avais pas pensé à retourner jusque-là, répliqua Valeur. Et qu'est-ce que ma mère a à voir avec ça ? »

Gunnarstranda écarta les bras.

« Tu ne te demandes pas pourquoi je te montre ces photos ? »

Valeur mit le doigt sur l'une d'entre elles.

« Bien entendu. Je suppose que tu avances comme mes patients. Tôt ou tard, tu finiras par arriver à l'essentiel. »

Gunnarstranda leva les yeux. Un Valeur inconnu l'observait. Une sorte de farceur le contemplait d'un regard aiguisé, que le policier essaya de cerner. Il disparut alors, lentement.

Gunnarstranda se concentra sur les clichés.

« Ces photos ont été prises par Sivert Almeli, il y a quelques jours. Il était bibliothécaire à la Deichman.

— Il était ?

— Il a été tué. Nous ignorons qui est le meurtrier. »

Valeur haussa les sourcils.

« Pourquoi a-t-il pris des photos de moi ?

— C'est précisément ce que nous aimerions savoir. »

Valeur secoua la tête.

« Tu as certainement entendu cette phrase des centaines de fois : je n'y comprends rien. »

Gunnarstranda posa la photo de Tusenfryd sur la table. Almeli dans l'attraction.

« Cet homme a-t-il été ton patient, ou l'as-tu jamais vu ailleurs ? »

Valeur saisit le cliché. Il l'étudia, le retourna. Il finit par secouer la tête.

« *Sorry...* J'ai peur de ne pas pouvoir être d'une grande aide dans cette affaire.

— As-tu fréquenté la bibliothèque Deichman ?

— Il y a trente ans, ils avaient une annexe sur Valkyrie plass. J'ai grandi à Majorstua, dans Bogstadveien. Il m'arrivait d'emprunter des aventures des Frères Hardy ou des jumeaux Bobsey. Bien entendu, cette annexe a fermé. Cela coûtait trop cher de louer les locaux et de salarier le bibliothécaire. Mais pense un peu, autrefois, les livres étaient tellement importants que les gens voulaient une bibliothèque près de chez eux. Comprends-tu ce que je dis lorsque je cherche à retrouver une époque disparue ? Maintenant, je lis surtout des ouvrages professionnels et je commande par internet ce dont j'ai besoin. »

Valeur tirait des petites bouffées de sa cigarette.

Gunnarstranda se rappela l'étincelle qu'il avait surprise dans le regard du psy et il aurait aimé provoquer une nouvelle fois la même réaction. Il prit une tablette de nicorette dans sa poche, enleva le papier et la mit dans la bouche.

« Je fumais bien plus que toi, dit-il. Je fais de l'emphysème et je vais mourir d'une manière absolument épouvantable — d'après les médecins.

— Ils impriment les mêmes prophéties sur les paquets.

— Mais ça ne te fait pas arrêter pour autant, dit Gunnarstranda.

— Bien sûr que non », répondit Valeur en posant sa cigarette sur le bord du cendrier.

Ils gardèrent le silence un moment. Pour finir, Valeur se leva, signalant ainsi que la visite était terminée.

« J'ai encore une chose à te demander, dit Gunnarstranda.

— *Be my guest.* »

Le policier lui tendit une nouvelle photo.

« La connais-tu ? »

Valeur n'avait pas besoin de répondre ; l'expression de son visage parlait pour lui.

« Pourquoi cette question ?

— Elle s'appelait Veronika Undset. Elle aussi a été tuée. Et nous cherchons aussi son meurtrier. On en a parlé dans les journaux. »

Valeur se rassit dans le canapé.

« Quelque chose me dit que tu la connaissais.

— À peine. »

Gunnarstranda ne bougea pas. L'air absent, Valeur tira une cigarette de son paquet et la garda entre les doigts, sans l'allumer.

« Tu en as déjà une allumée, dit Gunnarstranda avec un sourire en désignant le cendrier. Toi qui es psychologue, tu comprends sûrement que j'adore ce genre de phrase. »

Cette pique ne provoqua pas non plus la réaction espérée par Gunnarstranda. Valeur esquissa un sourire fatigué. Il prit la cigarette qui se consumait et la mit entre ses lèvres.

« Elle avait une consultation, la semaine dernière. Cela n'avait pas suffi pour faire connaissance.

— Quelle impression t'a-t-elle fait ?

— Elle paraissait frustrée. C'est le cas de la majorité des gens qui viennent me voir. Mais je n'ai pas eu l'impression qu'elle souffrait d'angoisse ou de névrose, elle avait l'air simplement frustrée. Elle avait besoin de parler à quelqu'un, pour mettre de l'ordre dans sa vie. Elle a dit qu'elle était fiancée. J'ai alors pensé qu'elle voulait peut-être passer des choses en revue parce qu'elle avait des doutes sur la relation dans laquelle elle était engagée. Je ne sais pas — nous n'avons pas réussi à aborder ses problèmes en profondeur.

— Elle n'a pas mentionné le nom de cet homme, Sivert Almeli ?

— Non.

— A-t-elle dit qu'elle avait peur ? »

Valeur fit non de la tête.

« A-t-elle parlé d'hommes qui la harcelaient ou la suivaient ?

— Non. La conversation était tout à fait banale. Elle portait sur des généralités, sur la situation avec son fiancé et ce genre de choses. Bien entendu, j'ai supposé que le *vrai* problème avait des racines bien plus profondes et que cela sortirait au cours de la thérapie.

— Qu'y avait-il avec le fiancé ?

— Elle avait des doutes sur lui. À l'entendre, elle n'était pas sûre qu'il l'aimait. Elle avait des doutes sur lui et cela l'avait amenée à se poser des questions sur elle-même.

— Pouvais-tu l'aider ?

— Oui, j'avais d'ailleurs pensé lui suggérer qu'ils viennent ensemble à la séance, tous les deux.

— Mais tu ne l'as pas fait. Pourquoi ?

— Je voulais d'abord mieux la connaître. J'ai supposé qu'il y avait d'autres choses qui la tracassaient — puisqu'elle avait choisi de commencer la thérapie seule. Quand les gens vont voir un psychologue, il arrive que la motivation affirmée soit une forme de

rationalisation.

— Tu veux dire qu'il y avait en fait d'autres motifs ?

— Exactement. Mais je n'ai pas réussi à les découvrir. »

Gunnarstranda se pencha.

« Cet homme, Sivert Almeli, c'était son voisin. Il a été tué peu après elle. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'il existait — comment dire ? — une relation psychologique particulière entre eux. Sivert Almeli espionnait Veronika Undset. Il la photographiait en cachette. *Lui*, c'était un cas pour un thérapeute. Mais elle ne l'a pas mentionné pendant la séance avec toi ?

— Si quelque chose dont nous avons discuté avait de l'importance pour ton affaire, je t'en parlerais, évidemment.

— Pourquoi s'est-elle adressée à toi en particulier ? »

Valeur haussa les épaules.

« Je le lui aurai demandé, au cours des séances, mais je n'ai pas eu la possibilité de le faire.

— Elle n'a donc pas été envoyée par un médecin ?

— Non. Dans ce cas, les patients doivent accepter des listes d'attente assez longues. Veronika Undset faisait partie de ce groupe de patients qui viennent de leur propre initiative et qui paient eux-mêmes les consultations, sans être remboursés par la Sécurité sociale.

— Tu as beaucoup de patients comme ça ?

— Pas mal. La Norvège est un pays riche, et il y a beaucoup de gens prêts à payer le prix fort pour être soignés sans avoir à attendre.

— Ce qui est curieux, dit Gunnarstranda d'un ton pensif, c'est que Sivert Almeli a pris des photos de toi sans que tu t'en aperçoives, le jour où l'on a trouvé le cadavre de Veronika Undset. Il n'est pas allé au travail, mais il n'est pas non plus resté chez lui. Ce jour-là, il a pris trois photos, seulement trois, et tu figures sur les trois. Pourquoi Almeli a-t-il fait une chose pareille ? »

Valeur ne répondit pas tout de suite. La chaîne hi-fi s'était tue. Silence complet dans l'appartement.

« Je crois avoir une explication, même si ça peut paraître un peu bizarre. »

Gunnarstranda inclina la tête, l'air interrogateur.

« Elle était la dernière patiente de la journée. Après la consultation, je l'ai reconduite chez elle. Je suppose que...

— C'était vraiment généreux de ta part... », coupa Gunnarstranda.

Valeur eut un sourire gêné.

« C'était de la politesse, et rien d'autre. Je suppose que si ce type l'espionnait quand il m'a vu la déposer, il s'est peut-être demandé qui j'étais. Il a fait le détective et il a trouvé mon identité.

— C'est dans tes habitudes de reconduire tes patients ? »

Valeur secoua la tête.

« C'était juste un geste. Elle était la dernière patiente de la journée et n'avait pas de voiture. J'allais partir et je l'ai vue attendre le bus. C'était simplement un geste de politesse.

— Que lui as-tu dit ?

— Comment ça ?

— Que lui as-tu dit quand tu l'as vue attendre à l'arrêt de bus ?

— Je ne m'en souviens pas exactement... Je lui ai proposé de la raccompagner chez elle.

— Mais tu habites ici, à Bærum Verk, alors qu'elle habite à Simensbråten. C'est à l'opposé. Cela fait des dizaines de kilomètres, et pourtant tu lui proposes de la reconduire chez elle. Quelqu'un que tu connais à peine ! »

Valeur ne répondit pas tout de suite. Il tira consciencieusement une dernière bouffée de sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier à petits coups mesurés. Puis il dit :

« À la façon dont tu mènes cette discussion, on pourrait croire que toi, c'est-à-dire la police, tu penses que j'ai quelque chose à voir avec ce meurtre.

— Signe Herring a été violée et tuée à coups de couteau. Veronika Undset a été... »

Valeur l'interrompit en levant les mains. Il aboya :

« Il faudrait peut-être se calmer un peu. »

Là. La même étincelle était revenue dans son regard. Mais comme si Valeur avait senti ce que pensait le policier, cette dureté dans son regard disparut aussi vite qu'elle était venue. Comme si on jouait à cache-cache, songea Gunnarstranda, qui dit :

« Je suis calme, moi. » Il se leva. « Et pour que toi, tu sois tout à fait relax, j'ai besoin de savoir où tu te trouvais quand ces deux personnes ont été tuées. J'aimerais que tu notes les noms de ceux qui peuvent confirmer l'information. »

Erik Valeur prit un stylo posé entre deux catalogues.

« Bien entendu. De quelles dates et heures s'agit-il ? »

À la porte métallique de l'hôtel de police, Gunnarstranda manqua de percuter une femme. C'était Leyla Rindal qui sortait. Elle avait des yeux noirs et chaleureux, et le sourire le plus large et le plus éclatant qui soit. Comme toujours, Gunnarstranda rendit hommage à cette femme bénie des dieux. Il lui tint la porte et s'inclina profondément, comme un patineur artistique. Elle le salua et pointa le doigt sur sa montre pour signaler qu'elle était en retard.

Pendant quelques secondes, Gunnarstranda suivit des yeux Leyla qui se hâtait vers Grønlandsleiret. Elle était vêtue à l'occidentale, en jeans et chemisier blanc, mais cachait ses cheveux sous un hijab blanc et bleu.

Curieusement, pour la réunion, Rindal avait revêtu l'uniforme. Il présenta Stephan Borge, un homme qui ressemblait à s'y méprendre à Buddy Holly — les grosses lunettes, la forme de la tête, l'implantation des cheveux, sans oublier la bouche étroite, tout cela faisait immanquablement penser au roi du rockabilly.

Rindal présenta Borge comme un *profiler* suédois réputé, ayant examiné deux *casefiles* — Veronika Undset et Signe Herring.

Borge prit la parole. Il ne voulait pas trop s'avancer mais il ne pouvait pas non plus nier que la police d'Oslo était désormais confrontée à un tueur en série. Il commença par établir sa thèse avec la physionomie assez similaire des victimes. Toutes deux avaient des cheveux roux et une coiffure très semblable. Elles faisaient à peu près la même taille — Undset 164 cm, Herring 161 cm. Les âges différaient : Signe Herring avait dix-neuf ans, Veronika Undset trente-cinq. Toutes deux étaient des femmes séduisantes qui, d'après les rapports, manifestaient leur sexualité de la manière qui leur plaisait. Signe Herring avait reçu trente-quatre coups de couteau dans la

poitrine. Undset, vingt-deux, également dans la poitrine. Signe avait moins résisté que Veronika et ne présentait pas autant de blessures et de traces de coups de poing ou de pied. Veronika avait été frappée si brutalement qu'elle avait des fractures du crâne. Les meurtres avaient été commis sous le coup d'une émotion violente, dans un lieu qui n'était pas celui où l'on avait retrouvé les corps. Les scènes de crime n'avaient pas été localisées. Les deux victimes avaient été transportées, *post mortem*, dans une décharge à Senja pour l'une, dans un conteneur pour gravats, à Kalbakken, pour l'autre. Le corps de Signe Herring avait été trouvé *in natura*. Veronika Undset était emballée dans un film plastique.

Les enquêteurs avaient trouvé des traces biologiques sur le corps de Signe Herring. Elle avait été violée.

Veronika Undset était ébouillantée et brûlée au bas-ventre. On n'avait pas l'ADN du meurtrier, comparer l'ADN et prouver qu'il s'agissait du même homme était donc impossible. Si elles avaient été tuées par la même personne, Borge en déduisait que cet homme avait tiré les leçons du meurtre de Herring et qu'il avait donc nettoyé les traces laissées sur Veronika Undset après l'avoir agressée sexuellement.

Les différences entre les crimes comprenaient également un élément géographique. Signe Herring était élève au lycée de Finn fjordbotn dans le Troms, qui se trouve à mille cinq cents kilomètres de la capitale. Des différences existaient également en ce qui concernait l'arme du crime. Signe Herring avait été tuée par une arme aiguë. En observant les blessures, l'hypothèse était que l'agresseur avait utilisé un couteau lapon de grande taille. La lame de l'arme qui avait tué Veronika Undset faisait moins de sept centimètres de long, le profil des coupures indiquait que l'arme du crime était très probablement un cutter normalement utilisé pour la pose de papier peint — un cutter Stanley à lames changeables.

« Oui ? dit Stephan Borge en faisant un signe vers Gunnarstranda qui levait la main.

— Si l'on prend en considération l'éloignement géographique et temporel, dans quelle mesure cela affaiblit-il la théorie de meurtres en série ?

— À mon avis », commença le Suédois qui ôta ses grosses lunettes à monture de corne. Il les essuya et les remplaça sur son nez. Il voulait

flatter les enquêteurs présents et faire appel à leur expérience. « Celui qui tue un homme sans être découvert va très probablement tuer à nouveau. »

Les policiers autour de la table acquiescèrent.

Pour la distance géographique, celle-ci n'invalidait pas l'hypothèse du tueur en série si, par exemple, on avait affaire à un meurtrier qui avait habité à deux endroits différents. Ou dont le travail impliquait des déplacements, par exemple un *chauffeur routier* ou un *représentant*. Ou bien le meurtrier avait un emploi qui l'obligeait à travailler à deux endroits. La combinaison de l'éloignement dans le temps et l'espace renforçait même la théorie de crimes commis en série.

Rindal prit la parole :

« La raison pour laquelle nous avons relié les deux cas, c'est qu'un témoin dans l'affaire Veronika — Erik Valeur, qui habite désormais à Bærum — a été en contact avec Signe Herring à l'époque où il travaillait au service de psychiatrie infantile, dans le Midt-Troms. Nous allons très probablement aboutir. »

Gunnarstranda leva la main une nouvelle fois.

Borge lui fit signe.

« Un de nos témoins travaillait en 2006 à la Direction de l'Énergie et de l'Hydro-électricité. Il était chargé de l'inspection des rivières et des chutes d'eau, dans le cadre de concessions possibles pour des micro-centrales hydrauliques. Cette personne a eu un programme de déplacements considérable au printemps 2006, entre autres dans la région de Harstad. Ce n'est pas juste à côté de Senja, mais...

— C'est intéressant, très intéressant.

— Qui ça ? » intervint Rindal.

Gunnarstranda lui répondit par un sourire.

Rindal le dévisagea d'un air dur.

Gunnarstranda murmura quelque chose à Yttergjerde. Un silence gênant se fit, mais Borge y mit fin en prenant la parole.

« J'en viens à mon profil. » Le Suédois expliqua que le meurtrier était une personne méprisante profondément les femmes. Victime de ses propres pulsions, il se détestait de nourrir de telles tendances. Il projetait ce dégoût de lui-même sur la femme, sous forme d'une fureur qui se manifestait de deux façons : premièrement, il la dominait en abusant d'elle sexuellement. Borge compara les gestes du meurtrier avec le comportement des soldats à l'égard des femmes en pays

conquis. Les chefs récompensent leurs soldats en les laissant asservir les femmes : les pénétrer devient une manifestation concrète de la conquête et, ainsi, chaque soldat devient son propre tsar lorsqu'il répand sa semence — il fructifie la terre conquise.

Certains auditeurs se dévisagèrent sans que Borge ne s'en aperçoive.

Borge poursuivit son exposé : le mépris du meurtrier à l'égard de ses victimes continuait de se manifester dans l'acte lui-même, puis dans le traitement de la morte comme détrit. Borge supposait que ce sujet avait un profond trouble de la personnalité narcissique. « Il a une très haute opinion de lui-même. Il éprouve un conflit émotionnel très fort. Il méprise et désire à la fois ses victimes. » Le conflit aboutit à un violent heurt entre deux traits de sa personnalité. Deux ouragans se heurtent et le résultat en est l'assassinat. Toutefois, ce qui troublait un peu le tableau, c'était que le meurtrier, après avoir tué Veronika Undset, était tellement calme et froid qu'il avait pris le temps de faire disparaître les traces biologiques, ce qui était une tâche très exigeante et — il faut bien le dire — extrêmement désagréable.

Gunnarstranda leva encore une fois la main.

Le Suédois lui fit signe de s'exprimer.

« Nous avons une autre victime avec une relation prouvée avec Veronika Undset. Un homme, 43 ans. Un voisin de la jeune femme, très probablement un voyeur... »

Rindal agita la main, agacé, et voulut l'interrompre.

Gunnarstranda l'ignore et poursuivit :

« *Modus operandi* : gorge tranchée. On ne trouve aucun signe de panique, d'émotion, de dépression, de sexualité complexée, de besoin de conquête symbolique ou de mépris de soi. Cet assassinat infirme-t-il ou confirme-t-il l'idée que le meurtre de Veronika Undset fait partie d'une série ?

— Je ne peux pas répondre, dit le Suédois. Mon rapport se fonde sur deux affaires concrètes. »

« Mais putain, qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda Mustafa Rindal peu après la fin de la réunion. Il suivit Gunnarstranda dans le couloir. Il était tellement énervé qu'il ne parvint pas à ouvrir l'emballage de son paquet de chewing-gums.

« Toi aussi, tu trouves qu'il ressemble à Buddy Holly ? » demanda

Gunnarstranda. Il s'arrêta au distributeur de boissons, mit des pièces. Une bouteille tomba dans un bruit fracassant.

« Est-ce que tu as une idée de ce que ça coûte de faire venir Stephan Borge de Stockholm à Oslo ? Et toi, il faut que tu fiches la merde et que tu cherches à le coincer ? Tu te prends pour qui ? Colombo ? »

Gunnarstranda but son Coca à grandes gorgées et se frappa la poitrine pour roter.

« Qui bossait sur des inspections de micro-centrales dans la région du Nord ? C'était le fiancé, Fransgård ? »

Gunnarstranda acquiesça.

Rindal agita un index menaçant.

« Tu vas m'écouter un peu... Tu t'es planté avec Fransgård. Tu n'as même pas réussi à penser à prendre un échantillon d'ADN.

— Ce n'était pas possible à ce moment-là.

— Je t'ai dit de m'écouter, répéta Rindal. Tu t'es planté, Gunnarstranda. Il faut que tu le comprennes. Maintenant, il sera impossible que Karl Anders Fransgård nous donne un échantillon d'ADN de son plein gré. Pourquoi ? Parce que *tu as oublié* de le prendre quand tu en avais la possibilité. Alors écoute bien : ni Fransgård ni Almeli ne devaient être mentionnés durant cette réunion. Nous avons fait appel à un *expert*. Et toi, tu as déjà suffisamment bousillé de trucs.

— C'était pertinent de parler d'Almeli : il avait sept cents photos de la victime !

— Et alors ? Il en avait peut-être sept cent mille de sept cents autres nanas ! Qu'est-ce que t'en sais ? Son ordinateur a disparu. Almeli a pu être tué par n'importe quel cocu. Par contre, le *case* Signe Herring colle avec le *case* Veronika Undset, et ça, t'as intérêt à t'y faire ! »

Rindal partit d'un air martial. Au bout de quelques pas, il se retourna tout en trifouillant son paquet de chewing-gums.

« Sinon, ça va faire du bruit ! Merde alors ! »

L'emballage se déchira et les tablettes se répandirent par terre. Rindal dut se mettre à genoux pour les ramasser.

Au même instant, Yttergjerde sortit de la salle de pause.

« Dieu est grand, dit-il en clignant des yeux avec un sourire innocent. Ce sera quoi la suite ? Des tapis de prières et le hijab

réglementaire ? »

Rindal se redressa d'un bond et voulut saisir Yttergjerde par le col, mais ce dernier fonçait déjà dans le couloir.

Gunnarstranda retourna à son bureau.

Il s'assit et ouvrit le tiroir du haut. Il se mit à lancer des fléchettes sur les photos de Valeur sans les atteindre.

Yttergjerde entra. Il fit semblant de jouer de la guitare en chantant :

« P-p-p-pe-ggy Sue...

— Ça doit être les lunettes, répondit Gunnarstranda avec un clin d'œil. J'aurais pas cru possible de trouver des lunettes pareilles de nos jours. Il est peut-être pote avec Elton John. Dis, tu veux bien me passer les fléchettes ? »

Yttergjerde les retira du mur.

« J'ai vérifié à l'état civil, à tout hasard. Erik Valeur, le psychologue. Il a été marié, mais sa femme est en excellente santé. Elle est infirmière à Tromsø. Tu as besoin que quelqu'un y aille ? Parce que c'est mon tour.

— Qu'est-ce que tu veux faire à Tromsø ?

— Quoi faire ? Tu n'as pas entendu parler du pub Ølhallen ? »

Gunnarstranda lança une fléchette et mit dans le mille.

« On n'a pas le budget, dit-il. Et puis, il y a une foultitude de flics qui ont suivi l'affaire autrefois. Ils peuvent parler à son ex-femme. » Gunnarstranda décrocha le téléphone.

Il était presque minuit quand Frølich finit de visionner les films qu'Andreas Langeland n'avait pas réussi à emporter avec lui. Il se leva, courbatu et marqué par ce qu'il venait de voir. Il n'avait pas dormi depuis longtemps.

L'hôtel de police n'était pas encore désert. Il y avait toujours quelqu'un de garde, des collègues qui attendaient des appels pour foncer en intervention, buvant des cafés pour tenir le sommeil à distance, lisant, regardant la télé, faisant une partie de bataille navale ou des réussites sur l'ordinateur afin de tuer le temps. Mais, à cet instant, il n'avait pas envie de les voir.

Il ne voulait pas davantage rentrer chez lui. Il ne supportait pas l'idée de se retrouver à fixer les murs, à méditer en regardant la boîte de bière sur l'étagère, à fermer les yeux, hanté par les souffrances de cette pauvre fille. Il prit sa première pinte chez Teddy's, puis continua vers l'ouest, Justisen, Stopp Pressen, Herr Nilsen. Nouveau pub, nouvelle tentative de se noyer. Il finit par trouver une table libre devant le Steamen. Cette bière-là descendit plus lentement, et il commença à regarder autour de lui.

La bande de jeunes héritiers à la table voisine n'avait pas assez de chaises. Une des filles demanda si la chaise vide à sa table était libre. « Non, aboya-t-il agressivement, elle n'est pas libre. » La fille et son copain le regardèrent de travers. Le copain voulut protester, mais elle le retint. « On en trouvera une ailleurs. »

Frølich se dit : *elle l'a vu, elle a pigé que je suis à bout.*

Il se leva, laissa un billet de cinquante couronnes comme pourboire et s'éloigna en titubant. Il se rendit compte qu'il était ivre, mais ne le sentait pas.

Ses jambes trouvèrent le chemin, même si sa tête ne suivait pas.

Il y avait un pneu de tracteur renversé sur le trottoir de Sofies

gate. Il s'assit dessus et leva les yeux vers les fenêtres sans lumières de l'immeuble en face. Il se demanda lesquelles pouvaient être les siennes. Il se demanda également si ça valait le coup de sonner. Comme elle était venue chez lui sans prévenir, il pouvait bien débarquer chez elle de la même façon.

Le temps passa. Les idées se télescopaient dans son crâne, elles se figeaient, repartaient dans d'autres directions, comme si ce n'étaient pas des idées mais de longs bouts de corde emmêlés de manière inextricable.

Une voiture se gara quelques mètres plus bas. Un cabriolet Saab avec la capote relevée. Le moteur fut coupé et les lumières éteintes. Deux claquements de portière. Frølich ne se leva pas.

Il la reconnut à ses cheveux blonds. Iselin Grav, accompagnée d'un homme en bermuda et chemise à manches courtes. Ils se dirigèrent vers la porte de l'immeuble de l'autre côté de la rue. Quand elle fouilla dans son sac à la recherche de ses clefs, elle jeta un coup d'œil dans sa direction, sans doute parce qu'il avait bougé. Elle réagit. Dit quelques mots à l'homme en bermuda. Traversa la rue en vitesse.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Il faut que je te parle », dit Frølich en levant la tête. Elle n'avait pas de lunettes aujourd'hui. Peut-être porte-t-elle des lentilles de contact, se dit-il, comme si c'était important.

Elle regarda l'autre type, puis Frølich.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'homme en venant vers eux.

— Rune, dit-elle d'un ton ferme. Ce n'est pas le bon moment. Je t'appellerai. »

Ils se dévisagèrent. Le type n'avait guère envie de partir. Ils firent quelques pas tous les deux et chuchotèrent. Frølich leva les yeux vers le ciel. Tout là-haut, une lumière verte clignotait, elle glissait doucement vers l'est.

Les chuchotements montèrent en intensité. Pour finir, le type jura et s'éloigna à grands pas. Les jambes blanches et les sandales vertes se fondirent lentement dans l'obscurité.

Iselin Grav attendit à la porte de l'immeuble. Frølich se leva. Ils ne parlèrent pas dans l'escalier.

« Tu avais raison », dit-il alors qu'elle allait ouvrir la porte de son appartement.

Elle se figea. Elle réfléchit un instant en serrant la clef. Puis elle

ouvrit.

Elle n'alluma pas la lumière. Elle accrocha son sac à une patère au mur et se tourna vers Frølich. L'obscurité adoucissait les contours de la pièce et des objets. Le silence dura. Puis elle finit par demander :

« Comment va-t-elle ? »

— Bien, si l'on tient compte de la situation. Elle va survivre. Physiquement, en tout cas. »

Il y avait un pouf devant une table basse blanche décorée d'un vase avec des roses. Il se laissa tomber dessus.

Elle sourit en le regardant.

« Tu étais au courant ? demanda-t-il. Il te l'avait dit ? »

Le sourire disparut.

« Non. Mais j'ai compris que quelque chose n'allait pas. C'est bien ce que j'ai essayé de te dire, d'ailleurs.

— Ils ont tout filmé.

— Qui ?

— Lui et son frère, Mattis.

— Et ils sont en prison ?

— Mattis, oui. »

Elle sortit de la pièce.

Peu après, elle revint de la cuisine avec deux grands verres remplis de glaçons. Sur l'étagère, une bouteille de Glenlivet. Elle les servit. Une dose sérieuse. Il se dit : *elle est généreuse, j'aime ça*. Elle lui tendit son verre.

Il vida le whisky d'un trait et lui rendit le verre.

Elle lui en servit un autre, et lui demanda d'un ton hésitant :

« Et Andreas ? »

— Il a filé. »

Elle repassa dans l'entrée et chercha son portable dans son sac. Elle revint. Ouvrit son téléphone.

« Il ne m'a pas appelée. »

L'horloge sur le mur d'en face indiquait trois heures moins onze. Frank Frølich ferma les yeux.

« Tu as oublié tes lunettes », dit-il.

Quand il les rouvrit, elle était accroupie devant lui, en sous-vêtements. Elle déboutonna sa veste. L'horloge indiquait cinq heures cinq.

« Tu ne peux pas dormir comme ça, murmura-t-elle.

— Nous avions bu pendant cinq ou six jours d'affilée.

— Tu as rêvé ? demanda-t-elle, toujours en chuchotant.

— Nous n'avions pas dormi pendant presque une semaine. Nous avions fini l'école, nous faisions les cons toute la journée et, la nuit, nous allumions des feux sur la plage. Il n'y avait quasiment pas d'autres Norvégiens là-bas, juste quatre filles d'Ålesund qui draguaient les mecs du coin. Elles ne voulaient rien avoir à faire avec nous et parlaient anglais entre elles pour que nous ne sachions pas qu'elles étaient Norvégiennes. Les gens du coin nous prenaient pour de jeunes crétins. Nous sommes tombés amoureux d'une fille qui était serveuse dans un café. »

Frank se rendit compte soudain qu'Iselin ne savait pas qui était Karl Anders et qu'elle ne comprenait strictement rien à ce qu'il racontait. Pourtant, elle était là, à genoux, et l'écoutait.

« Je ne me rappelle plus comment s'appelait la fille, murmura-t-il. Elle avait seulement quatorze ans, de longs cils et d'épais cheveux noirs qui lui tombaient jusque dans le bas du dos, elle était tellement jolie que ça faisait mal rien que de la regarder. Nous étions amoureux fous, tous les deux, et nous nous comportions comme tels. Nous passions tout notre temps au café. Son père a compris ce qui se préparait et il a excité une bande de gars du coin pour s'occuper de nous. Je n'ai jamais reçu une telle trempe, ni avant, ni depuis. Deux policiers sont arrivés dans une 2CV, mais mon copain avait disparu. C'était moi contre la foule. J'ai été arrêté. Je crois que les flics m'ont coffré pour que je ne sois pas gravement blessé. Je n'avais rien sur moi, même pas de passeport. Ils m'ont emmené dans un bureau complètement ridicule, qui ressemblait à celui d'un shérif dans un western. Un petit policier rondouillard a désigné la cellule, puis il a pointé le doigt sur moi ; il me parlait sans s'arrêter en agitant l'index sous mon nez. Je ne comprenais rien à ce qu'il disait, j'étais complètement paumé, et je pensais seulement à mon copain qui était seul avec la foule à ses trousses. On m'a laissé repartir au bout d'une heure. À ce moment-là, tous les gars de la région voulaient être pote avec moi, ils rigolaient de la manière dont je m'étais battu — il y avait même un costaud à qui j'avais mis un coquard qui voulait me payer une bière. Mon camarade était introuvable. Je suis retourné en courant à l'endroit où nous faisions notre feu de camp sur la plage. »

Frank Frølich se leva.

Il tenait à peine debout.

« Où sont les toilettes ?

— Dans le couloir. »

Il sortit du salon en titubant. Les toilettes sentaient le parfum. Il se pencha sur la lunette, enfonça le doigt dans la gorge et se dit : *c'était il y a plus de vingt ans.*

Il se rinça la bouche, se lava le visage et regarda sa tête mouillée.

Il resta là sans avoir conscience du temps, jusqu'à ce qu'Iselin vienne frapper à la porte.

« Ça va ? »

Il sortit. Elle avait enfilé un peignoir de bain blanc.

Il regarda sa montre.

« Je t'ennuie, je suis désolé. Tu vas sûrement au boulot ce matin et tu dois être crevée. Je vais y aller.

— Je vais faire du café », dit-elle en passant dans la cuisine.

Il s'assit. Il sentit à peine qu'elle lui mit une tasse chaude dans la main.

« Ça m'a complètement bouleversé de voir le film d'Andreas et son frère. C'est comme si on mettait des images sur un bruit dans ma tête.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai couru du village à la plage. Plus tard, je me suis demandé pourquoi j'avais couru. *Je n'en savais rien.* Mais j'ai couru. Il y avait des cigales dans tous les arbres et ça faisait un vacarme épouvantable. Tu vois sûrement de quoi je parle. Depuis, je ne supporte plus ce bruit. En fait, il y en avait deux. Celui strident des insectes et les cris de la fille. »

Frølich se frappa la poitrine.

« Mon cœur. Bang, bang, bang, le goût du sang dans la bouche, des cris qui montaient, montaient et qui disparaissaient. C'était comme tenir quelqu'un par la main, quelqu'un suspendu au-dessus d'un précipice et que l'on n'est pas capable de remonter, avec ses doigts qui glissent des tiens. »

Il croisa le regard d'Iselin et s'enfonça dans le fauteuil.

« Quand je suis arrivé, il avait terminé. Il est parti prendre un bain de nuit.

— Qui ça ?

— Un type qui travaille pour la Ville. »

Il leva la tête. Le jour commençait à se lever.

Le mur n'était plus qu'un collage de coupures de presse, de photos, de flèches tracées au feutre et de notes. Au centre : un portrait de Veronika Undset et des descriptions détaillées. Les flèches qui partaient de là aboutissaient à des portraits de Karl Anders Fransgård, Kadir Zahid, Sivert Almeli, des dates, des heures, des rapports, des clichés du psychologue Erik Valeur traversant la rue et dans une voiture qui s'éloignait. Au-dessus de tout cela, la photo de classe d'une jeune fille au sourire un peu forcé. La tête de côté, elle se présentait sous son meilleur jour devant l'objectif. Une vie, un condensé d'instantanés personnels, de rires, de pleurs, de bonheurs et de joies, de performances, d'ambitions et de buts, sans oublier les illusions perdues — auxquelles Gunnarstranda ne comprenait rien. Si ce n'est une chose, une supposition fondée sur ses propres préjugés d'aigri : là, au moment où elle se faisait tirer le portrait, Signe Herring avait probablement une seule idée. Si ce n'était pas le point d'orgue de son adolescence, c'était au moins celui de la fin de sa scolarité : il s'agissait de se soûler jour après jour, de faire la fête avec les autres lycéens de terminale. Ce qu'elle avait fait à la fête à Finnsnes avant de sortir prendre l'air. Et de ne jamais revenir. *First you dream, then you die*. Qui avait cette maxime sur la conscience ?

À l'époque, la Kripos avait songé à inculper le copain de Signe Herring. Il avait six ans de plus qu'elle et s'était montré plusieurs fois violent avec elle. Un jour, elle avait même dû être hospitalisée. Mais ce n'était pas l'ADN du copain que l'on avait retrouvé sur son corps.

Gunnarstranda observa les photos du psy — Erik Valeur. Reconduire un patient après la première séance. Rien de bien suspect, sans doute, si Veronika n'avait pas été aussi séduisante, et si elle n'avait pas été tuée.

Gunnarstranda repensa à l'entretien avec Valeur, au style

inhabituel de celui-ci. Complètement relax quand la police sonne à la porte, il parle du *Top 20* et de la mentalité des masses. Cela signifiait-il quelque chose ? Le type était un collectionneur et Gunnarstranda était arrivé au moment où il y était occupé, comme s'il exécutait une sorte de rituel. Il y a quelque chose de très humain dans le fait de collectionner, se dit-il. D'une façon ou d'une autre, la plupart des gens que l'on connaît sont des collectionneurs. Avant les jeux Olympiques, rassembler les *pins* des Jeux était quasiment une passion nationale. On organisait des salons dans le pays entier et certains *pins* atteignaient des sommes astronomiques. Et qui se livrait encore à cette marotte désormais ? Gunnarstranda ne connaissait personne. En revanche, il connaissait des gens passionnés par les montres, les voitures, les bouteilles de cognac ou de vin, les timbres, les monnaies, les billets, les stylos, les briquets jetables et même les boîtes d'allumettes. Collectionner, c'est un héritage de l'évolution, pour survivre à un long hiver, il faut entreposer du bois, amasser de la nourriture et du fourrage pour les bêtes.

Mais il y avait eu quelque chose.

Une remarque agacée sur la visite de Gunnarstranda. La même irritation qui avait pointé à la surface quand le psychologue avait été un tout petit peu poussé dans ses retranchements.

Froid. Mais il s'appuyait seulement sur sa satanée intuition. C'est-à-dire, rien. Pourtant...

Gunnarstranda n'arrivait pas à chasser Valeur de son esprit.

Le téléphone sonna. Il décrocha et demanda à son interlocuteur, Emil Yttergerde, d'être bref.

« Il y a quelque chose de bizarre avec le psy. Cela fait plus de deux heures qu'il nettoie sa voiture. »

Quand on parle du loup, songea Gunnarstranda. Ou comme disait toujours sa maman : *c'est étrange, chaque fois que je pense très fort à une amie, elle appelle.*

Yttergerde poursuivit son rapport :

« Il a commencé par le lavage auto à la station Statoil, mais ça ne l'a pas satisfait. Il a pris ensuite un box pour faire un lavage à la main. Il a passé l'aspirateur, utilisé de l'ammoniaque, il a sorti tous les tapis et s'est mis à quatre pattes pour frotter partout. Il a changé l'eau du seau plusieurs fois, et il y est encore en ce moment. S'il cherche à effacer des traces, je pense qu'il a de bonnes chances de réussir.

— Nous n'avons pas assez d'éléments pour intervenir, dit Gunnarstranda.

— C'est bien ce que je pensais, mais ça vaut le coup de faire gaffe, tu ne crois pas ? »

Après avoir raccroché, Gunnarstranda regarda la photo de classe de la jeune fille de Finnsnes. Il était temps d'entendre ce qu'avait à dire l'ex-femme d'Erik Valeur. Gunnarstranda prit le combiné et appela la police de Tromsø.

Même un déjeuner en ville révélait leurs différences. Ståle voulait aller dans l'un de ces endroits tape-à-l'œil d'Aker brygge pour commander un hamburger servi au prix d'un filet. Il voulait voir des « minettes » — elle avait honte chaque fois qu'il employait ce mot. Elle lui avait demandé trois fois ce qu'il voyait en elle, alors que ce qui le faisait vraiment bander c'était des minettes d'une vingtaine d'années qui s'étaient fait offrir des nibards siliconés en guise de cadeau d'anniversaire et pour qui le comble de la rigolade était de baiser dans un show de télé réalité.

Elle gagna, naturellement. Lena ne mangeait jamais à l'ouest d'Akerselva. Il ne lui venait plus à l'esprit de faire des efforts pour aller au café. En descendant Brugata vers Grønlandsleiret, il y avait des restaurants cosmopolites aux menus astronomiques à côté de boutiques Narvesen qui vendaient des bouteilles de Farris et des romans sexy pour les fermières norvégiennes. Des gens faisaient la queue devant des boutiques où l'on pouvait téléphoner pour pas cher à ses amis et à ses proches à l'autre bout du globe. Lena aimait se fondre dans la foule qui fourmillait entre les immeubles colorés, avec des apports d'architecture étrangère, comme le minaret dans Åkerbergsveien. Seuls manquaient des appels à la prière du muezzin pour compléter la touche exotique.

Ils s'étaient donné rendez-vous au restaurant Alibaba, dans Grønlandsleiret. Elle était arrivée tôt et elle passa le temps en faisant les cent pas. Elle savait que Ståle veillait à toujours arriver un quart d'heure plus tard. Un quart d'heure en retard, il se mit à scruter les tables sur le trottoir.

Il craignait toujours d'être vu par d'autres policiers et voulait qu'ils fassent comme s'ils étaient des collègues qui s'étaient retrouvés en ville, par hasard. Par provocation, elle s'assit à une des tables dehors.

Lui, il voulait aller à l'intérieur. Elle fit comme si elle ne l'entendait pas, et commença à feuilleter le menu. Pour finir, certains clients les observèrent, et Ståle s'assit à son tour.

Perdre ainsi, dans une telle situation, allait à l'encontre de tous les instincts de Ståle. Alors qu'il allait se mettre à critiquer, elle fut plus rapide et lui dit sans hésiter : « Si tu ne veux pas déjeuner avec moi, ici et maintenant, je te demanderai de partir. »

Cela l'excéda encore plus, mais elle s'en moqua. Elle fit comme si de rien n'était. Elle lui expliqua d'ailleurs la composition des différents plats. « Le lahmacun est une sorte de pizza, c'est très bon, surtout avec l'agneau. »

Ståle souligna qu'il voulait du bœuf et fit une allusion déplacée aux vacances en Turquie de Lena — peut-être préférait-elle les Turcs, après tout ?

Elle ignore cette remarque vulgaire et lui expliqua qu'il lui était possible d'avoir du bœuf. Un chich kebab, par exemple.

Le serveur arriva. Ståle commanda immédiatement une pinte de bière. Elle commanda une demi-bouteille de vin rouge. Santa Rita. Elle vit que cela le froissait également. Elle l'avait rembarré plusieurs fois, l'avait défié. Comment allait-il se venger ? Soudain, elle sentit que cette idée était répugnante. Et elle saisit enfin ce qui était en train de se passer. C'était un déjeuner de rupture.

Deux femmes, une en burqa noire, l'autre en burqa bleue, passèrent devant eux avec leurs poussettes. Un jeune couple, d'allure plus occidentale, se traînait, les bras chargés de sacs. Deux gars essayaient en vain de vendre du hash aux passants. Elle espéra qu'ils allaient s'éloigner vers le fleuve avant que Ståle ne comprenne ce qu'ils trafiquaient.

« Pourquoi est-ce qu'on est venus là ? demanda Ståle. À la place, on aurait pu profiter du soleil au Beach Club. »

Les deux narco-barons disparurent quand le serveur apporta les boissons. Le vin pour elle et un verre d'eau. La bière de Ståle se fit attendre. Elle sourit, ce n'était pas le jour de Ståle.

Un homme grand et athlétique portant une tunique et un turban blancs marchait sur le trottoir. Elle le suivit des yeux.

Le regard de Ståle s'illumina. Ça n'allait pas.

« Ne réfléchis pas, Ståle, dit-elle.

— Ta gueule, grogna-t-il. J'en ai ras le cul de t'entendre dire cette

phrase. »

Elle détourna l'attention en faisant un signe au serveur.

« Il attend une bière, dit-elle.

— Bien entendu. »

Ils se dévisagèrent. Ça aussi, il ne le supportait pas — qu'elle prenne l'initiative d'apporter de l'ordre dans le chaos.

Le serveur revint avec la bière. Il versa à nouveau du vin dans le verre de Lena. La demi-bouteille était vide. « Une autre ? »

Elle leva les yeux sur lui. Un jeune homme agréable d'Irak ou d'Iran. Yeux marron, peau cuivrée.

« Je vais attendre un peu.

— Ils te plaisent, hein ? »

Elle ne répondit pas, détourna la tête. En son for intérieur, elle était contente que la conclusion soit de plus en plus évidente : *vaya con dios*.

« Il faut qu'on parle, dit-elle. Toi et moi. »

Un sourire en coin s'afficha sur le visage de Ståle.

« Je pars en vacances. »

Elle détourna les yeux pour rassembler ses forces.

Il lui prit la main.

Elle la libéra et se sentit forte.

« Naturellement, tu pars tout seul ? »

Il fit non de la tête.

Le serveur revint. Avaient-ils fait leur choix ?

« Nous attendrons un peu », dit-elle.

Le serveur repartit.

« Merde, Lena, j'ai faim.

— Où allez-vous ?

— En Crète. Sur la côte sud, où nous allons d'habitude. »

Elle fut presque impressionnée par la facilité avec laquelle il en parlait. Elle, elle avait l'estomac noué. Cela la troubla. C'était elle qui aurait dû pouvoir parler de tout ça d'un ton détaché.

« Est-ce que nous n'avions pas parlé de faire un voyage tous les deux ? » demanda-t-elle. Elle prit une gorgée de vin et sentit qu'elle retrouvait des forces. Elle répéta sa question.

Ståle avait le nez dans son assiette. Il sourit, gêné.

« Ça ne sera pas possible, tu comprends. Mais je reviens le premier. Et là, on se fera un week-end. »

Il héla le serveur, qui apparut avec un calepin et un crayon.

« Je vais prendre un comme ça, dit Ståle, le numéro quatre. »

Le serveur prit note et interrogea Lena du regard.

« Je ne prendrai rien, merci », dit-elle.

Le serveur se donna la peine de lui servir de l'eau dans son verre avant de s'éloigner.

« Je vais être le seul à manger ? » demanda Ståle, agacé.

Lena saisit son sac.

« Il faut que j'aille faire un petit tour aux toilettes. »

Elle s'extirpa de son siège et se faufila entre les tables. Aux WC, elle se regarda dans le miroir. Un poil sur le bord du sourcil gauche rebiquait comme une petite corne. Elle l'arracha. Elle scruta une ride au-dessus de la racine de son nez. Elle essaya de l'effacer. Cela ne marcha pas.

Dans l'immeuble de Lønnåsjordet où elle avait grandi, à l'étage au-dessus, il y avait une jolie dame aux cheveux châains qui, deux fois par semaine, recevait la visite d'un monsieur d'un certain âge. On n'en parlait jamais à la maison. On ne parlait jamais des voisins. Cette dame avait un setter anglais qu'elle promenait tous les matins. Le dimanche matin, au petit déjeuner, la famille suivait des yeux cette femme et son animal, qui sortaient quel que soit le temps. Un dimanche matin d'orage, la malheureuse bête regimba derrière sa maîtresse, il voulait rentrer. Le père de Lena avait porté sa tasse à ses lèvres et déclaré :

« Il plane une poésie majestueuse sur la solitude des maîtresses. »

Lena avait réagi : « Tu veux dire pitoyable, n'est-ce pas ? »

Son père lui avait souri, sans relever. Il avait voulu se montrer spirituel. Elle avait eu mal pour cette femme qui paraissait tellement abandonnée, et elle ne comprenait pas pourquoi cette dernière supportait ce sacrifice sans fin.

Et là, elle y était aussi, c'était son tour. *Non*. Elle croisa son regard dans le miroir et secoua la tête. *Non, elle n'en était pas là. Certainement pas*. Elle ouvrit la porte des toilettes mais, au lieu de retrouver Ståle, elle prit à droite, passa entre les boutiques et sortit de l'autre côté.

Une fois dans le bus qui la ramenait chez elle, elle envoya un SMS à Ståle.

Je te dois une demi-bouteille de vin. Je mets l'argent sur ton compte. Des sous pour les vacances. Bon voyage, Lena.

Elle s'adossa dans le siège et songea que la vie n'était pas si moche que ça.

Rindal arrêta Frank Frølich qui sortait.

« Frølich, tu as fait du bon boulot sur l'étudiante de Kampala. Des nouvelles du ravisseur qui a filé ? »

Frølich secoua la tête. Il connaissait Rindal, ce dernier ne s'était jamais intéressé au sort de la jeune Africaine.

« Il y a un avis de recherche standard. »

Rindal opina de la tête.

« Ils ont filmé, dit Frølich. On ne risque pas de manquer de preuves. »

Rindal acquiesça d'un air distrait et dit :

« Qu'est-ce que tu penses d'Undset et de Zahid ? Est-ce que Kadir Zahid a quelque chose à voir avec le meurtre ?

— Il est possible que Veronika et Zahid aient baisouillé un coup, mais je n'en sais rien. Ça a été ma première impression, quand je l'ai arrêtée. Mais il s'est révélé qu'elle allait se marier avec Karl Anders Fransgård. Bref, il est plus probable qu'elle et Zahid disaient la vérité. Ils avaient les mêmes explications. Ils ont déclaré tous les deux avoir grandi ensemble, être allés dans les mêmes classes, et être les meilleurs amis du monde, etc., etc., etc. C'est pour ça que je n' imagine pas Zahid tuer Veronika Undset.

— OK, fit Rindal d'un air pensif. Que penses-tu de la manière dont l'affaire progresse ? »

Frølich haussa les épaules.

« Il y a une chose qu'il faudrait suivre plus attentivement. La piste de la cocaïne. »

Rindal fronça les sourcils, l'air perplexe.

« Nous avons arrêté Veronika Undset pour possession de cinq grammes de cocaïne cachés dans un Zippo. Elle a nié que...

— Exactement, coupa Rindal d'un ton distant. Exactement. Il faut

approfondir, il faut élargir — il faut penser autrement, tu n'es pas d'accord ? »

Frølich comprit que Rindal ne l'avait pas interrogé parce qu'il était intéressé par son avis, mais parce qu'il voulait lui faire faire quelque chose.

« Regarde ça, dit Rindal en tendant à Frølich une liasse de papiers. C'est la liste des objets saisis dans les locaux de Zahid.

— Pourquoi me demandes-tu mon avis sur une affaire quand tu te fiches de ma réponse ? »

Rindal écarta les mains en un geste de défense.

« Non, je ne me fiche pas de ce que tu dis. Mais il y a deux types d'enquêteurs, Frølich. Ceux qu'il faut d'abord briefer, et ceux qui sont déjà sur le coup. Il faut suivre cette piste, et tu connais à la fois l'affaire Veronika et l'affaire Zahid. Il peut y avoir des choses dans ce qui a été saisi qui relie les deux cas. »

Frank Frølich ne parvint pas à masquer son agacement.

« C'est du travail de bureau. »

Rindal s'éloignait déjà.

« Juste un coup d'œil, marmonna-t-il. Ça peut pas faire de mal, un petit coup d'œil. »

Frølich continua jusqu'au bureau de Gunnarstranda.

« Faut que je voie ça avec toi », commença-t-il, mais il s'interrompit quand Gunnarstranda agita le combiné du téléphone.

« Eugen ? C'est moi. As-tu parlé à l'ex-femme du psychologue ? »

Gunnarstranda regarda l'heure.

« OK, on en reparle. »

Il raccrocha. Se tourna vers Frølich.

« Tout d'un coup, Eugen Bendixen est super occupé. Il est dix heures dix du matin et il me demande de rappeler dans deux heures. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Frølich ?

— Regarde ça. » Frølich lui passa les papiers.

Gunnarstranda mit ses lunettes et feuilleta les documents.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Rindal a fait établir des listes de ce qui a été saisi chez Zahid.

— Bien. Kadir Zahid n'a pas d'alibi et il pouvait avoir un mobile. Par exemple, il a pu se sentir menacé par Veronika Undset tant qu'elle

était au courant des cambriolages.

— Dans ce cas, il faut que nous prouvions qu'il y a un lien entre le meurtre et les cambriolages !

— Exactement. Cet inventaire est un bon début. Commence avec ça. »

Gunnarstranda pointa un mot sur la liste.

Frølich prit la feuille et lut.

« Atmos ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est avec ça que l'humanité s'approche le plus du mouvement perpétuel, Frølich. On prend ce truc pour une vulgaire pendule de cheminée, mais c'est totalement autre chose. Une Atmos fonctionne grâce aux variations de pression atmosphérique. Une mécanique fantastique, fabriquée par la firme horlogère suisse Jaeger-LeCoultre. Les Atmos sont des objets de collection. Kadir Zahid, pour qui le fin du fin c'est de se raser les couilles et de conduire des grosses bagnoles, Kadir Zahid ne sait certainement rien du certificat qui va avec une Atmos. Si le propriétaire de la pendule se trouve sur la liste des clients de Veronika Undset, cette personne doit encore avoir le certificat. Et ça, Kadir Zahid ne pourra pas le justifier. Rindal aura ainsi un dossier aussi solide et fiable que cette pendule. »

Gunnarstranda avait enfilé sa veste tout en parlant. Il sortit du bureau, la porte claqua derrière lui. « *Roger !* » fit Frølich avec l'accent d'un pilote dans un film américain. Il se demanda qui il pourrait bien convaincre de faire ce boulot de merde. Quelqu'un de motivé.

Frank Frølich s'était offert un déjeuner dans un sushi bar et était revenu tard au bureau. À son retour, Gunnarstranda présentait le rapport d'Eugen Bendixen, de la police de Tromsø.

« Eugen a parlé à l'ex de Valeur, qui est infirmière. Elle a raconté que son divorce avait été violent. Elle a dû recourir au centre de protection des femmes battues avant la séparation. Elle a songé à porter plainte contre Valeur pour menaces et violences, mais ne l'a jamais fait.

— Comment se fait-il qu'un type pareil ait le droit d'être psychologue ? s'étonna Yttergerde.

— Sans doute parce qu'elle a encaissé et qu'elle a fermé sa gueule. Elle n'a pas voulu être celle qui lui faisait perdre son boulot. Elle a déclaré n'avoir découvert ces côtés négatifs qu'au bout d'un moment. Ils s'étaient rencontrés à bord de l'Express Côtier, après avoir discuté sur le Net, via un site pour personnes seules.

— Pour les célibataires, corrigea Lena Stigersand.

— Quelle est la différence ?

— Quand tu dis *personnes seules*, j'entends une connotation négative. Une bonne partie de la population norvégienne est célibataire. C'est un mode de vie d'être célibataire — un choix que l'on fait. »

Gunnarstranda la regarda sans rien dire, si bien que les autres tournèrent la tête vers Lena.

« OK ! s'exclama-t-elle, énervée, je suis célibataire. Maintenant, vous êtes au courant !

— Mais... Qu'est-ce qui... » demanda Frølich.

Lena allait répondre quand Gunnarstranda tapa sur le bureau.

« Faudrait suivre ! tonna-t-il. L'ex-femme de Valeur revenait des États-Unis, où elle avait habité deux ans avec un type de Houston qui

travaillait dans le pétrole. Elle avait rencontré son Américain à Stavanger. Il travaillait pour Statoil, et elle, à l'hôpital. Leur relation était assez turbulente, mais ils espéraient que ça s'améliorerait s'ils déménageaient aux États-Unis. Là-bas, ça a mal tourné. Il était de plus en plus brutal et elle est rentrée à Tromsø il y a dix ans. Après avoir chatté sur le Net, elle a rencontré Valeur à bord de l'Express Côtier. Elle s'est éprise de lui et lui a confié sa triste histoire. Il était très attentif, psychologue et tout le tintouin. Ils se sont mariés six mois plus tard. Elle avait trente-sept ans et désirait avoir un enfant. D'après elle, le caractère de Valeur a changé après le mariage. Il s'est révélé être un coureur de jupons notoire. Au bout de six mois de mariage, elle a découvert qu'il n'arrêtait pas de chatter sur le Net, sur des sites avec du sexe en direct — quoi que cela puisse bien vouloir dire.

— Webcam », dit Yttergjerde.

Les autres le dévisagèrent.

Il s'éclaircit la gorge.

« Striptease, masturbation, etc.

— Franchement... dit Gunnarstranda d'un ton distant. Peu importe. Il lui arrivait de se vanter auprès de sa femme du nombre de prostituées qu'il allait voir quand il était en voyage. D'après elle, il est une sorte d'épigone de Jekyll/Hyde, gentil et plein de compassion au travail, mais en privé, un type très déplaisant, avec un très fort besoin de domination. Elle a une explication à ça. D'après elle, il déteste sa mère. C'est un conflit qu'il ne parvient pas à résoudre car, en même temps, il s'éprend de femmes qui lui ressemblent. Et cette Ragnhild — son ex-femme — appartient à cette catégorie.

— À quoi ressemble sa mère ? » Ce fut Lena qui posa la question.

Gunnarstranda leva les yeux, troublé.

« Je n'en sais rien, mais je vais appeler Eugen et lui demander de nous faxer une photo de l'ex de Valeur. Et maintenant, cessez de m'interrompre. Je vais résumer l'histoire : Ragnhild voulait la séparation. Valeur a employé des gus pour l'espionner. Des provocateurs devaient la draguer dans la rue et ailleurs. Il avait des idées complètement perverses. À la maison, il s'était mis à la questionner sur ces incidents, et sur ce qui s'était passé avec son premier mari. Il voulait avoir tous les détails sur les brutalités et leurs relations sexuelles. Ça l'excitait et le rendait violent. Une fois, elle a dû aller à l'hôpital et on l'a envoyée au centre de protection des

femmes battues. Là, on lui a conseillé de porter plainte contre Valeur. Elle ne l'a pas fait. Cependant, elle est partie, elle s'est installée seule et elle a divorcé.

— Ça s'est passé quand ? demanda Frølich. Quand est-elle partie ?

— En mai 2006, dit Gunnarstranda. Oui, tu as raison, c'est au moment où Signe Herring a été tuée.

— Un psychologue ? » Lena Stigersand les dévisagea tour à tour. « Une personne qui travaille de manière intime avec les gens, année après année ?

— Où veux-tu en venir ?

— Une affaire a toujours deux côtés. Nous ne sommes pas obligés de croire ce que dit l'ex, n'est-ce pas ? Il est possible qu'elle cherche à se venger. Après tout, Valeur a sa licence pour exercer. Il n'y a *pas une seule* plainte de patients. »

Comme personne ne commentait, Lena poursuivit :

« Certaines femmes sont attirées par les hommes dangereux. »

Frølich et Emil Yttergjerde se regardèrent, le sourire en coin.

Lena s'en aperçut :

« Arrêtez ça ! »

Gunnarstranda l'observa par-dessus ses lunettes.

« Pardon, dit-elle. Parfois, ces deux-là me tapent sur les nerfs. »

Gunnarstranda se leva et regarda par la fenêtre.

Frank Frølich prit la parole :

« Nous ne croyons pas plus l'ex-femme de Valeur que n'importe qui d'autre. Ce que nous savons, c'est que le psy s'est occupé de Signe Herring, pour des troubles alimentaires, lorsqu'il travaillait pour le service de psychiatrie infantile du Midt-Troms. La Kripos lui a téléphoné et lui a posé des questions sur son traitement. Ils n'ont jamais vérifié son alibi, ni pris d'échantillon d'ADN — personne n'a pensé à examiner Valeur sous toutes les coutures. En ce qui concerne Veronika Undset, il l'a reconduite chez elle quelques jours avant le meurtre. C'est tout ce que nous savons. Nous savons également que Sivert Almeli a photographié Valeur le lendemain du meurtre de Veronika. Erik Valeur est l'homme qui a un lien avec les trois victimes. Signe, Veronika, Almeli. Et si tu veux savoir, je trouve ça très surprenant. Et ce qui me frappe aussi, c'est que ce type bat les femmes qu'il aime.

— Attention, vous commencez à me faire penser à l'affaire

Orderud¹, dit Lena Stigersand. On dirait que nous cherchons des indices pour ne confirmer que cette piste. N'est-il pas un peu trop tôt pour se concentrer autant sur le psychologue ? Nous savons qu'il avait Veronika Undset comme patiente, mais ça s'arrête là.

— Il s'est acharné à laver sa voiture, dit Yttergerde. Or, pour moi, elle était déjà propre. »

Gunnarstranda hocha la tête.

« Valeur était à l'Opéra quand Veronika a été tuée.

— Seul ?

— Seul.

— Dans ce cas, il n'a pas d'alibi, dit Frølich.

— Si, dit Gunnarstranda. Il dit avoir parlé à des gens pendant l'entracte et il a envoyé un mail avec des numéros de téléphone.

— Quels seraient ses mobiles ? » demanda Yttergerde.

Gunnarstranda haussa les épaules. Il regarda Lena Stigersand, qui dit :

« Son ex-femme dit qu'il est violent et qu'il a un complexe avec sa mère. C'est tout. »

Les autres se levèrent.

« C'est reparti, on refait le coup de l'affaire Orderud. Nous *croyons* qu'Almeli a observé Valeur faisant un truc louche à Veronika, et nous *croyons* que les photos sont le mobile qui a poussé Valeur à tuer Almeli. On peut régler tout ça très facilement.

— Et comment ? s'enquit Gunnarstranda.

— En prenant rendez-vous pour une consultation avec Valeur, par exemple », déclara Lena Stigersand.

Frølich et Yttergerde, qui se dirigeaient vers la porte, s'arrêtèrent et se tournèrent vers elle.

Le silence se fit.

Lena croisa les bras, puis lança à chacun un regard de défi.

« Notre boulot est de trouver ce qui s'est passé, dit doucement Gunnarstranda. Nous ne faisons pas de provocation, Lena. Nous ne voulons pas causer de délit.

— Je ne parle pas de provocation, je parle d'enquête. Une séance chez Valeur me permettra de me faire une impression et de savoir quel genre de type il est. »

Personne ne commenta.

« Je me trouverai sur la même chaise, dans la même situation que

Veronika Undset, poursuivit Lena avec enthousiasme. C'est une possibilité inestimable de s'approcher de cet homme. »

Toujours le même silence.

« S'il a tué Veronika, il s'est certainement passé quelque chose lors de la consultation !

— Lena est un peu du même genre », coupa Yttergjerde, avec un sourire.

Gunnarstranda le regarda d'un air sévère.

« Comme Veronika et la fille de Senja, ajouta Yttergjerde. Cheveux roux... » Il fit un clin d'œil à Lena. « Gros nichons... »

Gunnarstranda l'interrompit :

« La réponse est non. »

*

Quand Lena referma la porte derrière elle, elle était énervée. *D'un côté, songea-t-elle, Gunnarstranda décide de ce que je fais au travail. De l'autre, il n'a aucune influence sur ce que je fais en privé.*

Elle fit les cent pas dans le couloir. Elle salua distraitement les gens qu'elle croisait. Elle jeta un coup d'œil dans la salle de repos. Personne. Elle entra et s'y assit, pensive. Elle tritura son portable. Le posa sur la table. L'annuaire était à côté du téléphone. Elle le prit et le feuilleta jusqu'à ce qu'elle tombe sur la bonne page. Elle trouva le numéro. Leva les yeux. Regarda autour d'elle. Il n'y avait personne. C'était le moment ou jamais. Elle composa le numéro.

Elle sursauta quand Valeur décrocha presque immédiatement.

Sa voix était agréable. Elle hésita quelques secondes, se leva alors de son siège avec inquiétude et lança à la ronde un regard coupable, puis déclara qu'elle voulait prendre rendez-vous pour une consultation.

« Il y a une liste d'attente, annonça la voix mélodieuse.

— Je ne suis pas envoyée en urgence par un médecin, et je suis prête à payer le tarif plein », dit-elle rapidement.

Silence au bout du fil.

« Tu es encore là ? »

Valeur s'éclaircit la gorge.

« Peux-tu me dire précisément ce qui te tracasse ?

— Plusieurs choses, dit Lena. Mais si je commence, j'ai peur de ne

pas pouvoir m'arrêter. »

Elle fit les cent pas, nerveusement, croisa son reflet dans la vitre, elle réfléchit. L'homme au bout du fil attendait, sans l'interrompre.

« Je suis inquiète au sujet de mes propres choix, surtout en ce qui concerne le relationnel — c'est-à-dire les hommes. J'ai besoin de mettre de l'ordre dans ma tête. Il m'arrive de faire des choses que je ne comprends pas, il m'arrive de me mépriser...

— Suis-je le premier que tu appelles ?

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ? »

Elle se mit à transpirer. Baissa la main, contempla le téléphone. *Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?* Elle regarda autour d'elle, paniquée. Elle était seule. Personne n'écoutait.

Elle toussota.

« Lena. Je m'appelle Lena Stigersand.

— C'est l'été, Lena, et je vais bientôt partir en vacances. Mon agenda est plein pour ces dernières semaines, mais je peux te donner les noms de plusieurs collègues compétents...

— Non, coupa-t-elle, s'il te plaît ! Ne m'envoie pas balader... » Elle marqua une pause, surprise elle-même par son exclamation. « Je veux dire... Ça me coûte déjà tellement de passer ce coup de fil, et je ne suis pas sûre que...

— Lena, si tu commences une thérapie avec moi avant les vacances, ce sera peut-être pour rien. Dans tous les cas, il te faudra attendre quatre semaines avant la séance suivante.

— Cela ne fait rien, dit-elle. Le principal, c'est de commencer, de faire le premier pas. Je ne supporte pas l'idée d'un échec, là... »

Silence au bout du fil. Lena se rassit. Le soleil tapait sur la vitre. Des grains de poussière dansaient dans ses rayons. Des portes claquèrent dans le couloir. Elle se releva d'un bond, se dirigea vers la porte, le téléphone collé à son oreille.

« Voyons voir... Je cherche une place dans mon agenda mais, malheureusement, cela se présente mal. »

Elle serra encore plus le téléphone. Des bruits de pas s'approchaient dans le couloir.

« Ah, tu es là », dit Frølich en entrant.

Lena serra encore davantage l'appareil et se faufila à côté de Frølich sans lui répondre.

« Lena ? » fit Frølich.

Elle lui jeta un bref coup d'œil. De sa main libre, elle désigna le téléphone pour indiquer qu'elle était occupée, puis elle continua dans le couloir. Il y avait du monde partout. *Merde !*

« Je peux te recommander plusieurs excellents collègues... » dit Valeur.

Elle l'interrompit.

« S'il te plaît... » Elle partit au trot sans prêter attention aux gens qu'elle croisait.

« Dans ce cas, ce sera après les heures de consultation habituelles.

— Quand ? » demanda-t-elle brusquement. Elle ouvrit la porte du palier. Il y avait du monde devant les ascenseurs. Fallait-il qu'elle raccroche ? Faire comme si la communication avait été coupée ? Elle effectua un demi-tour complet. Frank Frølich lui fit un signe de la main, il s'approcha d'elle.

« Aujourd'hui, dix-neuf heures trente, dit Valeur. Mon cabinet est dans Hortengata, au...

— J'ai l'adresse dans l'annuaire. On se voit à sept heures et demie », dit-elle. Puis elle raccrocha.

« Je voulais te demander un service », dit Frølich d'un ton enjoué.

Elle lui adressa un regard vide. Elle tenait toujours son téléphone, et sa main tremblait légèrement. C'était fait. Les dés étaient jetés.

« Comme tu as participé à la descente chez Dekkmekk, poursuivit Frølich.

— Mais de quoi est-ce que tu parles ?

— Un service, Lena. Est-ce que tu serais prête à me rendre un service ? »

Elle fit oui de la tête, prit les papiers qu'il lui tendit et le laissa. Elle voulait aller aux toilettes. Là, au moins, il serait possible d'être seule.

1. L'affaire Orderud est l'une des affaires criminelles les plus retentissantes en Norvège. Il s'agit d'un triple meurtre commis en 1999, et jamais élucidé. (N. d. T.)

Emil Yttergjerde et Frank Frølich avaient la flemme à cause de la chaleur, et ils avaient envie de rigoler. Ils discutèrent de ce qui pourrait constituer une torture adaptée pour Gunnarstranda. Yttergjerde suggéra de l'enfermer dans une pièce fermée par un code. Le seul moyen de sortir serait de trouver la combinaison avec un ordinateur. Et il manquerait trois touches au clavier de cet ordi, celles dont Gunnarstranda aurait besoin pour le redémarrer quand il se planterait.

Frølich trouvait ça trop compliqué. Il proposa plutôt une version d'*Orange mécanique*. On attacherait Gunnarstranda sur une chaise, on lui mettrait des allumettes sous les paupières et on le forcerait à regarder les émissions de divertissement du dimanche, et tous les épisodes de *La Grande Réunion*¹. Après un coup pareil, Gunnarstranda reviendrait au boulot dans le même état que Jack Nicholson après la lobotomie dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* — juste avant que l'Indien ne le tue, par pure pitié.

Emil Yttergjerde approuva immédiatement. Ils cherchaient quelles célébrités les plus insupportables conviendraient pour cette torture, quand ils furent interrompus par Lena Stigersand.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? »

Yttergjerde, qui adorait répéter la chute d'une blague, récapitula l'essentiel de leur trouvaille.

Lena dit que l'on pouvait faire plus simple. Il suffisait d'acheter une cartouche de cigarettes et de la jeter dans le vide-ordures — comme dans un vieil HLM. La torture consisterait à retenir Gunnarstranda, à l'empêcher de sauter pour récupérer les cigarettes.

Elle agita un papier pour ramener les deux hommes à des pensées plus professionnelles.

« Regine Haraldsen, dit-elle à Frølich. Tu as parlé d'une machine à

mouvement perpétuel, une sorte de pendule ?

— Une Atmos. »

Lena Stigersand afficha un sourire de contentement.

« J'ai parlé à Regine Haraldsen. La pendule qui a été saisie chez Kadir Zahid correspond à son certificat. »

Yttergjerde regarda Frølich puis Lena Stigersand. Frølich essuya ses dernières larmes de rire.

« Ce qui prouve que Zahid est coupable du cambriolage chez Mme Haraldsen, la cliente de Veronika Undset. Sept heures avant qu'elle ne soit tuée, je l'ai accusée d'avoir confié à Zahid des infos sur les objets de valeur de la vieille dame. Quand j'ai quitté son bureau, elle était au téléphone. Qui appelait-elle ?

— Kadir Zahid, dit Emil Yttergjerde — qui n'avait jamais compris l'intérêt des litotes et des sous-entendus.

— Ça paraît un peu trop simple », dit Frølich.

Lena acquiesça.

« Mais ça se complique quand même. Zahid nie savoir quoi que ce soit sur les objets que nous avons saisis — y compris cette pendule. Il dit qu'il a loué le garage à côté de Dekkmekk à des Européens de l'Est. Au noir, bien entendu. Pas de noms, pas de reçus. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Lena et Emil dévisagèrent Frølich qui venait de se lever et regardait fixement devant lui.

« Le téléphone, dit Frølich.

— Qu'est-ce qu'il a, le téléphone ?

— Le téléphone de Veronika. Quand j'ai regardé par la fenêtre, elle passait un coup de fil. J'ai toujours pensé que c'était un portable, mais non, c'était le téléphone de son bureau. »

Frank Frølich sortait déjà de la pièce.

Ils le suivirent des yeux, puis se regardèrent. Ils haussèrent les épaules en même temps.

Avant de partir, Lena consulta les dépositions des trois Estoniens qui avaient été interpellés durant la descente — alors qu'ils allaient prendre les objets recelés dans le garage de Kadir Zahid. Les trois hommes avaient déclaré qu'ils cueillaient des fraises chez un agriculteur de Minnesund. Ils n'avaient rien compris quand la police avait surgi. Leur version disait ceci : ils étaient dans les champs quand

un type en voiture s'était arrêté et leur avait demandé s'ils accepteraient de faire un transport — charger un camion avec des cageots de fraises vides et le conduire à Nes, dans le Hedmark. Quand ils avaient vu ce qui se trouvait vraiment dans le garage, ils avaient été stupéfaits.

Lena téléphona au policier qui les avait interrogés au commissariat de Manglerud.

« Tu crois à cette explication ?

— Pas une seconde. Mais ils racontaient tous les trois la même chose.

— Et le véhicule ?

— Hent og Vent est une société de location de voitures. Un des types a loué le camion deux heures avant que nous ne passions à l'action.

— Et le transpalette qu'ils ont pris dans l'atelier de Kadir ?

— Ils n'avaient aucune explication sérieuse pour ça. L'un d'eux a affirmé qu'on leur avait dit qu'ils trouveraient les outils de levage nécessaires à l'intérieur du garage, il les a cherchés *avant* de se rendre compte qu'ils étaient à la mauvaise adresse, comme il a décrit la chose — c'est-à-dire un local bourré de matériel électronique sans le moindre cageot de fraises.

— Et le cadenas ? s'enquit Lena. Comment l'ont-ils ouvert ?

— Ils disaient qu'il était déjà ouvert. On ne peut pas prouver le contraire, et nous n'avons pas trouvé la clef sur eux. »

Exactement, songea Lena. Elle remercia son collègue et raccrocha. Tout le monde savait que les trois types mentaient, mais mentir n'est pas illégal. Ils avaient été relâchés après une nuit en garde à vue. Aucun motif d'inculpation n'était retenu contre eux. Et maintenant, ils ne répondaient plus au téléphone. Ils étaient très probablement rentrés en Estonie.

Lena perfora soigneusement les documents, archiva tout dans des classeurs qu'elle rangea sur l'étagère. La journée de travail était terminée. Elle rentra chez elle.

Elle devait se détendre et se préparer à son rendez-vous chez le psychologue.

Le serrurier attendait dans l'escalier quand Frølich se gara devant l'ancienne vitrine. L'artisan avait les cheveux courts avec une frange bouclée. Sa tête carrée s'ornait d'une barbe courte autour du menton. Il ressemblait à Abraham Lincoln.

Frølich signa l'ordre de réquisition et laissa l'homme repartir avant d'entrer.

De prime abord, le bureau de Veronika Undset semblait autant en désordre que la dernière fois : la table basse était toujours recouverte de papiers et de vieux journaux. Un tas de balais de nettoyage dans le coin, les seaux empilés, les cartons de produits d'entretien...

Il regarda autour de lui. Le bureau était vide.

Il n'y avait pas de téléphone.

Il s'approcha, ouvrit les tiroirs et regarda sous le plateau pour voir si rien n'était tombé par terre.

Le téléphone n'était pas là non plus. Frølich se remémora ce qui s'était produit le lundi après-midi. Il avait trouvé porte close et avait attendu quelques minutes. Un taxi s'était arrêté sur le bord du trottoir. Veronika était descendue. Ils s'étaient dit bonjour, elle avait ouvert, ils étaient entrés...

Il avait été nerveux de devoir lui parler. Nerveux parce qu'elle était fiancée à Karl Anders, parce que...

Il se souvenait de la situation comme si tout cela était arrivé quelques minutes plus tôt. Veronika avait tripoté le téléphone. Il avait pensé qu'elle avait vérifié l'écran pour voir qui avait appelé en son absence.

Le téléphone avait disparu. Pas le moindre doute. Un petit carré sans poussière apparaissait sur le bureau.

Celui qui avait pris l'appareil était entré avec une clef. Et les clefs ne pouvaient provenir que d'un seul endroit : le sac de Veronika.

Frank Frølich scruta la pièce, ses murs. *Jeu de Kim*, songea-t-il en se déplaçant dans l'espace exigü et en veillant à ne rien toucher. Il ignorait si d'autres objets, en plus du téléphone, avaient été emportés.

Il prit son portable et appela Gunnarstranda.

Trois sonneries, puis ce dernier répondit.

« Il est sept heures, Frølich, et je rentre chez moi.

— Nous avons besoin de l'aide de Telenor.

— Pourquoi ?

— Le téléphone du bureau de Veronika Undset a disparu. Telenor

peut trouver qui elle a appelé avant d'être tuée.

— Disparu ? C'est-à-dire volé ? Emporté délibérément ?

— Ouais. Elle appelait quelqu'un quand je suis parti. C'est ce que j'ai écrit dans mon rapport. Mais j'ai toujours pensé qu'il s'agissait de son portable.

— Moi aussi.

— Je suis venu vérifier. Et le téléphone a disparu.

— Telenor peut retrouver qui appelle qui. Mais ça va prendre du temps, dit Gunnarstranda. Occupe-t'en demain à la première heure. »

1. *Den store klassefesten* était un show télé qui réunissait deux célébrités et leurs anciens camarades de classe, les deux célébrités étant opposées dans un jeu-concours avec différentes activités, et un quiz. (N. d. T.)

Il était huit heures du matin et Gunnarstranda se servait sa deuxième tasse de café de la journée quand on frappa à la porte. Lena Stigersand entra.

« Bonjour, dit-il.

— Tu... » Elle le dévisagea, puis regarda sa tasse d'un air résigné.
« Le café au distributeur coûte une couronne. »

Gunnarstranda dévissa le bouchon de son thermos en acier très usé.

« Sans ce fortifiant, je serais parti il y a longtemps. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, rien. » Lena ne pouvait s'empêcher de sourire. Elle ne tenait pas en place, comme une petite fille le jour de la rentrée des classes.

Gunnarstranda se laissa contaminer par sa bonne humeur et sourit à son tour.

« Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— *Voilà*, dit-elle en sortant un petit sachet en plastique. Je me disais que cela t'intéresserait peut-être ! »

Elle posa le sachet sur le bord du bureau.

Il la dévisagea, le thermos toujours à la main, et haussa les sourcils d'un air interrogateur.

« Des cheveux, dit-elle. D'Erik Valeur. On peut les analyser et tu verras si l'échantillon colle avec l'ADN de l'échantillon que vous avez prélevé dans le placard chez Almeli. »

Gunnarstranda ne souriait plus. Il posa son thermos.

Elle se raidit, inconsciemment.

Gunnarstranda se leva, contourna Lena et ferma la porte. Il croisa son regard. « Assieds-toi », lui dit-il.

Elle s'assit.

Il prit le sachet sur le bureau et le soupesa dans la paume de sa main.

« Comment as-tu obtenu ça ?

— Thérapie. À titre personnel.

— Tu as bien entendu ce que j'ai dit hier, n'est-ce pas ?

— C'est personnel, reprit Lena. Je suis une thérapie, c'est tout. J'ai pris ses cheveux sur la veste accrochée au dos de son siège. Il ne m'a pas vu le faire. Je me suis également forgée une impression du bonhomme. Ça t'intéresse ? »

Gunnarstranda retourna s'asseoir. Le silence se fit long et pesant.

Il finit par tendre le bras et donna une pichenette dans le sachet, qui décrivit un arc de cercle du bord du bureau jusqu'à la corbeille à papiers.

Lena regarda la poubelle. Puis elle leva les yeux. Leurs regards se croisèrent.

« Ça, c'était vraiment inutile », dit-elle.

Gunnarstranda ne répondit pas. Il se contenta de dévisager Lena. Elle était l'une des rares personnes qu'il appréciait dans la police. Il se souvenait du jour où il l'avait rencontrée alors qu'il donnait des cours à l'École de Police. Il n'avait jamais vu des yeux aussi bleus. Ils étaient en amande, protégés par de longs cils naturels, et harmonieusement posés au-dessus d'un nez qui tombait doucement. De plus, il ne connaissait personne avec des cheveux aussi roux. Naturellement bouclés. L'esprit qui tournait sous cette chevelure folle était vif et lui donnait intelligence, humour, auto-ironie, une faculté d'adaptation digne d'un caméléon, ainsi qu'un talent particulier à saisir les choses et à tirer rapidement des conclusions.

Cependant, même les meilleurs s'égarent parfois. Il s'éclaircit la gorge.

« Lena...

— Oui ? » Elle cligna des yeux. Elle savait ce qui allait suivre.

« Nous pouvons espérer que cette enquête débouchera sur un procès. »

Elle soupira lourdement, comme un élève qui va recevoir un savon du prof.

Il leva la main pour prévenir sa réaction, et ajouta :

« Si l'on présente des échantillons d'ADN comme preuve dans un procès, je devrais expliquer, moi ou un autre policier, comment ils ont

été récoltés et pourquoi. Je suis responsable des progrès de cette enquête, qui doit respecter certaines normes professionnelles et éthiques. Des séances privées avec un psychologue ne remplissent pas les critères acceptés pour recueillir ce genre de preuve. Je pense que tu le sais également. Pourquoi veux-tu abandonner cette affaire ? »

Elle écarquilla les yeux.

« Je ne veux pas quitter l'enquête et tu le sais très bien.

— Tu as engagé une relation d'ordre privé avec un témoin qui va peut-être devenir un suspect. »

Le rouge monta aux joues de Lena. Sous son regard glacial, il la voyait bouillir.

« Frølich est toujours sur l'enquête », objecta-t-elle.

Gunnarstranda inspira un grand coup et se tassa sur son siège, attendant d'autres arguments.

« Frølich connaissait Veronika Undset, poursuivit-elle, et non seulement il la connaissait elle, mais il...

— C'est tout à fait exact, coupa Gunnarstranda. Mais il y a une différence essentielle, Lena : Frølich n'a pas engagé de *nouvelles* relations avec les témoins. Il sait qu'il peut être récusé à cause de ses liens avec certaines personnes impliquées dans cette affaire. Il nous a informés de cela, et il agit en fonction de ces éléments qui posent problème. Peux-tu faire pareil ? Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as pris rendez-vous chez ce psychologue ?

— Je voulais faire d'une pierre deux coups. En utilisant Valeur, j'allais me faire une impression sur lui. J'avais pensé rédiger un rapport, mais je comprends que cela ne t'intéresse pas. Ne t'inquiète pas, je ne le ferai pas.

— Pourquoi un psychologue, Lena ? »

Elle réfléchit.

Il attendit.

« C'est personnel, dit-elle.

— Je te donne une deuxième chance », répondit-il. Il vit la colère qui s'accumulait dans ses yeux bleu clair. Ce n'était pas difficile à comprendre. Il aurait été furieux à sa place, lui aussi. « Toi et moi, nous sommes au courant pour Frølich et son ami d'enfance, et nous savons pourquoi certains aspects de l'enquête lui posent problème. Nous avons besoin de le savoir pour déterminer s'il devait être récusé ou non. Tu vas subir le même examen. Alors, qu'est-ce qui fait que

tu... »

Elle l'interrompit.

« C'est personnel ! » Elle prononça le dernier mot avec tant de force qu'un écho résonna dans le mur derrière eux.

Il croisa son regard furieux et regretta à l'avance ses propos :

« Je vais voir ça avec Rindal. Et je vais demander ton transfert. »

Elle se leva, droite comme un i.

Il avait mal au ventre de la voir ainsi. Ses yeux brillaient. De toute évidence, elle luttait pour se contenir, mais ne dit rien. Elle se dirigea vers la sortie.

« Lena », dit Gunnarstranda.

Elle se retourna, le regarda droit dans les yeux. Elle avait recouvré son sang-froid.

« Est-ce pour cela que tu as commencé une thérapie avec ce type ? Pour entendre précisément ce que je viens de te dire ?

— Bien sûr que non ! »

Sur ce, elle tourna les talons. La porte claqua derrière elle.

*

Gunnarstranda resta à contempler la porte en faisant tourner sa chaise. Il jeta un coup d'œil à la corbeille. Puis la porte. La corbeille. La porte.

Pendant dix longues minutes, il regarda pensivement le plafond tout en pivotant d'un côté sur l'autre.

N'y tenant plus, il rapprocha du pied la corbeille, se pencha et récupéra le sachet avec l'échantillon de cheveux de Valeur. Pensif, il prit le sachet entre ses doigts durant quelques secondes.

Il décrocha le combiné et composa le numéro de Schwenke. « C'est moi, dit-il. J'ai un échantillon de cheveux. Peux-tu en faire l'analyse en priorité, toi ou un de tes sujets ? »

Tout en parlant, il saisit dans un de ses tiroirs le formulaire qui devait accompagner l'échantillon à l'Institut de médecine légale.

Elle était furieuse, mais rangea quand même ses affaires. Son portable bipa quand elle arriva à l'arrêt de bus.

SMS de Ståle. Il y avait six messages de lui dans la boîte de réception. Tous non lus.

Elle inspira profondément et fit les cent pas, impatiente. Puis elle se dit : Ståle est en Crète. Il emmène à la plage sa femme atteinte d'ostéoporose, ils trouvent un restaurant avec de la muzak — Whitney Houston ou REM —, mangent de la moussaka, boivent du retsina ou de l'ouzo, se regardent dans le blanc des yeux avant de rentrer faire l'amour dans la chambre d'hôtel où le vent secoue les rideaux.

N'était-ce pas la vie qu'elle désirait ?

Cela n'avait rien à voir. Ståle l'avait traitée comme une merde et elle venait d'être traitée de la même façon au boulot. Toujours aussi furieuse, elle effaça tous les messages non lus.

Le bus arriva. Elle monta. Trouva un siège et appuya sa tête contre la vitre. Ses yeux se posèrent sur les voitures et les immeubles de Trondheimsveien. Elle tomba dans cette somnolence induite par la chaleur et l'air lourd qui régnait dans le bus.

Hôpital d'Aker. Changement de bus. Elle se mit en tête de la file pour avoir une place assise. Le véhicule était bondé, chaud, assommant. Elle s'assoupit. Elle rêva de la poitrine en sueur de Ståle et eut l'impression de sentir le goût de sel et de sperme dans sa bouche.

Elle se réveilla en sursaut et se dit que la vie était comme une balançoire qui ne veut jamais s'arrêter.

Rentrée chez elle, elle surfa sur le Net, rédigea des rapports qui auraient dû être terminés depuis longtemps et les envoya. Elle se leva et, après avoir mis de l'eau à chauffer pour le thé, jeta un coup d'œil par la fenêtre.

Une voiture verte stationnait sur le parking.

Elle avait déjà vu cette auto. Une photo récupérée sur un disque dur de Sivert Almeli.

Cette vision augmenta son sang-froid, et elle se détourna lentement de la fenêtre. Elle resta immobile à regarder la bouilloire. Lorsque l'eau fut prête, elle éteignit la bouilloire et prit une tasse qu'elle remplit.

Ses mains ne tremblaient pas. Elle prit une cuillère de miel dans le pot qu'elle mit dans la tasse. Elle retourna à la fenêtre et observa le toit de la voiture verte tout en remuant lentement le miel dans son thé.

Lena repassa dans sa tête la séance qu'elle avait eue la veille chez Valeur. Ce qu'elle avait dit, ce qu'il avait dit. Son regard. Cependant, elle ne parvint pas à comprendre ce qui avait pu déclencher cela. Il avait probablement fait pareil avec d'autres patients. Il les espionnait. Il l'avait sans doute fait avec Veronika. Et Sivert Almeli avait observé le manège. Une voiture inconnue devant l'immeuble. Un homme à l'intérieur de la voiture. Il s'était passé quelque chose. Quelque chose qui avait amené Almeli à noter le numéro d'immatriculation, à retrouver le propriétaire, puis à le photographier.

Que s'était-il passé ?

Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir, elle devait sortir elle-même. Elle était la patiente espionnée.

Elle était Veronika Undset.

Elle quitta la fenêtre, s'approcha du miroir. Non, elle *n'était pas* Veronika. Elle était préparée, entraînée à maîtriser ce genre d'hommes — à la fois mentalement et physiquement.

Elle observa ses yeux dans le miroir, elle se sentait détachée et déterminée. Elle alla dans la salle de bains et enfila une tenue et des chaussures de jogging. Elle aurait peut-être besoin de renfort, mais pas maintenant.

Cependant, il lui fallait une porte de sortie, si jamais il arrivait quelque chose. *Si*.

Elle se rendit dans la chambre, ouvrit le placard et chercha son petit sac banane qu'elle accrocha autour de sa taille et serra. Son portable était dans la cuisine. Elle vérifia l'écran — le téléphone était chargé. Elle le régla en mode silencieux, le rangea dans la poche du sac et ferma la fermeture Éclair. Elle était prête.

Elle descendit l'escalier au trot. Elle continua sur le chemin sans jeter un coup d'œil au parking, fit le tour complet de la place et se lança dans la côte qui allait vers la route nationale. Elle courait à foulées légères, déterminée, concentrée.

Elle entendit le moteur après quelques centaines de mètres seulement. Le véhicule s'approchait lentement.

Le moment était venu. Elle s'arrêta.

La voiture s'arrêta.

Elle se retourna. C'était la Mercedes de Valeur. La vitre descendit.

Elle s'en approcha.

« Salut, Lena. » Erik Valeur était au volant. Ses lunettes de soleil lui donnaient l'air du salaud dans un mauvais film.

« Salut », répondit-elle. Même si elle ne voulait pas être celle qui masquait le côté étonnant de la situation par des bavardages inutiles, elle entendit sa voix sonner comme celle d'une minette : « Ah c'est toi ? Mais quelle surprise ! »

Il ne répondit pas aux bêtises. Ses lunettes noires étaient impénétrables. Il finit par faire un petit signe de la tête.

« Allez, monte.

— Je fais mon jogging et j'ai pas mal transpiré, répondit-elle — en se disant : mais pourquoi est-ce que je lui souris comme ça, comme une idiote ? Je ne crois pas que ça serait génial pour ton siège.

— Cela ne fait même pas une minute que tu cours. Je t'ai vue. » Ses lèvres étaient sèches et il les humecta. Quelque chose de sale venait de lui traverser la tête.

Il se pencha par la vitre et tendit le doigt.

« Tu habites là, dans l'immeuble à droite, au deuxième étage, la troisième véranda à partir de la droite. Celle avec les reines-des-prés dans la jardinière. »

Une voiture descendit la côte et freina en passant à côté d'eux. Lena fit un signe de la main.

« C'était qui ?

— Un voisin », mentit-elle. Elle ignorait totalement de qui il s'agissait.

« Allez, monte », répéta-t-il.

Elle ne bougea pas.

Il s'humecta à nouveau les lèvres avec la langue. Il sourit, mais son sourire ressemblait plus à une grimace.

« Je veux seulement discuter un peu avec toi. »

Le silence dura plusieurs secondes interminables.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

La peau sur ses lèvres fines était crevassée.

« Lena, fais ce que je te dis. »

Elle regarda les lunettes de soleil impénétrables, cherchant ses yeux sans les trouver. Il se pencha soudain sur le siège du passager et ouvrit la portière. Là, elle monta.

Il était presque six heures de l'après-midi. Gunnarstranda, les pieds sur le bureau, ouvrit un nouveau paquet de Nicorette quand le téléphone sonna. C'était Schwenke.

« Félicitations, Gunnarstranda. »

Le policier mit un chewing-gum dans sa bouche. Il le cala contre sa gencive, comme une prise de *snus*. Il fit ce geste machinalement tout en se demandant ce que ces paroles pouvaient bien signifier. L'enquête allait entrer dans une phase éreintante.

« L'échantillon, ajouta Schwenke. L'échantillon de cheveux que tu nous as envoyé. Ça colle.

— Almeli ?

— Non. L'assassin d'Almeli reste inconnu. Ce que tu nous as fait parvenir correspond avec l'affaire Senja. L'homme à qui appartiennent ces cheveux a vidé son sperme entre les cuisses blanches de Signe Herring avant de la tuer. De quel genre de type s'agit-il ?

— C'est un psychologue, dit Gunnarstranda. La jeune fille était une de ses patientes. Pendant le traitement, quelque chose a dû déclencher une pulsion sexuelle en lui.

— Et Veronika Undset ?

— Il la suivait également », répondit Gunnarstranda d'un ton sec. Schwenke siffla d'un air approbateur.

Gunnarstranda songea à la personne qui lui avait apporté l'échantillon, et il chercha à clore cette conversation au plus vite.

« Si j'étais toi, je me pencherais sur la thérapie qu'il a menée avec Signe Herring, dit Schwenke. Tu dois creuser le passé de cet homme. Il doit y avoir une raison pour expliquer pourquoi il a été poussé à agir de la sorte. »

Gunnarstranda répondit en s'efforçant de rester calme :

« Merci beaucoup, et surtout merci aussi d'avoir pris le temps de le

faire aussi rapidement.

— Eh bien, ce sera à charge de revanche, répondit Schwenke d'un ton jovial.

— Rajoute ça à la liste », répliqua Gunnarstranda avant de raccrocher.

Il reprit immédiatement le combiné pour appeler chez Lena.

Pas de réponse.

Il saisit son portable où était enregistré le numéro de Lena. Il le fit mais n'obtint pas de réponse non plus.

Gunnarstranda se leva, fonça dans le couloir et dans la salle de repos où il trouva Emil Yttergjerde plongé dans un magazine auto.

« Lena ?

— Je crois qu'elle bosse chez elle aujourd'hui. En tout cas, c'est ce qu'elle a dit quand elle est rentrée.

— Tu as vu Frølich ? »

Yttergjerde secoua la tête :

« Pourquoi ?

— Une arrestation. »

Yttergjerde bondit de sa chaise.

« Qui ça ?

— Le psy. »

Ils avaient trois heures de prises de vue de viols et de violences réels commis par les agresseurs eux-mêmes. En outre, Frølich avait la déposition de la victime. Dès que Mattis Langeland fut confronté aux preuves, il reconnut l'enlèvement mais pas les violences ni les viols. Son avocate, une brune d'une quarantaine d'années, voulait négocier. Elle présenta avec force deux issues possibles : soit une conclusion de relations sexuelles consenties entre Mattis et Rosalind, et de longues tractations avec le ministère public, soit des aveux complets. Elle voulait une négociation de peine et, dans ce contexte, elle fit allusion à une arrestation non réglementaire — probablement pour faire parler Frølich. Ce dernier l'ignora et laissa les débats à Rindal et aux juristes de la police.

Rosalind M'Taya était sortie de l'hôpital universitaire d'Ullevål. Les autres étudiants avaient formé un groupe de soutien et désigné une représentante — Monica Johansson, une doctorante suédoise — qui se chargeait d'indiquer à la police ce que Rosalind souhaitait ou non.

Une photo d'Andreas Langeland avait été distribuée à tous les districts. Sans être considéré dangereux, il était recherché et inculpé d'enlèvement, de viol et de violences avec circonstances aggravantes.

Frølich lui-même savait peu de chose sur Andreas. Iselin Grav refusait de dire ce qui s'était passé concrètement dans son enfance, même si elle laissait entendre qu'il avait été abusé. Il avait presque vingt ans, ses parents l'avaient négligé, et il avait subi l'influence néfaste de son grand-frère Mattis. Cependant, les films montraient qu'Andreas agissait de son plein gré. Avec ces preuves, il lui serait impossible de rejeter le blâme sur son frère.

La soirée était baignée d'une chaleur estivale et les rayons qui passaient entre les murs des immeubles transformaient les gens dans

les rues en silhouettes sombres. Certaines boutiques étaient encore ouvertes. Frølich se faufila entre les bandes de jeunes devant le centre commercial d'Oslo City. Les gars qui avaient une longue expérience de la taule le reconnurent immédiatement et les groupes s'égaillaient quand il passait près d'eux. Il traversa Biskop Gunnerus' gate et se dirigea vers la gare d'Oslo S. Il dénombra une soixantaine de drogués sur la Plata, les plus âgés en fauteuil roulant, leur tête ratatinée et édentée. Un type avec une casquette s'éloigna sur une patte. Entre ses béquilles, l'autre jambe de pantalon, vide, se terminait par un gros nœud. Deux femmes un peu plus jeunes, un élastique autour du genou, luttaient pour rester debout. Frølich passa à côté de la statue du tigre en bronze sur Jernbanetorget, dont la queue et les couilles étaient étincelantes à force d'avoir été frottées.

À côté de la fontaine, un homme d'une vingtaine d'années, pantalon baissé, s'injectait de l'héroïne dans la cuisse, aux yeux de tous.

Frølich le salua de la tête. Il remonta son pantalon. Ils se connaissaient. L'homme lui rendit son salut. Il redressa le menton, il avait donc l'intention de dire quelque chose. Frølich le devança : « Continue ton chemin, Walter. Je suis fauché ! »

Walter s'éloigna en titubant et disparut au milieu des camés.

Frank Frølich s'adossa à la fontaine. Les seringues jonchaient le sol. Pourquoi avait-il pensé trouver Andreas Langeland dans les parages ?

Il repartit et remonta jusqu'à Dronningens gate. Les putes d'Europe de l'Est et d'Afrique de l'Ouest aux coins des rues s'efforçaient de ne pas ressembler à ce qu'elles étaient.

Il aperçut une voiture de patrouille à l'angle de Rådshusgata. Il fit un signe. Abid Iqbal lui fit un signe de la main. Il avait un look décontracté avec une barbe de trois jours, des dreadlocks et des lunettes de soleil des années soixante-dix.

« Tu peux me déposer à Rådshusplassen ? »

Abid ouvrit la portière du côté passager. Frank Frølich monta.

Ils eurent les feux synchronisés dans Rådshusgata. Avant d'arriver à la brasserie Hansken sur Kontraskjæret, Abid reçut un appel.

« Désolé, Frank. Il faut que je fasse demi-tour. Tu descends là ? »

Frølich fit non de la tête.

« Je reste avec toi. Je voulais voir s'il traînait avec les gars qui font

du skate à Rådshusplassen. Mais c'est peu probable. »

Abid accéléra. Prit un raccourci par les tunnels de Henrik Ibsens gate.

« Où vas-tu ?

— Au Mono. »

Ils s'arrêtèrent dans Pløens gate, dans la côte près de Youngstorget. Un petit groupe de jeunes se séparait devant la porte du café, plus bas dans la rue.

Abid ne bougea pas. Frank non plus.

« Dis-moi quand je peux descendre sans risquer de faire foirer quelque chose, dit-il.

— On va juste regarder ce qui se passe. »

Une silhouette traversa la rue et échangea quelques mots avec deux filles qui étaient encore devant le café. Elles portaient des jupes courtes et avaient les bras croisés — la position du fumeur. Elles hochèrent la tête et tournèrent le dos à la silhouette qui montait la côte, vers la voiture de patrouille.

« Il est à moi, dit Abid.

— Je vais rester un moment », dit Frank Frølich.

Abid regarda son collègue.

« Je le connais, dit Frølich. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il deale de la cocaïne dans les cafés de ce genre — Mono, Cosmopolite... »

La silhouette s'approchait. Un jeune garçon grand et maigre apparut dans la lumière du soleil rasant. Il était habillé en noir, jeans et blouson de cuir noirs, avait des cheveux longs teints en noir et un petit bouc. C'était Kristoffer, le fils de Janne Smith.

Abid posa la main sur la poignée de la portière, mais Frølich le retint.

« Laisse-le filer, *please*. »

Abid dégagea sa main d'un geste brusque.

« S'il te plaît », insista Frølich.

Le garçon passa à côté d'eux et Frølich le suivit des yeux. Les deux hommes le virent tourner au coin de la rue et disparaître dans Møllergata.

Abid était furieux.

« Tu as intérêt à avoir une putain de bonne explication, Frank.

— J'en ai une. »

Frølich prit son portable. Mais avant même de commencer à composer le numéro de Gunnarstranda, son chef l'appelait.

« T'es où ?

— Dans le centre, répondit Frølich. Youngstorget. Je crois qu'on peut parler d'une petite avancée dans l'enquête. Tu pourrais peut-être te bouger et me retrouver quelque part ?

— Le psy a tué Signe Herring, répliqua Gunnarstranda. L'ADN correspond. Mais Erik Valeur n'est pas chez lui. S'il a également tué Veronika, cela s'est peut-être passé à son cabinet, dans Hortengata. Retrouve-nous sur place. »

Le soleil couchant ne réchauffait plus. Des rafales de vent sporadiques emportaient la chaleur qui les avait accablés toute la journée. Des rires d'enfants se mêlaient au bruit léger des vaguelettes qui léchaient la rive. Le vent jouait dans ses cheveux. D'un geste de la main, Lena essaya de ramener des boucles derrière son oreille.

« Je sais à quoi tu penses », dit-il.

Elle ne répondit pas. Personne ne pouvait savoir ce qu'elle pensait.

« Tu te demandes pourquoi je suis venu te voir comme ça, en privé. »

Elle leva les yeux vers lui, toujours en silence. Ils marchaient lentement. Les petites vagues s'avançaient sur le sable mouillé qui s'éclaircissait lorsque l'eau reflue. Les rochers plats, polis par la mer, étaient presque nus. Des bandes de roche marbrée semblaient ondoyer dans les montagnes.

« Ce que tu as dit sur ton copain, et sur la relation à laquelle tu veux mettre un terme, ça m'a fait quelque chose », dit-il.

Elle ôta ses chaussures et les prit à la main. Ses pieds laissaient des empreintes peu profondes dans le sable.

Il s'arrêta.

Elle stoppa aussi.

Il finit par enlever ses lunettes de soleil.

« Je ne peux pas m'empêcher de penser à toi, Lena. »

Elle croisa le regard de Valeur et se sentit soudain mise à nu.

Elle s'éclaircit la gorge et réfléchit avant de choisir ses mots :

« Pourquoi me dis-tu cela ? »

Valeur baissa les yeux avec un sourire.

« Je suis déjà passé par là moi aussi. Il m'est arrivé de frapper quelqu'un que j'aimais. C'était une chose épouvantable. Je ne me suis jamais senti aussi mal après cela, mais ça m'a appris une chose. »

Il repartit, sans rien ajouter. Elle le suivit, deux pas derrière, surveillant la silhouette imposante qui semblait perdue dans ses pensées.

Soudain, Valeur s'immobilisa. Il se retourna et dit d'un ton glacial :

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? »

— Moi ?

— Je ne veux pas que tu traînes comme ça derrière moi. »

Elle tomba sur le regard dur de Valeur et détourna les yeux. Le type était à cran, c'était manifeste. Mais il y avait des gens dans les parages. Rien à craindre pour le moment. Cependant, il fallait le calmer. Elle ne savait pas comment et choisit la stratégie du silence. Ses yeux s'attardèrent sur un avion qui glissait lentement au firmament. Sous cet angle, il était impossible de voir s'il venait de décoller ou s'il allait atterrir.

« Je veux que tu comprennes », commença Valeur d'une voix plus douce. Il était juste à côté d'elle.

Son instinct lui disait de fuir, mais elle se força à rester.

« J'ai compris que je m'étais laissé aller, poursuivit-il. Oui, je sais, ça peut paraître bizarre. Je frappe quelqu'un que j'aime et je pense que je me suis laissé aller. Mais c'étaient des sentiments que je ne contrôlais pas, Lena. J'avais négligé ma thérapie. J'avais négligé de plonger en moi-même — pour analyser *mes* tensions, *mes* sentiments, *mes* blessures. »

Lena observa ses lèvres sèches qui remuaient. Elle inspira profondément et croisa le regard de Valeur. Il était glacial.

Et là, elle comprit. Les lèvres et le visage de Valeur n'étaient qu'un masque. Sous cette apparence, une autre personne l'observait. Et comme si cet inconnu avait saisi ce qu'elle pensait, il laissa place à une figure empreinte de réflexion et de questionnement.

Elle ne parvint pas à rester si près de lui et se remit en marche.

Valeur avança à son tour, se serrant contre elle d'une manière toujours aussi agaçante.

Des amateurs de soleil invétérés et des baigneurs qui refusaient de laisser filer cette journée d'été déjà terminée étaient encore allongés sur des plaids, en maillot de bain ou en bikini. Une petite fille mâchouillait une tranche de pain, frissonnante sous une serviette ornée du portrait de Michael Jackson.

Plus personne ne se baignait.

La proximité désagréable de Valeur fit transpirer Lena. Elle dut toussoter pour s'éclaircir la voix.

« On trouve un banc pour s'asseoir ? » demanda-t-elle en désignant le chemin.

Une fois sur le gravier, elle dut ralentir l'allure. Les cailloux lui piquaient les pieds.

« Cela fait longtemps que je n'ai pas marché pieds nus », s'excusa-t-elle.

Valeur passa à côté du banc le plus proche sans s'arrêter.

Lena hésita.

Il se retourna et tendit le doigt :

« On se mettra sur celui-là, là-bas. »

Il lui saisit le bras.

Elle se dégagea.

Ils se dévisagèrent. L'expression glaciale revint, une seconde à peine, avant de se radoucir.

« Excuse-moi, je n'ai pas réfléchi. »

Elle ne bougea toujours pas. Elle ne le quitta pas des yeux, puis se dit : *nous sommes en public, il y a des témoins. Détends-toi.*

Ils repartirent. Il ne dit pas un mot. Le silence empoisonnait l'air. Il était si lourd que la marche et la respiration devenaient difficiles.

Ils arrivèrent à l'orée de la forêt. Valeur fonça vers un banc abrité par des buissons et deux collines.

Il marchait deux pas devant elle.

La forêt se faisait de plus en plus épaisse autour d'eux.

De sa main gauche, elle trouva la poche du sac banane, et, à tâtons, chercha la tirette de la fermeture Éclair.

Valeur accéléra. Elle pressa le pas à son tour. *Mais où était donc cette satanée fermeture Éclair ?*

Elle s'arrêta, trouva la tirette et ouvrit la poche. Ses doigts se saisirent du téléphone portable.

Valeur se retourna. Ils se dévisagèrent.

Il fit un signe de la tête.

« Viens ! »

Elle hocha la tête.

« Je t'ai dit de venir ! »

Elle songea : *tu tiens le téléphone. Tu es entraînée. Il ne peut rien arriver, et tu es tout près du but, très près.*

Lorsqu'il lui fit un nouveau signe, elle baissa les yeux et s'approcha de lui.

« Ce qui est terrifiant », commença-t-il à voix basse. Puis sa phrase se perdit dans un marmonnement.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

— Ce qui est terrifiant ! » reprit Valeur d'une voix aiguë, comme s'il était en colère, ou que l'on venait de l'insulter. Elle chercha son regard sans le trouver. La voix de Valeur était toujours stridente : « Ce n'est pas la trahison qui est terrifiante. Être trahi, ce n'est qu'un côté de la chose, c'est toujours lourd, mais, au fond, tout le monde sait bien que l'on ne peut rien y changer — ce qui est fait est fait.

— Tu n'as pas besoin de crier, dit Lena.

— Quand celui que tu aimes te trompe, ce n'est pas ta responsabilité, ajouta-t-il de cette voix de fausset. C'est *la personne qui trahit* qui fait les choix. » Elle croisa le regard de Valeur. Les yeux du masque avaient encore changé d'expression. Elle comprit qu'elle devait fuir. Comme s'il saisissait automatiquement ce qu'elle ressentait, il baissa la voix et poursuivit d'un ton plus doux. « Ne l'oublie pas, l'homme que tu veux quitter a fait ses propres choix. Mais il n'aurait pas pu les faire sans toi, Lena. Tu fais partie d'eux, de son processus de décision. Et as-tu réfléchi à ce que cela veut dire ? »

— Non. »

Tenant le téléphone d'une main moite qu'elle cachait dans son dos, elle comprit soudain qu'il avait dû le remarquer depuis longtemps — mais sans faire de commentaire.

Cette fois-ci, ce fut lui qui s'arrêta :

« Tu vas voir... »

Il s'agenouilla et écarta une pierre.

Mais qu'est-ce qu'il fait ?

Il leva les yeux vers elle. Le visage de Valeur souriait, mais en vérité ce sourire n'était qu'une grimace s'affichant sur le masque de cet inconnu.

« Ce qui m'a terrifié, c'était la fureur que j'essayais de contrôler et avec laquelle je voulais punir Ragnhild. Bon, j'ai travaillé longtemps là-dessus avec ma thérapie. Bien entendu, c'était une projection. La trahison de Ragnhild était une répétition de la trahison que ma mère m'avait infligée. »

Lorsqu'il se tut, le silence était complet.

Lena regarda autour d'elle. Ils étaient absolument seuls dans la forêt. Les troncs gris et blancs étouffaient tous les bruits. Les ultimes rayons du soleil filtraient à travers le feuillage comme des petites bandes de lumière. Au loin, entre les arbres, elle apercevait la mer, juste derrière la forêt, la crête d'une colline où le soleil étincelait.

« Viens ici, Lena ! Viens ici ! »

Elle s'éloigna à reculons de la silhouette agenouillée.

Au même instant, il se releva et hurla :

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? »

Puis il fonça sur elle.

Elle fit demi-tour pour fuir.

La seconde suivante, elle vit son téléphone s'envoler dans les airs alors qu'elle criait de douleur.

Elle se tint la main.

Une éraflure rougit sur le dos de sa main. *Il va m'égorger*, parvint-elle à se dire avant que sa tête ne heurte le sol.

L'instant d'après, il appuyait quelque chose sur son visage. Elle voulut se dégager, mais son corps refusa d'obéir.

La voix de Valeur était soudain très lointaine.

« Ici, c'est moi qui décide ! T'as compris ? Tu dois m'obéir ! »

Gunnarstranda attendait Frølich et les autres dans la voiture. Les yeux fermés, il écoutait Bobby Darin interpréter *Fly Me to the Moon*. Il aimait cette version de Bobby Darin, Tove préférait celle de Sinatra. Elle se permettait même de les comparer, n'ayant jamais compris que Darin et Sinatra étaient deux planètes qui suivaient chacun une course différente. Aimer l'une ne signifiait pas que l'on détestait l'autre. Gunnarstranda appréciait les deux versions, mais la voix et l'entrain de Darin le transportaient dans un mode intemporel de calme absolu. Sa conscience oscillait avec les sons, comme s'il suivait la mélodie dans un état d'apesanteur.

Gunnarstranda avait les yeux fermés quand le serrurier frappa à la vitre. Il sursauta.

*

Frølich tourna dans Hortengata au moment où deux techniciens de la police entraient dans l'immeuble.

Il monta l'escalier quatre à quatre. Une porte était ouverte au deuxième étage.

La salle d'attente était petite et sortait de l'ordinaire. L'intérieur coûteux. Deux grosses bergères à oreilles encadraient une table basse ronde aux pieds travaillés. Certainement ancienne.

Frølich voulut essayer un de ces fauteuils. Il s'y enfonça, ravi. Un repose-pieds sortit automatiquement de dessous le siège quand il s'appuya contre le dossier. Il ne résista pas non plus à la tentation. Il avait toujours rêvé d'un fauteuil comme celui-ci. Il se dit qu'il demanderait au psy où il l'avait acheté.

Sur la petite table, il y avait des numéros de *Mental Helse* et une pile de bandes dessinées fatiguées des années soixante-dix et quatre-

vingt : *Astérix, Lucky Luke, Marsupilami*. Parmi ces trois séries, Frølich préférait le Marsupilami. Il adorait le côté imprévisible de l'animal à la longue queue.

Gunnarstranda passa la tête :

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? »

Frølich lâcha la BD comme si elle venait de lui brûler les doigts, il posa les pieds par terre et se leva d'un air coupable.

Outre la salle d'attente, le cabinet de Valeur comprenait également une petite cuisine, un placard encore plus petit et une grande pièce avec un canapé en face d'un fauteuil stressless. Rien d'autre. Pas d'ordinateur, pas de bureau. Frølich entra dans la kitchenette.

Quand Gunnarstranda reçut un coup de fil, Frølich se tourna et aperçut dans un coin un classeur pour dossiers à quatre tiroirs sur lequel il se précipita. Si les deux tiroirs du bas étaient vides, les deux du haut étaient remplis de documents.

« Laisse-nous faire », dit le technicien, qui leva les yeux.

Frølich l'ignora. Il se mit à fouiller, mais ne trouva pas ce qu'il cherchait et il ouvrit l'autre tiroir.

Gunnarstranda remit son téléphone dans sa poche.

« Yttergjerde et les autres surveillent l'appartement à Bærums Verk. Valeur ne s'est pas montré. »

Frølich ne répondit pas.

« Il y a un truc que je n'aime pas, poursuivit Gunnarstranda. Je n'arrive pas à joindre Lena.

— Et alors ? Elle est sûrement en train de faire de l'aérobic, ou elle est au ciné. C'est sa journée de repos. »

Gunnarstranda composa un numéro et porta le téléphone à son oreille. Ça sonna. Il baissa la main et soupira.

« Elle ne répond pas. »

Il haussa le ton et s'adressa aux autres.

« Si Valeur a tué Veronika Undset, il l'a tuée ici ! Bård, je veux que tu vérifies le moindre carreau de la cuisine et des toilettes. Tu démontes les plinthes et tu vérifies millimètre par millimètre. Si du sang a coulé dans cette baraque, on trouvera des traces. »

Il se tourna vers Frølich :

« Comme je te le demandais tout à l'heure : qu'est-ce que tu fabriques ? »

Frølich leva le nez du classeur :

« Tu ne t'es jamais demandé pourquoi Veronika s'est adressée à Valeur en particulier ?

— Tu le sais ? »

Frølich agita le dossier d'un patient.

« J'ai une petite idée. Soit on choisit son psy en cherchant dans les pages jaunes, soit ce psy est recommandé par quelqu'un. Si on a recommandé Valeur à Veronika, seul un patient a pu le faire. Ce patient est quelqu'un qu'elle connaît. Et, là, j'ai un nom bien particulier. Je crois également savoir pourquoi elle est venue ici, et je crois savoir qui l'a tuée. »

Comme s'ils venaient d'en recevoir l'ordre, tous les hommes présents s'arrêtèrent de travailler. Ils le dévisagèrent.

Il se fendit d'un sourire et serra le dossier contre sa poitrine. « Je déconne ! »

Les hommes en blanc soupirèrent, et retournèrent à leur travail. Frølich fit un signe à Gunnarstranda.

Ils sortirent.

« Qui est-ce ? » demanda Gunnarstranda en désignant le dossier que Frølich tenait dans les mains.

« J'allais te le dire quand tu as appelé. J'étais avec Abid Iqbal. À ton avis, qui avons-nous vu en train d'essayer de vendre de la cocaïne aux clients du café Mono ? »

*

Une demi-heure plus tard, Frølich garait sa voiture à une centaine de mètres de la maison. Il ne descendit pas mais regarda par le pare-brise.

« On est bien d'accord ? »

Frølich acquiesça et descendit. Il parcourut les cent mètres à pied et s'arrêta à la grille. Du heavy metal pulsait à travers les murs. Il y avait de la lumière aux fenêtres de la cave et à deux de celles du rez-de-chaussée. Kristoffer était peut-être seul à la maison. Frølich jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Gunnarstranda attendait à côté de la voiture, les mains dans les poches, et lui fit un signe de tête. Frølich alla sonner. Pas de réaction. Il sonna une deuxième fois quand Gunnarstranda entra par la porte du jardin. Lorsqu'il appuya sur le bouton pour la troisième fois, la musique se tut.

Frølich, qui ne voulait pas être vu, se tassa contre le mur.

Gunnarstranda monta sur le perron et se prépara à jouer l'abruti de service quand il entendit une fenêtre s'ouvrir.

Quelqu'un sortit la tête.

Il était impossible de discerner ses traits, la lumière venant de derrière. Gunnarstranda entendit seulement la voix :

« Qui c'est ? »

— Janne est là ? demanda Gunnarstranda.

— Non.

— Tu es son fils ? s'enquit Gunnarstranda, qui descendit devant la maison pour être vu.

— Qui es-tu ? »

Pendant ce temps, Frølich crocheta la porte.

Gunnarstranda toussota et dit :

« J'ai entendu dire que tu vas voir un psychologue à Tåsen. »

Silence.

« Un psy qui s'appelle Valeur.

— Janne n'est pas à la maison et je ne sais pas où elle est. Alors, au revoir.

— T'as vraiment du bol, répliqua Gunnarstranda.

— Qu'est-ce que tu racontes ? »

Frølich ouvrit la porte, en faisant le moins de bruit possible. Seul le léger grincement d'un gond rouillé perça dans le soir d'été.

« Tu as vraiment du bol, répéta Gunnarstranda. T'as gagné au loto, tu sais.

— Moi ? Gagné au loto ? »

L'écho de ce dernier mot disparut en même temps que la silhouette dont Frølich venait de se saisir.

« Dix ans de taule », poursuivit Gunnarstranda qui alla à la porte.

Il s'arrêta dans l'entrée et regarda le garçon en dessous de Frølich. Mince, petit et en colère. Les deux hommes formaient un tas mouvant de bras et de jambes. Il les laissa rouler contre le mur, les évita, trouva l'escalier de la cave et descendit. Il renifla. Une vague odeur de pourri flottait dans l'air. Il regarda autour de lui, observa attentivement le petit couloir. Sol en béton. Un rectangle plus clair, là où un tapis avait été posé.

Deux portes donnaient chacune dans une pièce différente. Dans la

grande, une salle de culte satanique pour adolescents avait été aménagée. Murs noirs, affiches de vampires, chiffres six très kitsch et croix inversée. Sur une table basse, une bougie brûlait sur un crâne.

Gunnarstranda prit ce dernier et l'étudia. La bougie se renversa. Il la souffla. Il tapa du doigt sur la voûte crânienne qui avait l'air bien réelle. Punaise, songea-t-il, quel hobby !

L'autre porte donnait dans la salle de bains, pourvue d'une vieille baignoire avec des pieds de lion et un vieux lavabo. Des carreaux bleus au sol, des carreaux blancs aux murs.

Quand Frølich entra, il trouva Gunnarstranda à genoux sur le sol, en train de démonter la grille de la bonde avec son canif.

« Il est effectivement seul dans la maison, dit Frølich. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je cherche. Tu peux aller dans la cuisine pour voir si tu trouves un plat ?

— Un plat ?

— Oui.

— Et le garçon, alors ?

— Un plat, Frølich. »

Frølich sortit.

Gunnarstranda remonta la manche de son bras droit et plongea la main dans l'évacuation.

Frølich revint rapidement avec un gros plat en porcelaine blanche.

Gunnarstranda retira un paquet de saletés noires et humides.

Ça puait.

Frølich fit le dégoûté.

Gunnarstranda recommença. Nouvel amas dans le plat. Lorsqu'il replongea la main une nouvelle fois, il croisa le regard de Frølich et lui expliqua :

« Si c'est Kristoffer qui a ébouillanté le corps de Veronika, il l'a fait à un endroit où l'eau devait pouvoir s'écouler. »

Gunnarstranda se releva et se mit à étudier ses prises. Il se lava les mains, prit son stylo-bille dans sa poche de poitrine et commença à examiner les saletés noires avec le bout du stylo.

« Bård et les autres en ont sûrement encore pour deux heures chez le psy, dit Frølich pour faire la conversation.

— Nous n'avons pas besoin de Bård », dit Gunnarstranda en se

redressant. Entre le pouce et l'index, il tenait un objet minuscule.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Comme le chante Marilyn avec tant de conviction : *Diamonds are a girl's best friend*. Voilà le diamant, Frølich. La boucle d'oreille de Veronika Undset qui manquait. »

Une douleur fulgurante lui martelait la tempe. Quelque chose lui obstruait la bouche et elle avait envie de vomir.

« Ne bouge pas ! »

Elle obéit, mais il fallait qu'elle respire. Elle haletait, elle n'avait pas assez d'oxygène. Elle se concentra : inspirer, expirer, inspirer, expirer, inspirer. Doucement, elle parvint à contrôler sa respiration. Quand la sensation d'engourdissement disparut, elle sentit les mains de Valeur sur son corps. Ce n'était pas un bâillon qu'elle avait dans la bouche, mais du sable et du sang, et elle avait reçu un coup. Elle cracha, ouvrit les yeux. Essaya de replier ses jambes sous elle.

C'est à ce moment qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait plus de vêtements. Il lui avait ôté sa tenue de jogging.

« Ne regarde pas. »

Elle tourna la tête dans la direction d'où venait la voix.

« Je t'ai dit de ne pas regarder ! »

Une décharge de douleur l'ébranla quand le coup l'atteignit. Elle retomba sur le flanc. Elle sentit à peine les coups de pied, elle gémit quand l'air était expulsé de son corps. Puis ce fut comme si son estomac et son flanc s'étaient engourdis.

Inspirer... Expirer... Inspirer... Expirer...

Elle se retourna et tenta à nouveau de se relever.

« T'es sourde ou quoi ? Ne regarde pas ! »

Cette fois-ci, elle ne parvint pas à encaisser les coups, elle hurla de douleur. Son dos la brûlait. *Mais avec quoi frappe-t-il ?*

« Ta gueule ! Bouge pas et ferme les yeux. »

Sa jambe gauche était bloquée.

Elle la secoua. Elle sentit du métal contre sa cheville. Il était en train de l'attacher. *Ça, il ne va pas y parvenir.*

« Tu crois que j'ai gobé cette histoire de viol ? Tu crois que je ne

sais pas qui tu es ? Il y a des photos de toi dans le journal ! Retour à la réalité, Lena. Tu vas pouvoir jouer avec le vilain garçon de la classe ! Je t'ai dit de ne pas regarder ! »

Elle s'évanouit pendant quelques secondes. Quand elle reprit conscience, elle avait à nouveau la bouche pleine de sang. Il la roula sur le ventre. Elle cracha. Sa jambe gauche était toujours attachée. Valeur pesait sur l'autre jambe.

Puis elle sentit une main entre ses cuisses, des doigts durs avec des ongles qui lui éraflaient la peau. Elle gigota comme un ver. La douleur était brûlante et elle ne put s'empêcher de crier quand il enfonça les doigts. *Le salaud.*

Elle reçut encore du sable dans les yeux. Elle se dit : ne reste pas immobile. S'il bouge, cela libérera ma jambe. S'il en veut plus, il sera obligé de bouger.

La douleur lui paralysait le bas-ventre. Mais elle ne voulait pas crier.

Je suis plus forte. Je suis mieux entraînée.

Le poids de Valeur ne porta plus au même endroit. Il était plus difficile pour elle de remuer et de lutter.

« Comme ça, voilà... Comme ça... »

Là. Le poids de Valeur disparut. Maintenant ou jamais !

Vive comme l'éclair, elle roula sur la jambe attachée, puis rassembla toutes ses forces dans celle qui était encore libre. Elle décocha un coup de pied.

Raté.

Elle replia la jambe à toute vitesse.

Elle discerna une silhouette, un corps qui trônait au-dessus d'elle, grand et nu.

Déplia la jambe.

Dans le mille.

Son talon toucha brutalement Valeur à l'entrejambe. Il se plia en deux et tomba en avant. Elle vit sa chute, au ralenti. Son pied libre était un ressort en acier, elle le banda et frappa encore. Elle toucha le visage qui dégringolait. La tête recula sous l'impact. Craquement. La tête, les jambes et les bras de Valeur heurtèrent le sol à peu près en même temps. Le psy resta là, sans bouger. Pendant quelques secondes, elle crut l'avoir tué. Non, du sang et de la morve coulaient de sa bouche. Sa tête remua. Les gencives en sang, il tenta de se mettre à

quatre pattes. *Pas question*. Elle donna des coups de pied, encore et encore. Allongée sur le côté, une jambe toujours attachée tandis que son autre pied cognait durement, en rythme, comme une machine. Et puis, quand il ne bougea plus du tout, elle se mit à le frapper de nouveau. De manière systématique, sans s'arrêter, comme si elle s'entraînait. Ce n'était pas cet homme qu'elle battait. Elle chassait la douleur et la faiblesse de son corps et de son esprit, elle se punissait, elle sanctionnait sa propre veulerie. À la fin, elle ne frappait plus pour punir, elle frappait comme un forgeron sur son enclume, pour se fortifier. Le corps de Valeur gisait par terre, inanimé. Il encaissait les coups. Elle cogna jusqu'à l'épuisement complet, jusqu'à haleter. Jusqu'à pouvoir à peine lever la jambe.

Et quand elle dut se reposer, les douleurs revinrent. Elle avait mal à la main, au pied, au bas-ventre. Elle s'assit. Sa cheville saignait. Valeur lui avait attaché le pied avec du fil de fer. Elle le détacha. Elle se pencha sur le corps du psy, colla son oreille contre le dos nu et écouta. Son cœur battait. Il respirait. Une respiration rauque. Elle lui mit la tête sur le côté, lui ouvrit la bouche, lui écarta la langue pour qu'il s'oxygène sans peine.

Elle rampa jusqu'à un rocher, s'y assit et contempla l'homme qui gisait devant elle.

Elle ne perçut aucune lumière entre les arbres, mais entendit la mer. Elle chercha à s'orienter. Ses vêtements se trouvaient près du rocher. Mais où étaient ceux de Valeur ?

Il gémit.

Elle bondit. Non, il ne bougeait pas.

Elle eut le vertige et envie de vomir. Elle tomba à genoux, puis à quatre pattes, elle ne cessa de déglutir jusqu'à ce que la nausée la lâche. Elle remarqua que la blessure au dos de sa main ne saignait plus. Elle se rappela la douleur, le téléphone qui s'envolait brusquement. Valeur avait dû dissimuler un couteau dans son dos quand il s'était baissé. Mais où était passée cette lame ?

Elle tira à elle le tas de vêtements et s'habilla. Elle regarda la manche, les taches de sang. Elle mit sa main sous son nez. Encore du sang. Elle s'en moqua. Elle lui fouilla les poches, trouva les clefs de sa voiture et le couteau. Un petit canif à lame en acier bleu. Elle le soupesa, puis le rangea dans le sac banane.

Ensuite, elle rampa afin de retrouver son téléphone. Il ressemblait

à une pierre plate. Elle le prit. Cinq appels, tous de Gunnarstranda.

Elle le mit dans son sac et revint vers l'homme qui gisait toujours par terre, immobile.

Elle souleva le fil de fer qu'il avait utilisé pour lui attacher le pied. Elle resta là un moment à réfléchir, le fil à la main.

Il était quatre heures dix du matin quand Frølich décrocha le téléphone du bureau de l'officier de garde et appela le domicile de Karl Anders Fransgård.

Cela faisait plus de vingt-quatre heures qu'il n'avait pas dormi, mais il n'était pas fatigué. L'adrénaline battait dans ses veines. Il compta huit longues sonneries avant que son ami ne décroche.

« Salut, Karl Anders. C'est Frank. Est-ce que je pourrais parler à Janne ?

— Quoi ? »

Frank Frølich n'eut pas la force de répéter sa question.

Karl Anders bredouilla quelques phrases. On entendit le froissement de la couette et, à l'autre bout du fil, on chuchota :

« C'est pour toi.

— Pour moi ? »

Karl Anders, un petit peu impatient :

« Oui, c'est Frank. Il te demande.

— Allô ? » La voix était réveillée. Un bon signe.

« Salut, Janne, je t'appelle parce que je te connais un peu, dit Frølich. Enfin, je crois te connaître un peu. Écoute-moi bien. Kristoffer a été arrêté. Il est en garde à vue. Il va être inculpé du meurtre de Veronika Undset. Je ne peux pas encore dire quand l'inculpation sera signifiée. »

Il prit sa respiration pour lui donner une chance d'intervenir, mais ne fut pas interrompu. Silence complet au bout du fil. Il poursuivit :

« Kristoffer est majeur. Cela veut dire que nous, la police, nous ne prenons pas contact avec ses proches. Personne ne te préviendra de manière formelle, et tu ne pourras rien exiger pour ton fils ou en son nom. Tu n'as pas le droit de rendre visite à Kristoffer. D'un autre côté, il est possible que l'on t'autorise à le voir si tu viens tout de suite. »

Janne Smith soupira lourdement. Frølich laissa planer le silence un moment pour voir si elle avait quelque chose à dire. Elle se tut.

« Si tu viens tout de suite », répéta-t-il, au cas où elle n'aurait pas compris.

Toujours le même silence.

Frølich ajouta :

« Kristoffer restera en garde à vue, à l'hôtel de police, jusqu'à ce que l'affaire passe devant le juge d'instruction ce matin. Il sera alors exigé une mise en détention provisoire pendant quatre semaines avec interdiction de visite et de courrier. Si le tribunal approuve la demande de la police, cela veut dire que tu ne pourras pas le voir pendant au moins quatre semaines. »

Il inspira. Attendit quelques secondes. Pas un bruit.

« De plus, je dois t'informer que ta maison est perquisitionnée en ce moment par les techniciens de la police scientifique. Si jamais tu t'adresses à eux, ils produiront une commission rogatoire qui prouve qu'ils ont le droit d'agir. Si tu attends demain matin pour rentrer chez toi, ils auront terminé. »

Il se tut une nouvelle fois, et attendit.

Il y eut un claquement quand elle raccrocha et coupa la communication.

Frølich contempla le combiné silencieux.

« Qu'est-ce qu'elle a dit ? » demanda Gunnarstranda.

Frølich se balançait doucement dans le fauteuil.

« Alors ? reprit Gunnarstranda, impatient, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle va venir. Elle affirme que la seule chose qui compte pour elle dans cette situation difficile, c'est d'apporter à son fils tout le soutien qu'elle est en mesure de fournir », répondit Frølich avant de se lever.

C'était durant l'heure très courte où il fait vraiment noir dans la nuit d'été que le policier de garde au commissariat de Majorstua décida de réagir au tuyau laissé par un informateur anonyme.

Deux agents qui patrouillaient lentement en voiture devant les magasins de Karenslyst reçurent l'ordre de se diriger vers la forêt royale de Bygdøy.

La voiture de patrouille accéléra au rond-point de Bygdøylokket. Le véhicule, qui avait la route pour lui tout seul, accéléra encore dans la descente vers Kongsgården. Lorsque le conducteur tourna, les phares effleurèrent les bâtiments vides du Folkemuseet et se reflétèrent dans les vitres noires. Le conducteur freina avant les ralentisseurs, et les feux se perdirent entre les arbres, retombèrent sur la route et frappèrent les yeux jaunes d'un chat solitaire qui se tassa sur le bord de la route.

« La forêt de Bygdøy, c'est vaste », dit le chauffeur.

L'autre ne répondit pas. Tout le monde savait que la forêt de Bygdøy était grande.

Le conducteur tourna dans le parking qui était aussi désert que la route qu'ils venaient d'emprunter. Il s'arrêta à son extrémité et laissa les phares allumés. La lumière frappait quelques arbres et se perdait peu à peu au loin. Les deux hommes restèrent quelques secondes sans rien dire à scruter le noir. Le chauffeur rompit le silence.

« Je ne vois personne. Pas une voiture. Personne. »

L'autre ne répondit pas. Ce n'était pas nécessaire : il ne voyait rien non plus.

Le conducteur indiqua par radio qu'ils étaient sans doute sortis pour rien. Fausse alerte.

« Tu es dans la voiture ? » demanda le policier de garde.

Les deux hommes se dévisagèrent. Le chauffeur confirma.

« Hé bien, descendez ! Cherchez un peu ! »

Le plafonnier s'alluma quand celui qui était au volant ouvrit sa portière. Les deux hommes distinguèrent leur reflet dans le pare-brise.

Ils hésitèrent tous les deux. Finalement, ils prirent chacun leur torche et descendirent de voiture. Ils s'entraînaient ensemble, et ils détestaient perdre quand ils étaient opposés l'un à l'autre, que ce soit au ski, à la piscine ou au squash. Il n'était pas question de manifester de l'inquiétude ou de la retenue. Ils refusaient de parler de ce sentiment glaçant qui les saisissait à l'idée de s'aventurer dans le noir. Ils s'avancèrent donc sans bruit, et vite, sur l'herbe et allumèrent leur torche. Ils gardaient entre eux une distance de trente mètres.

Deux faisceaux lumineux passaient entre les arbres. Les deux policiers refusaient de parler, car ils ne voulaient pas laisser paraître leur nervosité. Putain, ce n'était qu'une inspection. C'était la *routine*.

Le conducteur jeta un coup d'œil à droite quand la torche de son ami s'arrêta. Il s'arrêta aussi. Tendit l'oreille. Il n'entendit rien. Il dit :

« Steffen, qu'est-ce qui se passe ? »

Il n'obtint pas de réponse.

Au même moment, la torche de son ami s'éteignit.

Le conducteur braqua sa lampe vers le point où il venait de voir la lumière. Il n'éclairait que des buissons et des troncs d'arbres.

Soudain, il frissonna. Son ventre se serra, comme saisi par une griffe. Il inspirait par la bouche et se dépêcha vers l'endroit où devait se trouver son ami.

Le faisceau lumineux oscillait au rythme de ses pas. Vers le sol, vers le ciel, le sol, le ciel. Le policier s'arrêta, fit un mouvement de cent quatre-vingts degrés avec sa torche droit devant lui. La lumière effleura un visage.

« C'est toi ? » cria-t-il en agitant sa torche pour retrouver le visage. Mais il n'y avait personne. *Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?*

« Steffen ! hurla-t-il.

— Chut ! Éteins ta lampe ! »

C'était la voix de Steffen, mais elle venait de derrière lui.

Le chauffeur éteignit sa torche et découvrit la silhouette de son collègue dans l'obscurité.

« J'ai vu quelqu'un, chuchota-t-il.

— Où ça ?

— Là-bas. » Il alluma brièvement sa torche vers les arbres.

« Non, murmura l'autre. Le bruit vient de là. » Steffen braqua un instant sa lampe dans une autre direction. « Ne bouge pas et écoute bien ! »

À ce moment, le chauffeur entendit les pas de quelqu'un qui courait.

Il alluma sa torche.

Une ombre bougeait entre les arbres.

« Stop ! » cria-t-il en s'élançant.

Il se mit également à courir. Le faisceau lumineux dansait sur le sol, effleurait la forêt et se perdait dans le ciel. Il accéléra. Il pouvait discerner quelqu'un qui haletait. Il entendit les pas de course se mêlant aux siens. *Près de lui, tout près...*

Au même instant, son pied se prit dans quelque chose. Il tomba, son épaule heurta le sol, il roula deux fois sur lui-même et sa tête cogna durement contre la terre. Ses poumons se vidèrent d'un coup. Mais il ne le sentit pas. Il ne pensait qu'à une seule chose : sa torche. Il l'avait perdue. Il vit la lumière qui oscillait dans l'air avant que la torche ne retombe par terre et roule dans l'herbe. Elle éclaira un triangle d'herbe à quelques mètres de lui.

Il rampa. Tendit la main pour l'attraper. Au même instant, la lumière monta. Quelqu'un prit la torche et l'éteignit.

Il se retrouva dans l'obscurité complète. Il dit :

« Donne-moi ma lampe. »

Il n'obtint pas de réponse. C'est alors qu'il fut ébloui par la lumière. Il cria :

« Écarte ça ! »

On éteignit.

Le conducteur retint son souffle. Pas un bruit.

« Steffen ! cria-t-il. Par ici !

— Où ça ? » demanda une voix amie. Mais la voix de Steffen venait d'un endroit situé loin derrière lui.

« Quelqu'un a pris ma torche ! cria le chauffeur.

— Qui ça ? »

Le chauffeur ne répondit pas. Il suivit le faisceau lumineux de son camarade et trouva une silhouette qui gisait par terre. Un homme nu, allongé sur le ventre.

Le policier s'agenouilla à côté de l'inconnu.

« Éclaire par ici. »

La lumière dansa sur le corps inanimé, qui portait des signes manifestes de violences. Les yeux étaient collés. Il saignait de la bouche et du nez et il avait de grosses ecchymoses sur le flanc, le cou et le visage.

Son collègue s'agenouilla à côté de lui.

« Celui qui a fait ça est tout près, chuchota le chauffeur. J'ai perdu ma torche. Il l'a prise. »

L'autre policier ne répondit pas. Il braqua sa lampe sur un tas de vêtements à côté de l'homme inanimé. Il s'agissait d'un chinos kaki, d'une chemise en flanelle à carreaux et d'une veste claire.

Les deux policiers se levèrent.

Steffen éteignit.

Le vrai moment d'obscurité de la nuit d'été était passé. Les tentacules gris d'une nouvelle journée se faufilaient entre les branches. La faible lumière enveloppait la silhouette de l'homme qui gisait à terre.

Le chauffeur prit la veste dans le tas de vêtements. Il chercha dans les poches. Trouva un permis de conduire au nom d'Erik Valeur. En dépit de son visage gonflé, il pouvait voir qu'il s'agissait bien de lui.

« Il est vivant. Il lui faut une ambulance », dit le chauffeur. Les alentours devenaient plus nets et évidents, avant l'apparition de la brume matinale. En tout cas, celui qui avait pris la torche restait invisible.

Steffen partit vers la voiture.

« Il est cinq heures trente du matin, le commissaire principal Gunnarstranda prend la déposition de Janne Smith. »

Gunnarstranda s'assit sur le siège et sourit à la femme en face de lui.

Elle le regarda sans rien dire.

« La police souhaite t'interroger parce que tu es la personne qui peut le mieux confirmer ou infirmer les gestes de ton fils ces derniers temps. Tu peux commencer par dire ce que tu faisais et où tu te trouvais le jour où Veronika Undset a été tuée. »

Elle le fixa, en silence, presque apathique.

« Janne Smith, c'est bien ton nom ? »

Elle ne répondit pas.

« Tu ne dis rien, cela signifie-t-il que tu ne veux pas faire de déposition ? »

Janne Smith resta muette, le dévisageant d'une manière toujours aussi inexpressive.

Gunnarstranda toussota et se pencha.

« Nous avons longuement parlé avec Kristoffer. Il a fait une déposition qui colle remarquablement avec les faits et les preuves techniques que nous avons établis au cours de l'enquête. Je vais te dire ce que nous avons trouvé — tu peux m'arrêter et apporter des précisions, OK ? »

Janne Smith le regarda sans ouvrir la bouche.

« Dans la nuit du vendredi au samedi 4 juillet, Veronika a été appréhendée devant son immeuble à six heures du matin. Frank Frølich l'a arrêtée en possession de cinq grammes de cocaïne. Elle a été condamnée à payer une amende. Elle l'a acceptée mais en émettant de très fortes réserves. Elle affirmait que la drogue ne lui appartenait pas et qu'elle ignorait comment elle avait atterri dans son

sac. Est-ce que tu connais cette histoire ? »

La femme ne répondit pas.

« Le même soir, samedi 4 juillet, Karl Anders Fransgård donnait une fête. Frølich était invité et, si j'ai bien compris, tu étais à côté de lui à table. Tu comprends certainement que se retrouver ainsi à cette réception a été assez particulier pour Frølich et pour Veronika. Ils s'étaient quittés à peine douze heures plus tôt à l'hôtel de police.

« Une fois les réjouissances terminées, quand tous les invités furent partis, et que Veronika et son fiancé se sont retrouvés seuls dans la salle, cette dernière lui a confié ce qui s'était passé pendant la nuit et que son ami Frølich l'avait appréhendée. Elle lui a tout raconté afin qu'il apprenne la vérité de sa bouche, et éviter qu'il n'entende une version tronquée servie par Frølich. Elle a également mentionné la saisie de cocaïne, mais a passé sous silence un détail important. Veronika savait à qui la drogue appartenait, parce qu'elle était cachée dans un Zippo doré qu'elle avait reconnu. Ce briquet appartient à ton fils.

— Kristoffer ne se drogue pas », dit Janne Smith.

Gunnarstranda lui sourit. Il évita de lui faire remarquer qu'elle venait de rompre le silence, et se contenta de commenter ce qu'elle venait de dire.

« C'est possible. Cependant, Kristoffer s'occupe de drogue même s'il n'est pas consommateur. Il a été observé plusieurs fois par nos enquêteurs en train de dealer. Il traîne devant certains cafés. Il est trop jeune pour y entrer, mais il a des accords avec certains portiers et videurs. Il a également été arrêté une fois avec huit doses de cocaïne cachées dans un Zippo doré. Tu étais au courant ? »

Janne Smith ne répondit pas.

« En tout cas, notre fil rouge, ce sont les dernières heures de Veronika Undset. Sa confession à Karl Anders Fransgård s'est terminée par une dispute. Puisque sa fiancée s'occupait de stupéfiant, sa conclusion était très claire : il ne voulait plus rien avoir à faire avec elle. Il était frustré, il pensait qu'elle menait une double vie, qu'elle avait des secrets qu'elle ne voulait pas partager avec lui. La question qu'il s'est posée et qu'il a posée à Veronika était la suivante : pouvait-il aimer et épouser une femme qui avait tant de secrets inquiétants ? Ce sentiment a fait qu'il t'a appelée dimanche soir. C'est bien ça ? »

Janne Smith resta muette. Elle croisa les bras et contempla

Gunnarstranda d'un air attentif.

« Lundi, Veronika a décidé d'avoir une explication avec ton fils. Elle savait d'où venait le briquet, elle savait que Kristoffer dealait de la cocaïne. Elle l'avait vu faire en ville. Elle l'a appelé pour fixer une heure, mais il a refusé de lui parler. Elle lui a téléphoné trois fois. Pour finir, elle a décidé de venir le voir à l'improviste.

« Toi, tu étais chez Karl Anders Fransgård.

« Pendant ce temps, Veronika Undset est venue chez toi, à Høvik. Kristoffer a ouvert la porte. Il a dit que tu étais sortie. Elle a répondu que cela n'avait pas d'importance. Elle ne voulait pas te parler, mais voulait s'entretenir avec lui. Cela tombait mal pour ton fils, qui, à cet instant-là, préparait des doses pour les vendre en ville. Mais Veronika a insisté, et elle est entrée malgré tout. Ton fils a voulu qu'elle monte au salon pour discuter, mais elle est descendue dans sa chambre. Il était furieux. Elle lui a parlé du briquet et de la drogue, l'accusant d'être un égoïste et un inconscient. Elle voulait savoir pourquoi il avait mis le briquet dans son sac vendredi soir. Il lui a expliqué que c'était un coup de malchance.

« Le vendredi, il avait fait un tour en ville avant de rentrer à la maison. Un de nos hommes, Abid Iqbal, surveille ton fils depuis longtemps et il l'a même arrêté une fois. Lorsque Kristoffer a découvert notre homme devant le café Cosmopolite, il a décidé de faire profil bas et il est parti. Vendredi, il est donc rentré après minuit. Veronika et toi étiez dans la cuisine. Une voiture de patrouille est passée devant la maison avant que Kristoffer ne rentre. Cette même voiture est repassée une deuxième fois. Kristoffer a eu peur que la police ne soit en train de préparer une descente. Et, au cas où la police aurait débarqué, il a déposé le Zippo avec la drogue dans le sac de Veronika. Il supposait que la police ne fouillerait ni sa mère ni l'amie de sa mère. Il n'y a pas eu de descente vendredi soir. Kristoffer avait prévu de récupérer le briquet, mais lorsqu'il a voulu le faire, Veronika était partie avec son sac. Un ami l'avait appelée. Cela correspond à la déposition de la personne qui lui a téléphoné. »

Gunnarstranda se tut.

Janne Smith gardait les bras croisés, la bouche toujours close.

« L'explication donnée par ton fils à propos du Zippo n'a pas calmé Veronika. Elle était très remontée ce lundi soir. Elle était tracassée par sa situation, et encore plus par la crise qu'elle vivait avec son fiancé.

Elle considérait que l'égoïsme et l'inconscience de ton fils étaient en train de ficher sa vie en l'air. Et Veronika s'est mise à accuser Kristoffer de vouloir casser délibérément sa relation avec Karl Anders Fransgård. Elle a affirmé que toi, sa mère, était amoureuse de Karl Anders. Elle a dit pas mal de choses assez moches qui ont fortement agacé ton fils. »

Gunnarstranda marqua une pause.

Janne Smith baissa les yeux.

« Le lundi soir où Veronika Undset est venue pour demander des comptes à Kristoffer, elle n'a pas accepté ses excuses. Elle voulait passer sa colère sur lui et lui faire comprendre les conséquences de son égoïsme. Cela n'a abouti à rien. Cela n'intéressait pas ton fils de l'entendre — que pouvait-il y faire ? C'était trop tard, on ne pouvait pas revenir en arrière. Veronika s'est tellement mise en colère qu'elle a pris la drogue sur la table, l'a balancée par terre et l'a piétinée. Elle a chassé ton gamin de sa chambre à coups de pied. Ils ont commencé à se battre dans le couloir. Il tenait à la main le couteau dont il se servait pour la cocaïne. Il a déclaré qu'il s'agissait d'un couteau de tapissier Stanley, ce qui correspond aux conclusions des légistes. Il a planté plusieurs fois le couteau dans la poitrine de Veronika, jusqu'à ce qu'elle ferme sa gueule — comme il dit. »

Gunnarstranda reprit son souffle.

Janne Smith resta immobile, les yeux clos.

« Veux-tu poursuivre le récit toi-même ? » demanda-t-il.

Elle ne bougea toujours pas, comme si elle n'avait pas entendu la question.

« Très bien, je continue donc avec la déposition de Kristoffer. Selon lui, il est resté par terre à regarder le cadavre de Veronika. Il dit aussi qu'il a prié. Il ne savait pas quoi faire, et il a pleuré presque tout le temps. Quand tu es rentrée, il était désespéré, et il t'a expliqué ce qui s'était passé. Dans sa déclaration, il nous dit que, sur ton initiative, vous avez tous deux porté Veronika dans la cave. Vous avez déshabillé le corps et mis les vêtements ensanglantés dans un sac en plastique. Il dit que, ensuite, tu as versé plusieurs bouilloires sur son ventre et son bas-ventre avant de la rouler dans du film plastique que tu es allée chercher au garage. Vous avez scotché le tout, comme un paquet, puis, toujours ensemble, vous avez porté le cadavre au garage et vous l'avez mis dans le coffre de ta voiture. Vous avez tourné en ville jusqu'à ce

que vous ayez fini par trouver un conteneur idéalement placé afin d'y jeter le corps. Ensuite, tu as balancé ses habits dans un conteneur à vêtements — un conteneur au sigle de l'organisation humanitaire UFF.

« Toujours selon Kristoffer, vous êtes allés au bureau de Veronika. Tu as ouvert avec ses clefs. Tu as vérifié l'écran de son téléphone et vu qu'elle avait appelé le portable de ton fils plusieurs fois au cours de la journée. Tu as emporté ce téléphone. La déposition de ton fils correspond à d'autres témoignages et constatations techniques. »

Gunnarstranda posa sur la table un sac en plastique taché de sang. Il était ouvert.

« Ce sac, par exemple, contient les affaires de Veronika. Il a été saisi par un officier de police à qui Kristoffer a indiqué la localisation du conteneur. Ton fils est inculpé d'homicide volontaire sur Veronika Undset. L'inculpation repose sur ses aveux et plusieurs preuves techniques. Je te pose maintenant la question : la présentation que fait ton fils de tes actes est-elle inexacte ? »

Janne Smith ne réagit pas.

Gunnarstranda attendit. Le silence était tel dans la salle d'interrogatoire qu'il pouvait s'entendre déglutir. Il finit par s'éclaircir la gorge et dit :

« As-tu bien saisi la question que je t'ai posée ? »

La femme ne bougea pas, le regard toujours braqué sur le bureau.

« Janne Smith, tu vas être inculpée de complicité d'homicide volontaire dans l'affaire Veronika Undset. Pour le moment, la police considère que ce sont les actes de ton fils qui ont causé la mort de Veronika Undset, mais tu l'as activement aidé à dissimuler ce crime. Tu as délibérément commis des actes dans le but de conduire l'enquête de la police sur de fausses pistes. Tu seras également inculpée d'avoir porté atteinte à l'intégrité d'un cadavre. Tu as ébouillanté le corps de Veronika Undset pour que la police croie qu'elle avait été violée et tuée par quelqu'un qui voulait dissimuler le crime et son identité. Est-ce que tu comprends ce que je te dis, oui ou non ? »

Janne Smith leva la tête et le contempla d'un regard vitreux.

« Comprends-tu ce qui t'arrive maintenant, c'est-à-dire que tu es inculpée, que tu es arrêtée et que tu vas être mise en détention ? »

Elle acquiesça.

« Dans ce cas, j'ai juste une petite demande à formuler », dit

Janne Smith était tassée sur elle-même, ses avant-bras posés sur le bureau.

L'image sur le moniteur montrait les deux silhouettes dans la salle d'interrogatoire. La caméra était fixée au plafond, de sorte qu'elle captait en plongée Janne Smith et le policier.

Kristoffer Smith était face à l'écran de contrôle, le regard collé à l'image de sa mère et du policier. Lui non plus ne bougeait pas.

Frank Frølich se pencha vers la porte et vit seulement des cheveux longs qui tombaient sur un dos frêle et mince.

Frølich ne savait plus ce qu'il devait penser de ce dos, ou de n'importe quoi d'autre. Il était infiniment fatigué, pourtant, regarder ce moniteur lui donnait une sorte d'énergie.

Dans les haut-parleurs à côté de l'écran, on entendit Janne Smith qui s'éclaircit la gorge.

« C'est inutile, dit-elle.

— Tu ne veux pas d'abord savoir ce que j'ai à dire ?

— Une demande. Quel genre de demande ?

— Je voudrais que tu corriges la déposition que tu viens d'entendre.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je crois que si, et c'est ton choix. »

Le silence se fit pesant dans la salle d'interrogatoire.

« Que veux-tu dire ?

— Je te prie, dans ton intérêt et dans celui de ton fils, de corriger la déposition que tu as entendue. »

Frølich changea de position. Kristoffer Smith ne bougeait toujours pas, le regard braqué sur l'écran.

Janne Smith finit par toussoter.

« Il est exact que nous l'avons déposée dans la baignoire, mais je l'ai déshabillée seule.

— Et ton fils ?

— Je lui ai dit d'aller faire bouillir de l'eau.

— L'a-t-il fait ?

— Oui.

— Et quoi d'autre ?

— Rien d'autre. »

Gunnarstranda se redressa.

« Comme je te l'ai dit, c'est ton choix.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Dis-moi ce qui s'est passé quand Kristoffer est sorti.

— Il ne s'est rien passé.

— Tu ferais mieux de le dire maintenant », insista Gunnarstranda.

Elle ne répondit pas, la tête toujours baissée.

« Il manque un détail essentiel à la déposition de ton fils, un détail que le ministère public et le juge ne vont pas cesser de reprendre. Ils ne lâcheront pas là-dessus.

— Et quoi donc ?

— Tu peux aussi bien me le dire, c'est toi qui le sais le mieux. »

Elle leva la tête. Les deux visages sur l'écran se regardèrent longuement. On n'entendait pas un bruit. Enfin, Janne Smith s'éclaircit la gorge :

« Veronika a bougé. »

Kristoffer Smith se leva de sa chaise. Frølich se tint prêt.

« Elle n'était pas morte. Quand Kristoffer est parti, elle a commencé à gémir. Le sac plastique, là... » Janne Smith désigna le sac de vêtements. « Il était dans le couloir. Je l'ai pris et je l'ai posé sur sa tête. Puis je suis allée chercher une pelle au garage. »

Kristoffer retomba sur son siège et se tourna vers Frølich. Ce dernier le regarda.

« Tu peux couper le son ? » demanda Kristoffer.

Frølich ne répondit pas. Il voulait savoir ce qui s'était passé.

« J'ai donné des coups de pelle jusqu'à ce que je sois certaine qu'elle soit morte.

— Mais tu n'as rien dit de tout ça à ton fils ?

— Non.

— Qu'as-tu fait de sa boucle d'oreille ? »

Frølich n'entendit jamais la réponse. À cet instant, Kristoffer Smith se dirigeait vers la porte.

Elle était assise dans l'escalier, devant la porte de son appartement. Elle dormait, la tête contre le mur, les genoux contre la rambarde.

Il regarda sa montre. Il était presque cinq heures du matin. Il restait cinq heures avant l'audience.

Il se pencha et posa une main sur son épaule.

Elle sursauta :

« Je me suis endormie.

— Tu es venue chercher tes lunettes ? »

Elle secoua la tête.

Il ouvrit et poussa la porte.

« Est-ce que je peux utiliser tes toilettes ? » chuchota-t-elle.

Il fit oui de la tête et attendit dans le salon qu'elle le rejoigne.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il.

Elle hésita.

« Est-ce que je peux dormir ici ? »

Il comprit que ce n'était pas l'heure de discuter et il répondit :

« Je n'ai qu'un canapé. Non, prends le lit, je vais me coucher sur le canapé. Il faut que je me lève tôt demain matin. » Il regarda sa montre. « Demain matin, c'est aujourd'hui. Ce matin.

— Vraiment ? »

Il hocha la tête. Il ouvrit la porte de la chambre.

« C'est d'accord, prends le lit. Je n'ai pas la force de changer les draps, mais si c'est important, tu trouveras des draps propres dans le placard. » Il ouvrit ce dernier, attrapa le sac de couchage ; il allait repartir dans le salon quand elle le retint par la main.

« Reste un moment. Rien qu'un moment. »

Ils se couchèrent sur la couette, tout habillés. Ses cheveux à elle chatouillèrent Frølich et il bougea la tête. Ferma les yeux.

Frølich fut réveillé par les rayons du soleil qui traversaient la vitre.

Il se leva et ferma les rideaux correctement. Regarda sa montre. Il était neuf heures. Il pouvait encore dormir au moins deux heures. Il se tourna vers le lit et croisa le regard d'Iselin.

« Le soleil. Il m'a réveillé. »

Il s'étendit sur le dos et ferma les paupières. Restait immobile. Il sentit qu'elle le regardait. Il finit par rouvrir les yeux, le visage d'Iselin était juste en face du sien.

« Andreas est mort », murmura-t-elle.

Il étendit le bras pour qu'elle y pose la tête.

« Son coup de fil m'a réveillée. Il était deux heures du matin. Il conduisait. Il m'a dit ce qu'il avait décidé de faire, j'ai essayé de l'en empêcher. Je crois qu'il a posé le téléphone sur le siège pour que j'entende le choc. »

Des larmes coulaient des yeux d'Iselin sur le bras de Frølich.

Il la serra contre lui. Le shampoing donnait à ses cheveux une odeur épicée.

« C'était en dehors de la ville, sur la riksvei 4. Il a percuté un camion. Rune est médecin au CHU — tu sais, tu l'as vu. Il m'a dit qu'Andreas est mort avant d'arriver à l'hôpital. »

Frank Frølich ne dit rien. Il n'y avait rien à dire.

La vague de chaleur était terminée. Au bout de trois jours, des trombes d'eau commencèrent à tomber. Les gouttes sur le pare-brise se dévoraient mutuellement pour devenir des zébrures. La pluie formait des flaques de plus en plus grosses qui s'aventuraient sur les pelouses déjà gorgées d'eau. Elle poussait les vers de terre à la surface où ils étaient mangés par des merles et des bergeronnettes impitoyables, quand ils ne se noyaient pas tout simplement dans une flaque. L'eau filait le long des trottoirs, elle grossissait en recevant les petites cascades des gouttières, elle trouvait le chemin des puisards et des conduits. Ici et là, les installations de drainage ne suffisaient plus. L'eau s'accumulait dans les nids-de-poule et les bassins le long des routes. Les pompiers et les employés des services des eaux et des égouts s'activaient autant qu'ils le pouvaient. Les orages avaient fait sauter des transformateurs, et certains coins de la ville étaient dans le noir.

Les essuie-glaces battaient, et battaient encore. Frølich reçut un coup de fil de Gunnarstranda pendant qu'il conduisait. Le grincheux voulait discuter de l'affaire Sivert Almeli. Il était établi que ni Valeur ni le duo Smith ne l'avait tué. Gunnarstranda s'était replongé dans les photos d'Almeli, pour les examiner avec un regard neuf. Il avait quelques idées dont il voulait discuter.

Frølich regarda l'heure. Ça tombait vraiment mal. Il avait d'autres choses urgentes à faire, comme par exemple retisser des liens d'amitié coupés. En plus, il était déjà tard. Il répondit brièvement, et expliqua qu'il viendrait tôt au travail le lendemain. Il coupa la communication et continua vers le sud sous une pluie battante, le long du fjord d'Oslo, puis passa Sjusøya. Il dut s'arrêter au feu rouge en bas de Nedre Bekkelaget et tourner tout de suite dans Bekkelagskaia. À gauche, des grues énormes se dressaient. Elles arrangeaient des piles de conteneurs

qui ressemblaient à des constructions en Lego. Frølich stoppa devant une porte grillagée blanche, il baissa la vitre et contempla le petit poteau avec des sonnettes. Il remarqua qu'une caméra était montée au-dessus de la porte. Il regarda à nouveau sa montre. Les bureaux étaient fermés depuis longtemps. Fallait-il qu'il appelle ? Il laissa son portable tranquille et se prépara à suivre les instructions affichées sous les boutons. Mais là, sans crier gare, la porte s'écarter.

Il fit un signe de la main à la caméra et alla se garer devant l'immeuble de bureaux. C'était un bâtiment en brique à un étage. Pas de lumière aux fenêtres. Il resta dans la voiture, sans trop savoir quoi faire. Dehors, la pluie formait un mur. Des torrents ruisselaient par terre.

C'est alors qu'il sentit une odeur de pourri lui piquer le nez.

Si l'on peut classer les odeurs en couches différentes, comme les sons sont répartis en fréquences, celle-ci devait être la strate supérieure de la merde, celle qui avertit que l'on est tout près de quelque chose que l'on n'aime vraiment pas.

Un rictus involontaire aux lèvres, il retira la clef de contact et chercha dans les parages une brume ou un nuage verdâtre, ou au moins un tremblement dans l'air, une manifestation quelconque de ce bouquet aussi souterrain qu'anal qui s'infiltrait dans sa voiture, quelque chose qui se glissait sous la moindre molécule d'air, qui transformait l'atmosphère en un gaz emplissant les narines, qui descendait dans son corps et attaquait l'estomac, créant une envie de vomir. Mais le ciel était comme partout au-dessus d'Oslo : de l'air pur zébré par une pluie battante.

Il se dit que la puanteur était peut-être causée par toute cette pluie. D'ordinaire, rien ne puait de la sorte. Les grandes quantités de précipitations de ces derniers jours devaient sans doute mettre à mal le système des égouts.

Il y eut un éclair bleu au-dessus d'Ekebergåsen, suivi par le fracas du tonnerre. Frølich ouvrit la portière et courut se réfugier sous le toit. La porte vitrée de l'immeuble était fermée à clef.

Où était Karl Anders ? Frølich aperçut un escalier à l'intérieur du bâtiment. Il découvrit alors le message. Un petit post-it était collé à la poignée :

Je suis dans le tunnel. KA.

Frølich ouvrit sa veste, la remonta sur sa tête et courut sur la route

qui tournait vers la montagne. Il fut trempé en moins d'une minute, mais il était trop tard pour faire demi-tour. Il avait déjà parcouru la moitié du chemin. Son jeans lui serrait les cuisses alors qu'il courait à côté de deux grosses canalisations de plus d'un mètre de diamètre qui allaient jusqu'au tunnel, dans lequel il pénétra, puis s'arrêta pour reprendre son souffle. Les deux canalisations grondaient autant que des réacteurs. Elles devaient faire partie du système de ventilation. La puanteur était encore plus forte. Frølich s'avança à l'intérieur de la montagne. Le souterrain était aussi large qu'une route. La voûte se dressait bien haut au-dessus de lui. De l'eau gouttait de trous invisibles faits dans le massif dynamité. L'éclairage se faisait ensuite plus faible à mesure qu'il avançait. Puis la route se divisait à une patte-d'oie. Où pouvait donc être Karl Anders ?

Un léger grondement se faisait entendre dans le tunnel gauche, celui qui était le mieux éclairé. Frølich se mit lentement à gravir la côte. Au sommet, la route se divisait à nouveau en deux. Une chaussée plus étroite avait été creusée à droite. Elle s'enfonçait brusquement dans la montagne, sans lumière. Frølich choisit celle qui était éclairée et qui descendait. Une fois passé le virage, il vit une voiture qu'il connaissait. La voie aboutissait à un grand espace dégagé. La Volvo de Karl Anders y était garée.

Il descendit encore et s'arrêta net. Il dut se forcer pour ne pas allumer une cigarette. La puanteur était indescriptible. Elle s'enfonçait dans les narines. L'air était si lourd et pestilentiel qu'il était presque impossible de bouger. Frank retint son souffle. Il déglutit plusieurs fois.

Le hall contenait une installation industrielle. Séparées par des ponts en grillage acier, les cuves étaient recouvertes de plaques d'aluminium. Le long de la paroi, on entendait le grondement d'énormes quantités de liquide brassées par des turbines et le claquement de clapets bizarres sous la couverture métallique.

Un mouvement au fond du hall lui révéla Karl Anders. Celui-ci ressemblait à un plongeur avec sa combinaison de plongée jaune, ses deux bouteilles sur le dos et son casque pourvu d'une lampe frontale. Il était sur une dalle et se rinçait avec un jet provenant d'un tuyau qui courait le long de la rambarde d'un des ponts.

Frølich lui fit un signe et grimpa. Des bandes vertes et gluantes dégouлинаient de sa combinaison, et Karl Anders avait des taches

noires sur le visage.

« Tu as trouvé ce que tu cherchais ? » demanda Frølich qui se rendit aussitôt compte qu'il n'était pas drôle.

Karl Anders le dévisagea d'un air glacial. Il ferma le robinet, ôta les bouteilles.

« Oslo compte un demi-million d'habitants qui font tous leurs besoins et qui, ensuite, tirent la chasse. Ils prennent également des douches, parfois plusieurs par jour, ils font la vaisselle, la lessive, ils lavent leurs voitures. En ce moment, il tombe des quantités de pluie dont on n'a pas vu l'équivalent depuis des années. Au fond, les égouts, c'est une question de logistique, Frank, et c'est mon domaine. D'ailleurs, pour moi, il ne s'agit pas d'égouts, mais d'ingénierie. Il y a deux mille deux cents kilomètres de canalisations dans cette ville. Deux mille deux cents. C'est l'équivalent de la Norvège prise dans sa longueur. Et nous avons programmé chaque centimètre de ces conduits dans des systèmes informatiques qui rendent ces installations absolument exceptionnelles. Réfléchis à ça : Paris, New York et Londres comptent bien plus d'habitants, mais ces villes sont plates. Oslo est dans une cuvette, nous parlons de descentes et d'angles qui ne peuvent être comparés à rien dans le monde. Nous avons des logiciels capables de simuler l'effet de fuites et de précipitations de n'importe quelles tailles. L'installation traite ces précipitations records comme si de rien n'était et elle parvient à traiter nos merdes personnelles pour en faire de l'eau quasiment pure, qui est relâchée ensuite dans le fjord d'Oslo par cinquante mètres de fond. D'ici peu, on pourra se baigner à Bjørvika. Les boues qui sont nettoyées sont utilisées comme engrais organique par l'agriculture.

« Ce qui te fait te pincer le nez est traité par des systèmes qui nous valent d'être en avance d'un point de vue international. Par exemple, savais-tu que nous sommes en train de développer une installation pour la récupération du biogaz ? D'ici peu, le gaz produit à partir de ta propre merde fera circuler plus d'une centaine de bus à Oslo. Mais tout ça ne t'intéresse pas, Frank. Tu n'as jamais été intéressé que par ce qui te concerne toi. Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Discuter. »

Sans dire un mot, Karl Anders lui tourna le dos et partit à grandes enjambées.

Frølich le suivit.

« Tu as bien le temps pour une ou deux questions ? »

Karl Anders s'arrêta puis se retourna. Ils avaient une cuve ouverte de chaque côté. Frølich y jeta un coup d'œil. Le liquide était peu ragoûtant, marron tirant sur le vert.

« Une ou deux questions, répéta Karl Anders d'un ton venimeux. Tu as bousillé ma vie, Frank. La plus grosse connerie que j'aie jamais faite a été de reprendre contact avec toi après toutes ces années. Tu es arrivé avec tes gros sabots et, depuis, il ne me reste plus rien. »

Il lui tourna de nouveau le dos et repartit.

« Et qu'est-ce que tu veux dire par là ? cria Frølich.

— Ce que je veux dire ? Mais tu comprends rien ou quoi ? Si tu avais cru Veronika, rien de tout ce merdier ne serait arrivé ! Tu serais venu à la fête normalement, et tu aurais rencontré Veronika comme si de rien n'était. Et elle serait encore en vie ! »

Karl Anders descendit d'un bond du plateau et s'éloigna avec Frølich sur ses talons. Ils prirent à droite et entrèrent dans un autre hall. Ici, le silence complet régnait. L'eau stagnait dans des bassins aussi énormes que des lacs artificiels. L'air était humide et frais, mais presque sans odeur. Cette énorme grotte était faiblement éclairée par quelques projecteurs jaunes accrochés à la paroi. Les bassins faisaient penser à des étangs immobiles au clair de lune, et le murmure d'un ruisseau se faisait entendre sous leurs pieds.

« Veronika est allée voir Kristoffer parce qu'elle le connaissait et qu'elle se faisait du souci pour lui, dit Frølich dans le dos de son ami. Elle a été loyale jusqu'au bout. Elle savait à qui était la cocaïne quand j'ai fouillé son sac, mais elle n'a rien dit. Elle ne t'a rien dit non plus à ce sujet. Le fait qu'elle avait le briquet dans son sac quand je suis tombé sur elle, c'est un hasard. Un hasard comme il y en a tous les jours — le tram a deux minutes de retard et tu rencontres une inconnue sur le quai, et peut-être vas-tu l'épouser. La vie est faite de hasards et de coïncidences. On ne peut pas y échapper. Ce qui a de l'importance, c'est que Veronika voulait voir Kristoffer entre quatre yeux afin de régler la situation. C'était honnête. Celui qui est à blâmer, c'est Kristoffer. C'est lui qui a glissé le briquet dans son sac, c'est lui qui l'a poignardée. Moi, je n'avais rien à voir avec ça.

— Mais si *tu avais choisi* de la laisser filer au lieu de la mettre en taule ce matin-là, rien de tout cela ne serait arrivé ! répliqua Karl Anders d'un ton glacial. Veronika aurait trouvé le briquet et l'aurait

rendu à Kristoffer. Et tout aurait été réglé. Est-ce que tu y as pensé ? »

Karl Anders donna lui-même la réponse :

« Je ne pense pas que tu y aies pensé. Il ne te viendra jamais à l'esprit de faire ton autocritique. »

Il prit un long marteau d'égoutier et le mit sur son épaule. Il passa devant Frølich, puis les deux hommes reprirent le chemin du hall puant et bruyant.

Ils marchèrent le long de la paroi, passèrent sur des plaques métalliques tremblantes, puis Karl Anders s'arrêta. Sans un mot, il se prépara à soulever la grosse plaque d'un regard. Bloquée. Quand elle se décoinça, un liquide marron et verdâtre jaillit sur la surface métallique. Frølich recula jusqu'à la rambarde, mais pas assez vite : la boue recouvrit ses chaussures de jogging.

Karl Anders ricana et cria quelque chose que Frølich n'entendit pas. Karl Anders, toujours en combinaison, plongea dans l'égout. Il y resta jusqu'à la taille et enfonça son marteau.

« Veronika n'est pas allée voir Kristoffer pour le livrer à la police, cria Frølich. Elle n'a jamais donné son nom à personne, c'est bien ça l'essentiel. Elle était loyale. Mais pas toi. Quand elle a voulu régler l'affaire, tu avais déjà ramené Janne chez toi. Il ne s'était passé qu'une seule chose entre toi et Veronika : elle t'avait raconté que je lui avais collé une amende. Et il n'en fallait pas plus pour que tu la trompes ! »

Karl Anders cria une réponse, mais le grondement de la bouche d'égout avala ses paroles.

« Qu'est-ce que tu disais ?

— Je ne l'ai pas trompée ! hurla Karl Anders dans le vacarme.

— Vraiment ? Tu couchais avec la mère de Kristoffer quand il a donné les coups de couteau à Veronika. Que serait-il arrivé si Janne avait été chez elle au lieu d'être dans ton lit, quand Veronika est venue chez elle ce soir-là ? Aurait-elle fini par la tuer ? Certainement pas. Mais penser comme ça est stupide. Se creuser la tête avec des peut-être et des hypothèses, c'est perdre son temps.

— Il ne se serait rien passé si tu avais agi différemment. Tu ne peux pas te mettre ça dans le crâne, Frank ? Tu as toujours conservé tous tes mauvais côtés. Tu casses tout ce que tu touches, tu écrases tout avec tes gros godillots, tu espionnes les autres et tu mets ton nez dans leurs affaires. Et maintenant, tu as fichu ma vie en l'air ! Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi ! »

Un claquement suivi d'un violent bruit de canalisation qui se vide résonnèrent dans la grotte, puis les eaux sales et la boue repartirent. Karl Anders remonta et remit la plaque en place.

« Tu sais que les gens sont fascinés par les égouts, Frank ? Les gens sont prêts à patauger dans la merde. Nous organisons des visites — on appelle ça des safaris dans les égouts. Les gens font la queue pour barboter dans les égouts en dessous de Bankplassen. Les dames sont les plus intéressées. Je fais des exposés sur l'ingénierie des égouts à de jolies jeunes demoiselles. Elles écoutent patiemment jusqu'à ce que j'aie terminé, puis elles ont des tombereaux de questions sur le caca. C'est comme des gamins à la crèche qui jouent au docteur. Elles ricanent et gloussent d'être dans un endroit où l'on a le droit de dire des gros mots qui sont interdits ailleurs. Ces soirées-là, Frank, c'est le rêve de tout mec. Comme plan drague, y a pas mieux. Les minettes poussent des cris quand je leur raconte que je dois enfiler ma combinaison et avoir de la merde jusqu'aux épaules tout simplement parce qu'une pétasse a jeté ses tampons dans les toilettes. Elles adorent entendre ça. Elles racontent leurs petits secrets dégueus. Mais ce qu'elles préfèrent par-dessus tout, c'est voir la merde de leurs propres yeux. C'est pas fascinant de voir que la beauté est toujours attirée par ce qu'il y a de plus repoussant ? »

Karl Anders se retourna brusquement et cria en pleine figure de Frølich :

« Mais tout ça, ça ne t'intéresse pas. Alors dis-moi ce que tu as à dire !

— J'ai une boîte de bière, chez moi, sur une étagère. C'est la bière que tu as bue quand tu es venu à la maison. Tu te rappelles ? »

Karl Anders ne daigna pas répondre. Il repartit. Frølich le suivit. Ils approchaient du hall silencieux.

« Tu as dit que tu étais avec Janne quand Veronika a été tuée. Je lui ai posé la question, mais elle a menti. Janne t'a laissé tomber, Karl Anders. Elle a menti pour se donner un alibi, et en donner un à son fils. C'est pour ça que tu as été arrêté !

— Et cette boîte de bière, qu'est-ce qu'elle a à voir avec tout ça ? »

Karl Anders s'approcha de la paroi.

« Je l'ai gardée, je m'en charge. Le fait est que Veronika avait un voisin qui était dingue d'elle. Tu sais de qui je parle, car c'est toi qui nous as informés sur ce type. Il photographiait Veronika en cachette. Il

l'observait, il la suivait partout. Le lendemain du jour où tu as été remis en liberté, il a été tué. »

La lumière s'éteignit.

Soudain, il fit nuit noire. Frølich cligna des yeux pour chasser les reflets sur ses rétines.

Frølich s'accoutuma lentement à l'obscurité.

Il chercha la rambarde à tâtons.

« Où es-tu ? cria-t-il.

— Ici. »

Frølich regarda autour de lui. Il ne vit rien. La voix de Karl Anders aurait tout aussi bien pu venir d'au-dessus de sa tête que de derrière.

« Où ça ? »

Le rire de Karl Anders résonna depuis un endroit indéterminé.

« Oui, je suis au courant du voisin obsédé. Il a pris des photos de Veronika et de moi quand on couchait ensemble. Tu imagines un peu — la fille que j'allais épouser ! Elle était au courant, Frank. Elle se laissait sauter comme si elle était au ciné, elle savait que le pervers était planqué derrière sa fenêtre en train de se branler. Mais est-ce qu'elle m'en a parlé ? Oh non... »

Karl Anders imita la voix de Veronika :

« *Karl Anders, s'il te plaît, est-ce qu'on pourrait garder la lumière allumée ?* Quand j'y repense, ce mec me fait penser à toi. Il s'insinuait dans notre vie privée, et elle laissait faire. Mais tu n'as pas encore posé ta question. Allez, vas-y. »

Frølich avança à tâtons dans la direction d'où venait la voix de Karl Anders.

« Allume la lumière, demanda-t-il.

— Je ne peux pas. Ici, tout est commandé automatiquement.

— Je ne te crois pas. »

Frølich continua d'avancer, la main sur la rambarde.

« Allez, vas-y, va jusqu'au bout. Qu'est-ce qu'il y a avec le minable qui a été tué ?

— Celui qui a tué le voisin a laissé des traces d'ADN. La boîte de bière que tu as laissée chez moi, il y a ton ADN dessus, Karl Anders. »

Le vacarme avait baissé de manière notable, mais cela n'aidait pas. Frølich ne savait pas où il était.

Il avança encore en se tenant à la rambarde sans cesser de parler.

« Tu savais qui était Almeli, tu savais où il habitait, tu croyais qu'il

avait tué Veronika et peut-être que tu voulais te venger. Peut-être que tu es allé le voir pour récupérer les photos qu'il avait prises de vous deux. Peut-être que cela a mal tourné — je ne sais pas. Tu es descendu dans la cave et tu l'as tué. Ensuite, tu es monté dans son appartement, et tu t'es emparé de l'ordinateur et de l'appareil photo. Je sais que la boîte de bière peut le prouver. Mais je suis prêt à jeter cette preuve, si tu avoues. »

Le silence était tel que le rire de Karl Anders résonna sur les parois.

« Tu es encore plus con que je ne pensais, cria-t-il. Tu crois ça ? Que j'ai tué ce minable ? Tu es encore plus bête qu'une oie. Oui, j'aurais pu en avoir envie, mais je n'aurais jamais été en mesure de le faire ! Et d'ailleurs, tu le saurais, si jamais tu y réfléchissais un peu. »

Frølich commençait à s'accoutumer à l'obscurité. Il distinguait une silhouette à cinq, six mètres de là. Il dit :

« Je te vois. »

Il fut aveuglé par un faisceau lumineux. Il ferma les yeux. La lumière disparut. Il entendit des pas de course. Il cligna des paupières, pour faire disparaître le reflet. Mais maintenant, il ne voyait plus rien.

« Pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce que j'en avais envie. »

Frølich ne savait pas d'où venait la voix.

« N'oublie pas que je sais ce dont tu es capable, Karl Anders. Chaque fois que j'ai entendu ton nom, chaque fois que j'ai vu de vieilles photos de classe, je me suis souvenu de cette dernière nuit en Corse. Pendant des années, je me suis reproché ce qui est arrivé. D'avoir été aussi lâche. Mais j'ai changé d'avis. J'ai appris qu'il est impossible de revenir en arrière. Il est impossible de faire des choses pour le compte d'autrui. C'est toi qui as eu l'idée de filer cette nuit-là. Mon erreur, ça a été de rester avec toi. Mon choix. C'est la plus grosse connerie que j'aie jamais faite, car je n'ai pas touché à la fille. Il m'a fallu vingt ans pour me rendre compte que ce que *tu* lui as fait n'était pas *ma* faute. C'est pour ça que je te laisse décider ce que je dois faire de cette boîte de bière. Si tu peux vivre avec un truc pareil. À toi de voir.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu le sais très bien ! »

Frølich s'était de nouveau accoutumé à l'obscurité.

La silhouette qu'il distinguait s'éloignait. Il la suivit.

Karl Anders s'arrêta.

Frølich aussi. La lumière l'éblouit une nouvelle fois. Il ferma les yeux, essaya de les protéger avec ses mains. Il ne percevait que des éclats.

« Tu parles comme si tu savais ce qui s'était passé entre elle et moi, dit Karl Anders en riant. Qu'est-ce que t'en sais ? Elle a aimé ça, Frank, elle a adoré la moindre seconde. J'y suis retourné l'année dernière. Je me demandais si elle me reconnaîtrait. Je l'ai retrouvée. Elle travaille au même café. Toujours aussi jolie. Elle est mariée et a trois enfants. Elle sert la même bouffe et le même café qu'il y a vingt ans. Son mari est un gros type qui passe son temps à remplir des grilles de loto. Elle a une vie de merde dans un trou de merde. Et tu sais quoi ? Elle a parlé de cette nuit-là comme si c'était Noël. J'étais le grand blond dont elle avait rêvé pendant des années, et qui revenait après toutes ces années. La seule chose qu'elle avait en tête l'été dernier, c'était de me mettre dans son lit. Et toi qui pleurniches et qui prétends que je t'ai fait du tort ! Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Tu n'es qu'un perdant. T'as été un mauvais dès le premier instant où je t'ai vu !

— Tu m'as coupé la parole », répondit Frølich d'un ton sec. Il vit Karl Anders bouger, puis s'arrêter. « La Corse ne m'intéresse plus. Je suis venu pour parler de Sivert Almeli. Alors, qu'est-ce que tu en dis ? »

La lumière l'éblouit encore une fois. Deux secondes à peine, mais l'éclat l'aveugla quand même.

« Je te dis de ne pas te mêler de ça ! »

Frølich entendit des pas, mais il attendit que ses yeux s'accoutument une fois encore à l'obscurité.

Karl Anders n'était plus là.

Il avança à tâtons dans le noir.

Soudain, il se rendit compte à quel point il faisait froid à l'intérieur de la montagne. La température était glaciale. Il claquait des dents.

Au même instant, il reçut un coup dans le dos et tomba. Il tendit les mains, mais cela ne changea rien. Il heurta le métal et il ne put éviter le choc à la tête. Sa tempe claqua, et il s'évanouit pendant quelques secondes. Quand il revint à lui, il était trempé par les eaux usées. Il se releva, mais perdit l'équilibre. Il tomba. La seule chose qui

lui vint à l'esprit c'est qu'il avait de la merde sur les mains et dans les cheveux. Il vomit. D'un seul coup, le contenu de son estomac atterrit dans l'égout. Il sentit du métal. S'y agrippa et se redressa. Le bord de quelque chose. La terre ferme. Il se hissa, se mit à genoux, secoua la tête. Groggy, il tenta de se remettre sur ses jambes. En même temps, il sentit que quelqu'un le saisissait à la gorge et essayait de lui mettre la tête sous l'eau.

« C'est à toi de choisir, lui souffla la voix à l'oreille, tu peux être recraché à cinquante mètres de fond dans le fjord d'Oslo ou servir d'engrais dans un champ à Toten. Fais ton choix ! »

La panique concentra l'adrénaline dans son corps. Il se redressa en titubant, il ouvrit les yeux et aperçut une ombre qui agitait une perche. Il se baissa, mais pas assez vite. Il eut l'impression qu'on lui avait tiré dessus. Il tomba comme une masse. La douleur lui paralysait chaque muscle, mais elle faisait tourner son cerveau à plein régime. Frølich mobilisa toutes ses forces et roula sur le côté, déplia les jambes et s'extirpa de l'eau.

« Ça te fait plaisir de savoir que j'ai tué ce salaud ? cria Karl Anders. Bien sûr que je l'ai tué ! L'abruti à la mèche était dans l'appartement de Veronika. »

Frølich cligna les yeux pour se débarrasser du liquide.

« Le minable et moi, on a regardé le flic qui fouillait les sous-vêtements de Veronika — de la même manière que ce type avait surveillé Veronika pendant si longtemps. Ce qui était excitant, Frank, c'est que personne ne pouvait m'arrêter. Je lui ai tranché la gorge à ce salaud tandis que toi, tu tournais en rond, comme le crétin que t'as toujours été. »

Frølich cligna, encore et encore. Il entra aperçut une ombre qui se jetait sur lui. Il retomba sur le dos, dans l'égout. Des doigts forts et durs lui serraient la gorge comme une corde. Il étouffait. Il redressa la tête, mais l'autre appuya dessus à nouveau.

Ses mains étaient libres. Frølich tâtonna sur le visage de Karl Anders et il trouva les yeux, il tendit les index et les enfonça de toutes ses forces dans les orbites. La prise autour de son cou se défit. Frølich se redressa et inspira.

Karl Anders était à quatre pattes. Il hurlait. Il n'était qu'une ombre, mais cela suffisait. Frank Frølich noua ses mains pour former une masse, et pivota sur lui-même comme un lanceur de disque. Quatre-

vingt-dix kilos de muscles frappèrent en plein dans le mille. Karl Anders s'effondra sur le côté. Frølich tâtonna à nouveau, il trouva la perche en métal et la souleva au-dessus de sa tête. Et il frappa. Releva la perche. Frappa. Il cria à chaque coup qu'il portait. Il frappa pour les vingt années de dégoût accumulées. Il ne pensait plus. Il frappa, encore et encore, jusqu'à ce que le corps maigre en dessous de lui ne bouge plus.

Au fond de lui, il avait pensé qu'elle ne le laisserait pas entrer.

Elle le regarda froidement par la porte entrebâillée pendant quelques secondes avant de découvrir le bouquet de fleurs.

« C'est pour moi ? »

Gunnarstranda fit oui de la tête.

Elle ouvrit et le laissa passer. Il se dit : les diamants sont peut-être les meilleurs amis, mais il n'y a rien de mieux que les fleurs pour ouvrir une porte.

« Lys ? » demanda-t-elle.

Il acquiesça.

« Des martagons. Ils viennent de chez moi. J'en ai au chalet. J'étais là-bas ce week-end. »

Il s'assit dans le large canapé blanc et joua avec le pendule de Tove pendant que Lena était dans la cuisine. Il l'entendit ouvrir et fermer des placards, prendre de l'eau au robinet. Par la porte, il la vit préparer un vase, couper des tiges et arranger le bouquet. Elle revint et posa le tout sur la table.

« Ravissant », dit-elle, puis elle observa les mains de Gunnarstranda. « Qu'est-ce que tu fais ? »

— C'est un pendule, dit-il en lui montrant l'objet. Tove est passionnée d'ésotérisme — tarot et tout ça. Elle prétend que cette vis connaît la réponse à certains trucs. » Il referma la main sur le pendule et fit un clin d'œil à Lena. « Nous avons nos manies, Tove et moi. En fait, je suis content que ça ne soit pas plus sérieux que ça. Et toi, comment vas-tu ? »

— Ça va. Je retourne au boulot mercredi.

— Et le vélo ? »

Lena leva les yeux, sur ses gardes.

Gunnarstranda ricana en tenant le pendule.

Elle le regarda dans les yeux.

« Une épave, bon pour la poubelle. Je suis très embêtée par la perte du vélo, mais, en même temps, je suis très heureuse de m'en être sortie aussi bien. Imagine un peu, faire une chute de vélo en pleine descente, et avec de l'alcool dans le sang, ce n'est pas une plaisanterie.

— À propos de quelque chose à boire, dit Gunnarstranda, tout aussi doucement, je prends du lait dans mon café. »

Elle se leva.

« Tu croyais me prendre au dépourvu, dit-elle. Mais j'en avais profité pour mettre la cafetière en route quand je suis allée à la cuisine. »

Une minute plus tard, elle revenait avec deux belles tasses.

Ils burent quelques gorgées de café.

Lena cligna des yeux au-dessus de la tasse.

Gunnarstranda reposa la sienne.

« Maintenant, tu n'as plus besoin d'annuler ton rendez-vous chez le psy », dit-il d'un ton anodin.

Elle baissa la tête.

« Et son vélo était bon pour la ferraille. »

Elle ne put s'empêcher de sourire.

Gunnarstranda fit osciller son pendule.

« S'il te plaît, dit-elle en fermant les paupières. S'il te plaît, laisse tomber.

— Lena... »

Elle ouvrit les yeux.

« Les fleurs, c'est de bon cœur, dit Gunnarstranda. Et je suis vraiment heureux de te voir revenir au boulot. Mais tu devras rester sur le banc de touche un moment.

— Pourquoi ? »

Il fit tourner son pendule une fois de plus.

« Tu as eu une veine insensée, Lena. Erik Valeur est complètement cinglé, et tu le sais maintenant. Mais c'était une manière pénible de le découvrir. Pas professionnelle. Tu n'aurais jamais dû te retrouver si près de ce type — je veux dire, te casser la figure en vélo. Tu savais aussi bien que moi qu'il était coincé. De toute façon, nous l'aurions arrêté — sans casser le moindre vélo, et sans blesser personne. »

Il reprit son café.

Elle ne dit rien.

Il reposa sa tasse.

« Si tu veux revenir dans l'équipe, il te faudra montrer que tu ne joues pas perso, que tu as l'esprit d'équipe. Pigé ?

— Tu as posé la question à ton pendule ? Pour voir si j'ai compris ? »

Il sourit et reprit une gorgée.

« Étonnamment bon ton café, marmonna-t-il. Je crois savoir à quoi on va t'employer, Lena.

— Tu n'aurais jamais dit ça à Frølich. »

Gunnarstranda reposa sa tasse et s'appuya contre le dossier.

« Tu n'as pas entendu ? dit-il en baissant les yeux.

— Entendu quoi ?

— Et tu ne lis pas les journaux non plus ?

— Le moins possible, comme n'importe quelle personne qui a un certain besoin de dignité dans son quotidien.

— Frølich est fini comme policier, Lena. »

Elle fronça les sourcils et le dévisagea :

« Q'est-ce que tu dis ?

— Il est inculpé.

— Inculpé ?

— Il a agressé son ami, Karl Anders Fransgård. Frølich est inculpé d'arrestation illégale et de violences avec circonstances aggravantes. C'est dommage, mais c'est comme ça. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Nous avons besoin de monde. »

Il se leva.

« Il faut que tu reviennes au boulot. »

Elle ne bougeait pas du fauteuil et regardait Gunnarstranda, bouche bée.

« Frølich, viré de la police ?

— C'est comme ça. »

Gunnarstranda alla à la porte, l'ouvrit et sortit. Il se retourna et regarda Lena. Il attendit qu'elle croise son regard avant de lever un long index osseux vers elle.

« Remets-toi, Lena. Remets-toi bien. »

Elle le dévisagea, toujours aussi muette.

Gunnarstranda referma doucement la porte derrière lui et descendit lentement l'escalier.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Le tutoiement est de rigueur dans les pays scandinaves, même dans un cadre professionnel, et entre des personnes qui ne se connaissent pas. Nous avons voulu conserver cette spécificité culturelle dans la traduction française.

Cette traduction est publiée grâce au soutien financier de NORLA, fondation pour la promotion de la littérature norvégienne à l'étranger.

Titre original :

KVINNEN I PLAST

© Kjell Ola Dahl, 2010.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © Juan Manuel Castro Prieto / Agence Vu.

Kjell Ola Dahl

Faux-semblants

Une enquête de Gunnarstranda et Frølich

Traduit du norvégien par Alain Gnaedig

Frank Frølich est très surpris de découvrir que la jolie jeune femme que son vieux copain Karl Anders lui présente comme sa fiancée n'est autre que Veronika Undset qu'il a arrêtée la veille pour possession de cocaïne. Lorsque, quelques jours plus tard, le corps mutilé de Veronika est retrouvé dans une décharge, Frølich doit choisir entre son rôle d'ami et celui de flic au risque de voir resurgir de vieilles histoires qu'il aurait préféré oublier. De fausses pistes en souvenirs tronqués, personne n'est jamais ce qu'il paraît être...

Kjell Ola Dahl est né en 1958 en Norvège. Après *L'homme dans la vitrine*, *Faux-semblants* est la deuxième enquête de Gunnarstranda et Frølich à paraître en Folio Policier.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

LE NOYÉ DANS LA GLACE, 2014

Les enquêtes du commissaire Gunnarstranda et de l'inspecteur Frølich :

FAUX-SEMBLANTS, 2012, Folio Policier n° 718

LE QUATRIÈME HOMME, 2008

L'HOMME DANS LA VITRINE, 2007, Folio Policier n° 641

96°, 2005

Cette édition électronique du livre
Faux-semblants de Kjell Ola Dahl
a été réalisée le 10 mars 2014
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070456345 - Numéro d'édition : 260795).

Code sodis : N59929 - ISBN : 9782072525636.

Numéro d'édition : 260796.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).